

REVUE D'ÉTUDES MAÇONNIQUES ET SYMBOLIQUES

Renaissance Traditionnelle



**WHARTON,
CAGLIOSTRO,
LENAIN...**

TROIS MAÇONS HORS DU COMMUN

N° 195-196

JUILLET-OCTOBRE 2019

49^e ANNÉE

Numéro gratuit
"spécial confinement"
<https://rt.fmtl.fr/numeros/195-196>

Renaissance Traditionnelle

sous l'égide de l'Institut maçonnique de France

Directeur-Fondateur : René **DÉSAGULIERS** † (1970-1992)

Directeur : **Roger DACHEZ**

Rédacteur en chef : **Pierre MOLLIER**

Secrétaire de Rédaction : **Paul PAOLONI**

S O M M A I R E

NUMÉRO 195-196 JUILLET-OCTOBRE 2019

167

Avant-propos

168

Le premier Grand Maître des francs-maçons en France ?
L'énigme de Philip, Marquis puis 1^{er} duc de Wharton
par Bernard Homery

211

Dans le viseur des francs-maçons : la première dénonciation de Cagliostro et ses auteurs
par Reinhard Markner

224

Quelques gouttelettes de la fontaine de vérité répandues devant le nouveau thaumaturge (1781)
Édition établie et traduite de l'allemand
par Reinhard Markner et Lionel Duvoy

244

Lazare Lenain, mage de génie
par Benjamin Barret

260

Les âges du Monde et la franc-maçonnerie
par Jacob Perlman

288

L'Abbé Rambaud, un personnage énigmatique...
par Hugues Berton et Christelle Imbert

308

Notes de lecture
par Pierre Lachkareff

Pour tous abonnements, commandes et paiements (en ligne, par chèque ou par virement), rendez-vous sur notre site :

www.renaissance-traditionnelle.com

Pour nous contacter par courriel : secretaire.rt@fmtl.fr | par courrier postal : R.T. BP 161 - 92113 CLICHY CEDEX

CCP 31 281 67 X 033 LA SOURCE • IBAN : FR66 2004 1010 1231 2816 7X03 393 • BIC : PSSTFRPPSCE

AVANT-PROPOS

Ce numéro 195-196 clôt l'année 2019 de *Renaissance Traditionnelle*. Nous avons certes toujours été un peu en dehors du temps profane mais nous espérons que la qualité des articles – et la richesse de la matière – compensera aux yeux de nos fidèles lecteurs ce retard de quelques mois. Nous vous proposons ici des contributions sur trois Maçons hors du commun : deux relativement célèbres, Wharton et Cagliostro ; le troisième, Lenain, n'est connu que des spécialistes mais se révèle tout aussi passionnant.

Le duc de Wharton a été Grand Maître de la Première Grande Loge à Londres en 1723 – d'où sa présence sur le frontispice des *Constitutions* d'Anderson – mais il aurait aussi été le premier Grand Maître des francs-maçons français à Paris en 1728. C'est dire son importance dans l'histoire de la franc-maçonnerie, et notamment dans sa période la plus ancienne et la plus obscure. Bernard Homery puise aux meilleures sources pour nous brosser le portrait de cette personnalité complexe, tiraillée entre idéaux et mauvais penchants, fidélités et inconstances... et qui, en dépit d'indiscutables talents, gâchera finalement cette vie qui semblait si prometteuse. L'auteur s'attache aussi à discuter la question de la réalité de son rôle à la tête des francs-maçons français. Elle ne va pas de soi au regard du peu d'éléments factuels dont on dispose. Mais, après avoir pesé le pour et le contre, Bernard Homery penche pour la réalité de cette première Grande Maîtrise ; certes éphémère, certes surtout symbolique, mais sans doute bien réelle.

Figure paradoxale, mais aussi notable, du XVIII^e siècle maçonnique, Cagliostro ne cesse d'interroger sur la nature de la franc-maçonnerie du Siècle des lumières. Reinhard Markner et Lionel Duvoy nous procurent ici l'un des premiers témoignages approfondis sur le *Grand Cophte*. Témoignage éminemment critique, mais qui recèle de nombreuses informations de première main sur la manière d'être et les façons de faire de Guiseppe Balsamo.

Lazare-Républicain Lenain ! auteur de *La Science Cabalistique* et candidat « démocrate ouvrier » aux élections législatives d'avril 1848, quand les méditations d'un « homme de désir » rejoignent le romantisme du XIX^e siècle. Benjamin Barret nous introduit à la personne et à l'œuvre de ce Maçon atypique – et très attachant – qui a publié ce qui deviendra, bien des années après, un classique de la tradition occultiste française.

Dans un article très stimulant, Jacob Perlman croise érudition et approche symbolique pour essayer de mieux cerner la dimension initiatique que peuvent avoir les références aux périodes historiques dans lesquelles s'inscrivent les différents grades de la franc-maçonnerie.

Comme à intervalles réguliers depuis ses origines, RT vous propose quelques éléments d'histoire du compagnonnage. Aujourd'hui Hugues Berton et Christelle Imbert lèvent un voile sur un personnage énigmatique, l'Abbé Rambaud, qui joua un rôle important dans la fondation de l'*Association Ouvrière des Compagnons du Devoir* en... 1941 !

Enfin, grâce aux notes de lectures de Pierre Lachkareff, vous pourrez découvrir les ouvrages importants récemment publiés dans notre domaine.

Bonne lecture... et n'oubliez pas de renouveler votre abonnement pour 2020, *Renaissance Traditionnelle* ne vit que grâce au soutien de ses abonnés.

Pierre MOLLIER

LE PREMIER GRAND MAÎTRE DES FRANCS-MAÇONS EN FRANCE ? L'ÉNIGME DE PHILIP, MARQUIS PUIS 1^{er} DUC DE WHARTON...

par Bernard Homery¹

PHILIP (1613-1696), 4^e BARON DE WHARTON, PURITAIN ET partisan de Cromwell, fut un opposant actif et constant des rois Charles II puis Jacques II Stuart. Son fils, Thomas (1648-1715), 5^e baron, marié en secondes noces en 1692 avec Lucy Loftus (1670-1717), fille d'Adam Loftus 1^{er} vicomte de Lisburne, femme de lettres, adhérente au Kit Kat Club et opposante comme son père, fut de ceux qui appelleront le prince d'Orange, futur Guillaume III, et participeront à la Glorieuse Révolution. Le baron, écarté du Conseil privé par la reine Anne, retrouvera sa position en 1706. Cette même année, ayant très activement contribué au traité d'Union avec l'Écosse, il est créé par 1^{er} vicomte de Winchenden et 1^{er} comte de Wharton, sera Lieutenant général d'Irlande de 1708 à 1710 puis, en 1714, 1^{er} marquis de Wharton et de Malmesbury, pairie d'Irlande. Réformateur orangiste, excellent orateur, il est un des fondateurs du parti whig et sera député pendant dix-sept ans à la Chambre des Lords, Lord du Sceau privé, et deviendra grand propriétaire terrien irlandais. Cible de Jonathan Swift, le couple Wharton représentait assez l'image de la haute société d'alors, riche, cultivée et parfois libertine. Il aura trois enfants, Lucy (?-1739)², Philip (1698-1731) puis Jane (1706-1761)³ et décidera que l'enseignement de leur fils et héritier, dont le parrain n'était autre que le roi Guillaume III et la marraine la princesse Anne de Danemark, serait exceptionnel et exclusivement réalisé par des tuteurs privés.

I. Un jeune homme prometteur

L'enfant est brillant, grâce à un certain « art de la mémoire » il sait par cœur Virgile et Horace. Ses larges connaissances couvrent tant l'histoire des Anciens, la Grèce et Rome, que celle de l'Angleterre. À treize ans, déjà orateur accompli, il l'emporte bien souvent sur ses adversaires

1. Nous remercions Michel Duchein dans l'aide qu'il nous a apporté dans la traduction des nombreux documents utilisés dans cette étude.

2. Lucy Wharton, l'aînée, se marie à William Morice (1707-1750), 3^e baronnet, dont elle divorcera en 1738, année précédant son décès, sans succession.

3. Jane Wharton (1706-1761), se marie à John Holt en 1728 qui décédera l'année suivante, sans descendance. Mariée en 1733 à Sir Robert Coke, elle mourut sans descendance.



Portrait de Philip, duc de Wharton par Charles Jervas ou Jarvis (1675-1739), artiste irlandais, gravure de George Vertue (1684-1752), 1732, British Museum.

d'âge mûr lors de controverses. Adolescent de très grande culture plus historique, politique et littéraire que scientifique, quoique..., il s'adonne aussi à la poésie. Quelles qu'aient été ses vies privée et sentimentale qui furent fort mouvementées dès son adolescence, il hérite, mineur, de toute la fortune parentale au décès de sa mère à l'âge de dix-neuf ans. Suite à un mariage très précoce du temps de son père et à une séparation de corps tout aussi rapide avant le décès maternel, en plein désordre

affectif, il est conduit par ses tuteurs en 1715 à réaliser un voyage sur le Continent accompagné par un précepteur huguenot français, monsieur Dussoul, dont le but est de rejoindre Genève et ses stricts principes éducatifs. Au regard de sa très haute position, pendant ce Grand Tour, il est reçu avec bienveillance, voire chaleur par les Provinces-Unies, par la cour de Hanovre puis par celle de Hesse-Cassel, sur la route de Genève. Une lettre de James Clavering (1680-1748) écrite de Hanovre à sa cousine Lady Mary Clavering (1685-1723), comtesse Cowper⁴, datée du 7 juin 1716 raconte à son sujet les faits suivants :

« Sa Majesté Czarienne nous a fait l'honneur de passer à Hanovre par deux fois et de rester deux ou trois jours à Herren-hausen, une maison de campagne du Roi à un mile anglais de la ville; ainsi j'ai eu l'honneur de manger à sa table plusieurs fois. [...] Il est accompagné d'un Gentleman écossais, cousin de l'Ex-Lord Mar⁵, qui est à la fois son Chancelier et son médecin (tenant un rang jacobite) [Sir Robert Erskine (1674-1719)], qui m'a dit que Lord Wharton avait promis au Tsar de l'accompagner comme Volontaire lorsqu'il fera la descente sur Schonen⁶ [...]. »⁷

Ce courrier nous apprend que le tsar, pendant son voyage en Europe occidentale en 1716-1717, échangea avec Philip, encore 2^e marquis de Wharton, qui n'avait alors que dix-huit ans. Cette rencontre fut d'importance car Wharton fera référence ultérieurement en différentes occasions au tsar Pierre 1^{er} (1672-1725) et à la Russie.

II. Un ralliement inattendu aux Stuarts

1715 est une mauvaise année pour les Jacobites, celle du décès de Louis XIV, leur plus fidèle et puissant soutien, et celle de l'échec de la deuxième révolte écossaise soldée par la défaite de Sheriffmuir⁸. L'arrivée du roi George 1^{er} sur le trône britannique entraîne un changement de gouvernement qui des Tories passe aux Whigs, ces derniers reprochant aux premiers la signature du traité d'Utrecht de 1713 trop défavorable, pensaient-ils, à l'Angleterre. C'est ainsi que Henry St John (1678-1751), 1^{er} vicomte de Bolingbroke, alors ministre des Affaires

4. Lady Clavering (1685-1723), comtesse de Cowper, mariée à William Cowper (1665-1723), 1^{er} comte de Cowper, est la « Lady of the Bedchamber » de 1714 à 1720 de Caroline d'Ansbach (1683-1737), princesse de Galles, épouse du futur George II de Hanovre.

5. John Erskine, 6^e comte de Mar, déchu de ses titres après la défaite jacobite de Sheriffmuir en 1715.

6. Le comté de Shonen ou Scania est la partie sud de la Suède dont la capitale est Malmö, juste en face de Copenhague, côté mer Baltique. L'évocation de cette campagne est à inclure dans la conduite de la Grande guerre du nord entre principalement la Suède et la Russie de 1700 à 1721.

7. *Diary of Mary, Countess Cowper*, J. Murray, Londres, 1864, p. 194 in Lewis Melville, *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, Londres, 1913, chap. III, p. 26.

8. Selon l'histoire traditionnelle de la rébellion de 1715, l'étendard du prétendant, Jacques III, était « De soie verte à la frange chamois, au pélican nourrissant ses petits au naturel. » devise : « Tantum Valet Amor Regis et Patriae. » [« Seul vaut l'amour du Roi et de la Patrie »]. In AQC, John Yarker, *The Rose Croix Jewel and the Stuarts*, Londres, 1888, Volume 1, notes p. 150.

étrangères du Royaume-Uni, doit s'exiler en France où il reprendra cette même fonction auprès du prétendant, Jacques III, qui le titre 1^{er} comte de Bolingbroke. Des divergences apparaîtront assez rapidement entre les deux hommes et la volonté du récent comte jacobite de ne pas laisser le champ libre au pays à son adversaire Robert Walpole et de reconquérir les faveurs du roi George qu'il obtiendra en 1723 l'écarta du souverain en exil. C'est à ce moment que Philip Wharton apporte à Jacques III sa jeunesse, son éclat et son intelligence, malgré ses frasques, avec la caution de l'encadrement jacobite parisien, celle de John Erskine (1675-1732), ex-6^e comte de Mar, et celle de James Butler (1665-1745), 2^e duc d'Ormonde.

Se séparant de son tuteur à Genève, Philip Wharton rejoint Paris d'où il approche le cercle des partisans du « Roi au-delà des Mers » et rend visite à Marie de Modène, veuve de feu Jacques II, à Saint-Germain en Laye qui lui offre une belle somme en bijoux pour « la Cause » qu'il distribuera et dépensera tout de suite à Paris. Par un courrier du 21 août 1716 il écrit au comte de Mar pour lui dire qu'il adresse le jour même au roi [Jacques III] une lettre de soumission. En voici une traduction :

La miséricorde que Votre Majesté a montrée à ceux de mes compatriotes qui ont reconnu depuis longtemps votre juste et incontestable titre aux couronnes de vos ancêtres royaux, et la tendresse avec laquelle ils ont été reçus par vous depuis leur retour à leur devoir, m'encourage à m'incliner humblement à vos pieds royaux pour implorer votre pardon pour mes offenses passées et celles de ma famille, et pour vous assurer que mon comportement futur donnera une preuve convaincante de mon repentir sincère et chaleureux

En premier lieu, vous pouvez compter sur mon obéissance en tout ce que votre Majesté me commandera, autant qu'est compatible avec un Anglais né libre, qui fait des lois du pays les règles de sa loyauté, et, chaque fois qu'il plaira à Dieu de préserver ces lois en plaçant Votre Majesté sur le trône, personne ne se réjouira plus que moi d'un changement si béni, et, jusqu'à cet heureux moment venu, personne ne s'y aventurera davantage, car ma vie et ma fortune seront à votre disposition. Comme j'ai été éduqué dans la religion protestante, je suis donc persuadé que Votre Majesté protégera toujours l'Église d'Angleterre, et j'ose dire qu'aucun catholique de vos sujets ne servira son roi et son pays plus fidèlement que moi. J'ai quitté mon gouverneur en Suisse et, à la place d'aller à Genève comme prévu par mes amis, je suis venu ici pour faire ma soumission à Votre Majesté et attendre ici pour savoir ce que vous voudriez que je fasse. Si c'est pour me déclarer ouvertement pour vous, comme je l'espère, je me rendrai immédiatement à Avignon et me soumettrai comme vous l'indiquerez. Sinon, je suis prêt pour tout. J'espère pouvoir,

si vous m'honorez d'une commission, pouvoir joindre Votre Majesté avec un nombre considérable d'hommes.⁹

Cette lettre est d'importance car elle marque la revendication d'homme libre et l'engagement profond de Wharton pour la dynastie jacobite en exil¹⁰. D'Avignon, du 29 août, le prétendant lui répond :

Ce fut pour moi une sensible satisfaction de recevoir votre lettre de fidélité que la Reine [Marie de Modène, sa mère] a envoyée et de me voir confirmer par vous-même ce qu'elle a écrit de votre part.

Vos sentiments sont reçus par moi comme vous le souhaitez et méritent bien non seulement un ample pardon de ce qui est passé, mais un oubli total de toutes les erreurs de votre famille. Vous êtes assez jeune pour avoir le temps de les réparer, et je suis persuadé que vous ferez de votre mieux pour réussir. Si les lois du pays sont les règles de votre loyauté, vous pouvez être assuré qu'elles le seront également de la part de mon gouvernement, et la sécurité de la religion protestante devrait être très manifeste pour tous les hommes qui y croient, surtout lorsqu'ils considèrent toutes les assurances que je leur ai données, et celles que je suis résolu à rendre inviolables. [...].¹¹

Outre le fait que le prétendant demande à Wharton de rester, il lui conseille de reprendre son Grand Tour qui passerait, après Orléans et Bordeaux, à Avignon où il le recevra. Dès 1716 Jacques III affirme un certain œcuménisme cherchant par là à se rapprocher d'un plus grand nombre de ses sujets en levant la barrière de la religion exclusive, le catholicisme romain, qui lui était jusqu'alors reprochée. Pour Jacques III, Philip Wharton est une belle prise car le marquis est le fils d'un opposant sévère à son père feu Jacques II. Il est intéressant de noter que le même James Claving, de Paris en date du 10 septembre 1716, écrit une lettre au sujet du choix de nouveaux tuteurs de Wharton à John Montagu (1690-1749), 2^e duc, futur membre de la Royal Society le 13 mars 1718, de l'Ordre de la Jarretière en 1719 puis 1^{er} Grand Maître noble de la Franc-maçonnerie londonienne en 1721 et son principal financeur, prédécesseur de Wharton à ladite charge, membre du Conseil privé de Grande Bretagne et l'une des plus importantes fortunes du royaume.

9. Stuart Papers at Windsor Castle, ii, 360-1, in *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., pp. 30-31.

10. Guillaume II d'Orange Nassau qui deviendra Guillaume III du Royaume-Uni est le gendre et le neveu de Jacques II puisque marié à Mary, la fille aînée de son premier mariage avec Anne Hyde (1638-1671). Lui succède la reine Anne, la sœur cadette de Mary. Décédée sans enfant vivant lui succède, selon la nouvelle loi britannique, son plus proche cousin non catholique romain, descendant d'une fille de Jacques VI-1^{er}, Elisabeth (1596-1662) qui, mariée à Frédéric V de Palatinat, aura treize enfants dont Sophie (1630-1714) qui épousera Ernest Auguste (1629-1698), électeur de Hanovre, dont elle aura George, futur George 1^{er} de Grande Bretagne. Ce renversement de royauté ne peut pas être qualifié de dynastique puisque coule dans leurs veines le sang Stuart.

11. Stuart Papers at Windsor Castle, ii, 390, in *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., pp. 32.

Wharton retourne à Genève, y retrouve son tuteur Dussoul et probablement quelques fonds. Il l'abandonne définitivement en compagnie d'un ours qu'il lui offrira pour solde de sa collaboration et part pour Lyon. De là, il adresse, en date du 25 septembre 1716, une longue lettre au comte de Mar, John Erskine, en tant que secrétaire d'État de Jacques III à Avignon mais aussi comme ami, pour lui dire que si sa famille a fauté, ce n'est pas une raison pour qu'il continue cette hypocrisie et s'engage solennellement envers le roi et le comte comme suit :

Cependant, pour vous satisfaire tous les deux, je proteste solennellement et déclare, et amène Dieu Tout-Puissant à témoigner, que je servirai toujours et que je ne connaîtrai pas d'autre roi d'Angleterre que Jacques III et ses héritiers légitimes. Chaque fois que je m'éloignerai de ses intérêts qui sont maintenant et, je l'espère, seront toujours inséparables de ceux de mon pays, que le même Dieu tout-puissant verse sur moi et les miens les malédictions les plus choisies. Je vous prie de garder cette lettre avec soin, afin que, si jamais je m'éloigne le moins du monde de mes sentiments actuels, elle puisse porter un jugement contre moi et me montrer comme le moindre des hommes.¹²

Suivent d'autres informations parmi lesquelles Wharton avait donné ses instructions à ses émissaires en Angleterre qui serviront à découvrir les sentiments de tous ses amis. S'il est mis en situation dans l'armée jacobite où il revendique le grade de colonel, il s'engage à fournir sous un délai d'une semaine un régiment de cheval à ses propres frais et affirme qu'il a assez de bras dans le comté de Buckingham qu'il confirme le suivre totalement en plus de son influence dans le Westmorland, le Wiltshire et une partie du Yorkshire. Si un autre Parlement est appelé, il est sûr que quatorze de ses amis y seront élus... Suit la contrepartie demandée :

Maintenant que j'ai désobligé mes amis, mis en colère mes parents et me suis jeté dans votre parti, j'espère que vous pardonneriez l'ambition d'un jeune homme qui souhaite qu'un monument de sa loyauté puisse être transmis à sa famille, et pour cela, que je puisse être honoré de l'Ordre de la Jarretière, un honneur que j'aurais dû recevoir si j'avais maintenu mon intérêt avec l'usurpateur, que je suis sûr que le roi ne se repentira jamais de me donner, que je promets à Sa Majesté de ne jamais déclarer ni porter publiquement jusqu'à ce que ce soit pour son intérêt, je suis le plus désireux de l'avoir à ce moment-là, car j'estime qu'il bénéficie d'une bien plus grande faveur maintenant qu'après la restauration.¹³

La réponse du comte de Mar est la proposition d'une rencontre avec Jacques III, dit le chevalier de St George, à Villeneuve [les Avignon] sous

12. D^o, ii, 471.3, in *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., pp. 34-36.

13. D^o, p. 36.

un faux nom mais surtout l'envoi à Lyon du frère de David Erskine (1672-1745), 9^e comte de Buchan, William Erskine (1676-1739) comme agent de liaison. On apprend que cette rencontre eut lieu par une lettre du comte de Mar à la reine Marie de Modène¹⁴ du 7 octobre 1716 expédiée d'Avignon. Wharton se sera entretenu longuement avec Jacques III, moment suivi d'un échange de qualité avec le duc d'Ormonde et le comte de Mar.

Le prétendant rendra sa réponse le 11 octobre 1716¹⁵ missionnant le marquis à rendre visite à la cour de Hesse-Cassel où il est apprécié. Le landgrave Charles 1^{er} (1654-1730), marié à Amélie de Courlande (1654-1730) dont il avait eu dix-sept enfants, était un des voisins de Hanovre mais, lui, en bons termes avec la Suède. En 1715 leur fils aîné survivant Frédéric (1676-1751) avait épousé en secondes noces Ulrique Eléonore de Suède (1688-1741), sœur et héritière de Charles XII¹⁶. De plus Frédéric avait trois sœurs disponibles au mariage et si ce sujet devait être abordé pour une princesse de Hesse, le marquis devrait mener les négociations pour le prétendant. Mais la relation de ce dernier et du marquis devait rester secrète afin de laisser croire au gouvernement anglais et à son roi que les fréquentations du marquis n'étaient dues qu'à sa propre personnalité revendiquant sa totale liberté mais pas à un changement fondamental de convictions. Cette pensée n'était en fait qu'illusion. Cette revendication l'amènera à écrire en date du 10 octobre 1716 une *Lettre circulaire aux Propriétaires libres*, c'est-à-dire potentiellement aux électeurs du Royaume-Uni, décrivant les reproches profonds qu'il faisait au pouvoir en place dont un en particulier qui sera dupliqué lors de son désaccord au sein de la franc-maçonnerie naissante à Londres puis à Paris à savoir son exigence du respect de la tradition :

Une autre chose, on m'accuse d'avoir paru préoccupé par la façon dont la Pairie anglaise s'est prostituée. Il me semble très étrange que ceux qui accusent un ministre d'avoir conseillé la création de douze pairs, puissent justifier cette erreur en en créant plus que ce nombre depuis. C'est très sensé pour moi qui dois avoir l'honneur de siéger dans cette Maison, et je suis vraiment désolé de la voir se remplir de personnes dont les pères n'étaient pas des gentlemen. Je n'aurais pas pensé que cela refléterait ces derniers temps la manière de créer des pairs, mais seulement celle des ministres qui ont conseillé leur création.¹⁷

Dans cette longue lettre circulaire, il prend aussi la défense de la Suède contre l'adhésion tardive de la Grande Bretagne à la ligue anti-

14. D^o, iii.37, p. 40.

15. Stuart Papers at Windsor Castle, ii, 471.3, in *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., iii.37, p. 40.

16. Elle succéda à son frère en 1718. Pour ce faire elle accepta l'abolition de la monarchie absolue au profit d'une monarchie partagée entre le sénat et les états. Elle abdiquera en faveur de son mari en 1720, le landgrave de Hesse-Cassel devenant ainsi roi de Suède sous le nom de Frederik 1^{er}.

17. Stuart Papers, Windsor Castle, iii 547-8, in *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., pp. 52-53.

suédoise conduite par la Russie, la Norvège et la Saxe-Pologne-Lituanie dans le contexte de la Grande guerre du nord (1700-1721) pour le profit personnel de George 1^{er} et de son électorat de Hanovre, s'étant approprié les duchés suédois de Brême et de Verden, privant sa population de leur propre liberté. De Lyon, Wharton arrive à Paris dans la dernière semaine d'octobre. Un intense échange de courriers s'opère entre le marquis de Wharton, le comte de Mar et le prétendant. Parmi ceux-ci, celui du marquis au prétendant de Paris du 4 novembre 1716 :

Il est bien certain que le duc de Hanovre ne reviendra pas avant le printemps en Angleterre, les affaires du Nord étant dans une grande confusion à la suite de cette divergence récente entre le tsar et le roi de Danemark, je pensais qu'il ne fallait pas perdre de temps en faisant une demande à la Cour de Cassel, et à cette fin j'ai préparé une lettre au Landgrave que j'ai jointe au duc de Mar, et que (si votre Majesté l'approuve), je pense à envoyer dans le paquet de monsieur Sparre, l'ambassadeur de Suède. J'aurai un bon prétexte pour lui donner ce souci, car je connaissais particulièrement son frère, qui, je pense, est toujours à Cassel. [...] ¹⁸

Ce courrier informe d'une dissension entre la Russie et la Norvège. Il marque l'entrée du personnage de l'ambassadeur de Suède à la cour de Hesse-Cassel, le comte Eric Magnus Sparre qui sera de 1714 à 1719 en poste en Autriche, en France puis en Angleterre après avoir été militaire pour la France de 1696 à 1714, colonel du Royal Suédois dès 1696 puis lieutenant général en 1707, moment où Louis XIV l'autorisa à retourner en son pays. Sa sœur épousera le comte Charles Gustave de Tessin (1695-1770), qui fréquentera Ramsay à Paris et sera initié à Berlin en 1743.

Une lettre du 6 novembre 1716 de Paris au comte de Mar de l'Écossais James Carnegie (1692-1730), 5^e comte de Southesk, déchu de ses titres en 1716 pour son jacobitisme et exilé en France, raconte à propos du marquis :

Je l'ai eu hier avec beaucoup de peine pour aller voir Stair, qui l'a laissé attendre une demi-heure parmi ses gens, puis lui a dit qu'il était endormi.

Lord Stair, cependant, se repentit de sa conduite, sans doute, arrivant à la conclusion qu'il ne serait pas sage de perdre toute possibilité d'extraire le marquis de ses relations avec le prétendant. ¹⁹



Le comte Eric Magnus Sparre (1665-1726). Nationalmuseum, Stockholm.

18. Stuart Papers, Windsor Castle, iii 172-3, in *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., pp. 52-53.

19. D^o, iii 185, in *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., pp. 55-56. Il s'agit de l'ambassadeur du Royaume-Uni, Lord John Dalrymple (1673-1747), 2^e comte de Stair. Il est le fils de John Dalrymple (1648-1707), pair d'Écosse, parlementaire whig ayant fortement contribué à l'accession de Guillaume II d'Orange-Nassau en 1689, devenu Guillaume III d'Angleterre, en remerciement de quoi il sera nommé en 1691 secrétaire d'État à l'Écosse. Il est principalement connu pour son organisation du massacre de Glencoe du 13 février 1692 visant le clan McDonald, catholique, et réglant une vieille rivalité entre les Low- et Highlands écossaises.

Reçu à nouveau par l'ambassadeur, le marquis portera une santé au prétendant ! Fréquentant entre autres les cafés parisiens il rencontre des émigrés britanniques stuartistes à qui il distribue volontiers des secours. Dans cette intense correspondance on peut lire entre les lignes l'idée du départ de Philip Wharton au Royaume-Uni. Une des raisons de ce retour au bercail est probablement le respect du rappel de ses tuteurs — il n'a encore que dix-huit ans et sa mère est toujours vivante — qui contrôlaient ses biens, donc ses revenus disponibles, mais pas seulement comme le montre son courrier au comte de Mar du 26 novembre 1716 :

« Juste au moment où je montais dans ma chaise-poste, j'ai reçu le courrier de votre Grâce du 17 courant. J'ai remercié le roi par la pièce jointe et je ne m'éloignerai jamais des assurances qui lui ont été données. Je m'efforcerai de correspondre constamment avec vous d'Angleterre par chiffre, et vos lettres doivent m'être adressées comme d'habitude à Gordon.

Quant aux noms et lieux à mettre dans le mandat [warrant = lettre patente], j'espère que le roi le laissera se remplir comme mentionné au verso. Le titre de Northumberland étant éteint, et ayant un domaine dans le comté, je pense, si le roi n'a pas d'objection, que ce sera très convenable. Si c'est le cas, j'espère qu'il me le fera savoir et que je le [le titre] changerai.

Les titres. Philip Wharton, baron Wharton de Wharton. co. Westmorland (un honneur rendu à Monsieur Thomas Wharton, alors seigneur gardien des marches par Henri VIII) ; vicomte Winchendon, par les mâles ; comte de Malmesbury, marquis de Wooburn, par les mâles ; duc de Northumberland. »²⁰

Ce courrier nous apprend que c'est Wharton qui a proposé au prétendant ses titres dont celui de duc de Northumberland et non pas le contraire. Par ailleurs, le marquis s'engage à entretenir une correspondance chiffrée pendant son séjour avec le comte de Mar.

III. Notable rallié ou agent jacobite ?

À partir de cet instant on peut envisager le marquis comme agent jacobite au Royaume-Uni et, dans ses correspondances codées, désormais James III sera Mr. Ross, le comte de Mar : Mr. Clerc, Wharton lui-même : Worsley ou Windram, Lord Stair : Buchanan, Lord Southesk : Mrs. Smith... Le marquis quitte Calais le 4 décembre et arrive le lendemain à Londres, non sans provoquer quelques inquiétudes sur sa fiabilité à Jacques III. Pendant les deux premiers mois de son retour au pays les correspondances avec le comte de Mar s'échangent pour cesser

20. Stuart Papers, Windsor Castle, iii 259-9, in *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., pp. 62-63.

à partir de début février 1717. Son cousin George Lockhart de Carnwath (1673-1731), homme politique écossais, écrivain et agent jacobite qui devra s'exiler en France en 1727 mais protégé par John Campbell (1680-1743), 2^e duc d'Argyll, fervent hanovrien tout juste vainqueur du comte de Mar à la bataille de Sheriffmuir en 1715, écrit le 31 juillet 1717 au major Simon Fraser (1667-1747), 11^e Lord Lovat, chef du clan highlander Fraser, que, malgré ses courriers, il n'avait aucun retour de Wharton.

Dès le 27 août 1717, malgré sa jeunesse, Philip Wharton entre à la Chambre des Lords irlandaise avec les titres de comte de Rathfarnham, lui revenant de son père, et de marquis de Catherlough, nouvellement acquis, ce marquisat étant le seul existant alors en Irlande, marque supplémentaire d'intérêt du roi George en recherche de l'ancrage de son rattachement. Dès lors toute relation cesse avec Avignon. C'est pendant cette période qu'il se rapproche de Jonathan Swift (1667-1745), cet écrivain satirique irlandais proche de la franc-maçonnerie sinon franc-maçon lui-même, d'Edward Young (1681-1765), poète anglais qui aura été de ses seize ans à son mariage son confesseur et tuteur, et du *Molesworth Circle* composé à son origine de Robert Molesworth (1636-1725), 1^{er} vicomte Molesworth, introducteur des lois pénales en Irlande, pair d'Irlande le 1er juillet 1719, d'Anthony Ashley Cooper (1671-1713), 3^e comte de Shaftesbury, philosophe et écrivain anglais, de Francis Hutcheson (1694-1746), père du Scottish Enlightenment, de James Arbuckle (1670-1742), poète irlandais, de John Toland (1670-1722), créateur irlandais en 1717 du *Druid Order*, continuateur de Spinoza et premier utilisateur du mot « panthéisme » dans son *Panthéisticon* de 1720...

Le comportement de Philip à la Chambre fut si brillant et loyal envers le roi George que celui-ci, en souvenir des bons et loyaux services de son père, le crée duc le 20 janvier 1718. Il prend alors sa place à la Chambre des Lords anglaise. Il a tout juste vingt ans et il est rare qu'un tel titre soit attribué à un mineur... Même, si quelques mois avant, en août 1717, bien qu'agé seulement de quinze ans, Richard Parsons (1702-1741), 2^e vicomte de Rosse en 1703 au décès de son père, entrait à la Chambre des Lords irlandaise et sera créé 1^{er} comte le 16 juin 1718. Nous reviendrons sur ce personnage.

Cette année sera faste pour Wharton. C'est celle de son retour en Irlande. C'est à ce moment, que le nouveau duc se retourne contre son parti sans toutefois revenir vers les Jacobites. Il reprend la vie commune avec sa femme et le 7 mars 1719 lui naissait Thomas qui mourut dans l'année. Il tint pour responsable sa femme créant avec elle une rupture définitive. Ce deuil et cette rupture l'entraînèrent vers des dissipations consolatrices.

Bien qu'il s'en défendît en 1721 devant la Chambre des Lords, Philip Wharton fonde à Londres en 1718 le premier *Hell Fire Club*, le club du Feu de l'Enfer, dans le courant de la sociabilité anglaise du moment. Ce club de gentlemen repose tout d'abord sur ses amis proches. L'intérêt des réunions tournait autour de la poésie, de la philosophie, de la politique, du vin, des chevaux et du beau sexe. Le club se plaisait à ridiculiser la religion ce qui était considéré à l'époque comme blasphématoire. Très vite il fut



The Diabolical Maskquerade,
or the Dragons-Feast as Acted
by the Hell-Fire-Club, at
Somerset House in the Strand.
1721, British Museum.

considéré comme « Non-conformist »²¹ voire « libertin ». Les membres s'attribuaient les noms de patriarches, de prophètes ou de martyrs, et se moquaient dans leurs réunions des doctrines de la Trinité et des mystères de la religion chrétienne. Le roi George, sous l'influence de son ministre Robert Walpole, l'ennemi personnel de Philip Wharton, sifflera la fin de la partie dès le 29 avril 1721.

Le *Hell Fire Club* est à rapprocher du *All Drunken Synod of Fools and Jesters* (Synode des imbéciles et des bouffons tous ivres). Ce dernier, fondé par Pierre 1^{er} de Russie en 1692, ne survivra pas à son décès. Il avait pour but de se réunir dans des sortes de bacchanales pour y dénoncer les

21. Définition : quelqu'un qui vit et pense d'une manière différente des autres personnes – original. Au sens religieux : quelqu'un appartenant au groupe des chrétiens protestants mais qui n'appartient pas à l'Église d'Angleterre – dissident. Le Non-conformisme avait été traité par une loi du parlement d'Angleterre du 24 mai 1689 : *The Toleration Act*. Il accordait à ses adeptes qui avaient accepté la Transsubstantiation la liberté de culte sous réserve qu'ils se soient engagés sous serment d'allégeance au monarque britannique et à sa suprématie.

excès de la religion catholique orthodoxe comme romaine dans le cadre de la difficile réforme religieuse entreprise par le jeune tsar.

C'est après la dissolution de ce club que Wharton se tournera vers la franc-maçonnerie.

Une lettre du docteur William Stratford²² à Lord Harley²³ du 6 décembre 1721 rapporte :

[...] A son retour à la Chambre des Lords après sa réconciliation, il [Wharton] dit à chacun qu'il avait choisi l'Évêque de Rochester [Francis Atterbury] pour confesseur. [...] ²⁴

Cette information permettra sous peu de regarder avec un angle nouveau le comportement de Wharton vis-à-vis du prélat.

IV. Un franc-maçon attaché aux traditions

À cette époque à Londres la franc-maçonnerie était suspectée, au motif du secret qu'elle pratiquait, d'être un réservoir potentiel de stuartistes. Elle était regardée avec suspicion et vigilance par le roi qui cherchera probablement à la pénétrer d'où l'introduction de la haute noblesse en son sein. Le duc John Montagu, alors premier Grand Maître noble, préparait la fête annuelle de l'Ordre prévue le 24 juin 1722 et aurait dû proposer le nom de son successeur, comme la tradition le voulait, mais il était tenté par un second mandat, position très novatrice. Ce moment d'hésitation et son absence seront mises à profit par le duc Philip Wharton pour s'imposer à la Grande Maîtrise alors qu'il venait d'être depuis peu initié et qu'il n'avait pas encore tenu le premier maillet de la loge qui l'avait intégré : *King's Arms* près de St Paul's Churchyard, condition obligatoire pour prétendre à la charge suprême.

De ces deux incongruités la plus légère fut tolérée et Philip Wharton fut élu à la Grande Maîtrise mais avec la particularité de n'avoir choisi aucun député Grand Maître, le précédent étant George Payne, passé Grand Maître. Le *Daily Post* du 20 juin, et le *Weekly Journal* ou le *British Gazetteer* des 23 puis 30 juin et le *Saturday's Post* du 30 juin 1722 s'en feront l'écho. À cette époque encore archaïque, bien qu'organisées trimestriellement, *Quarterly Communications*, seules les Grandes Loges devaient se tenir à la St Jean, soit à celle d'été soit à celle d'hiver.

La vigilance hanovrienne aux surges stuartistes au Royaume-Uni aboutit le 24 août 1722 à l'arrestation de Francis Atterbury (1663-1732), ancien chapelain de Guillaume III puis de la reine Anne, évêque de Rochester depuis 1713, et depuis peu confesseur de Wharton, au motif de son penchant stuartiste mal dissimulé.

22. Fils du docteur Nicholas Stratford, évêque de Chester, archidiacre de Richmond, décédé célibataire et sans descendance en 1729.

23. Robert Harley (1661-1724), 1^{er} comte d'Oxford et de Mortimer, pendant sa fonction de Premier ministre sous la reine Anne de 1711 à 1714, fut responsable de la signature du traité d'Utrecht et créateur en 1711 de la très spéculative compagnie des Mers du sud dans laquelle Philip Wharton engloutira une grande partie de sa fortune lors de l'éclatement de la « South Sea Bubble » de 1720 et qu'il combattra.

24. Portland MSS, vii, p. 310.

L'incongruité maçonnique de juin sera entérinée lors de la réunion du 17 janvier 1723, réunissant vingt-cinq loges, au cours de laquelle le Grand Maître désignera le Frère Jean Théophile Desaguliers, Député Grand Maître, et les Frères Joshua Timson et James Anderson, Grands Gardiens. Ce dernier en profite pour annoncer que l'impression du nouveau *Livre des Constitutions* est en cours, livre commandé en son temps par le duc de Montagu dont le texte avait été accepté par la Grande Loge précédente et rédigé par Payne, Desaguliers et lui-même.

Pendant sa mandature, Wharton sera exemplaire, visitant régulièrement les loges et en constituant de nouvelles. À la Grande Loge du 25 avril 1723, réunissant, au *White Lion* à Cornhill, les députés de trente loges qui étaient ouvertes « tant aux nobles qu'aux gentlemen qu'à d'autres personnes éduquées, marchands, ecclésiastiques et artisans », Wharton proposa à sa succession le comte de Dalkeith qui l'avait régulièrement accompagné dans ses visites. Ce choix fut unanimement approuvé²⁵.

Le 15 mai 1723 Philip Wharton, à l'apogée de sa carrière politique, prononcera devant la Chambre des Lords un discours²⁶ pour la défense de son confesseur qui émerveillera ses contemporains, y compris Horace Walpole²⁷, et qui sera abondamment reproduit. Malgré son éloquence Atterbury sera condamné au bannissement pour haute trahison au regard de sa proximité du mouvement jacobite mise au grand jour par l'interception de sa correspondance avec John Erskine, devenu 1^{er} duc de Mar jacobite. Il s'exilera en France où il rejoindra la mouvance jacobite parisienne puis la cour de Jacques III à Rome.

Alors que son engagement politique avait montré Wharton proche de la tradition, se trouvait réuni à la tête de la franc-maçonnerie londonienne un attelage de réformateurs pour ne pas écrire « transformateurs » de la tradition, Desaguliers et Anderson, rédacteurs des nouvelles *Constitutions*, et d'un conservateur brillant et éclairé, Wharton, composition portant le germe des futures tensions et rupture au sein de la franc-maçonnerie londonienne naissante.

C'est à cette période que Wharton entre frontalement en opposition avec le gouvernement de Walpole et crée un journal d'opposition dont le premier numéro paraît le 17 février 1723 en remplacement du *Mist's Weekly Journal* de Nathaniel Mist, jacobite avéré arrêté et interdit de publication de nombreuses fois par le gouvernement, *The True Briton*²⁸, journal de haute tenue politique et économique. Il y défendra entre autres thèmes la liberté de parole au Parlement et celle de la presse, « rempart de la liberté ». Victime de son succès le dernier numéro publié

25. Robert Freke Gould, *The History of Freemasonry*, Blackwood and Lebas, Londres, 1887, TII, pp. 289-290.

26. *The Duke of Wharton's Speech in the House of Lords on the Third Reading of the Bill to Inflict Pains and Penalties on Francis Atterbury, Bishop of Rochester, May 15, 1723*, in Lewis Melville, *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., pp. 268-300.

27. Horace Walpole (1717-1797), 4^e comte d'Orford, fils cadet de Robert Walpole, est écrivain.

28. Ses publications sont accessibles in *The Life and Writings of Philip, late Duke of Wharton*, Londres, 1732.

sera le 37 du lundi 7 octobre 1723, le gouvernement ayant déferé l'imprimeur au Banc du roi...

Le 3 juin 1723 paraît *The True Briton* n° 1 [*Le Vrai Britannique*] dont l'avertissement est le suivant :

Il y a tellement de personnes, toutes conditions confondues, qui assument le titre attribué à la tête de ce document [*The True Briton*], que je désirerais que le monde suspende son jugement sur mes prétentions à ce sujet jusqu'à ce qu'il voie dans ma conduite, cette candeur, cette sincérité et cet amour de la liberté qui distinguent les caractéristiques de chaque Vrai Britannique.

Le premier ingrédient essentiel nécessaire pour former un patriote est l'impartialité. Une personne liée par d'autres règles que celles de ses propres raison et jugement, ou obligée de suivre les ordres d'autrui, des chefs du parti dans lequel elle est engagée, sombre au-dessous de la dignité d'une créature humaine et renonce volontairement aux guides que la nature lui a donnés pour se diriger dans tous les domaines de la vie.

Ce n'est que le malheur du pays dans lequel nous vivons car, qu'ils soient Whigs ou Tories, quand ils sont au pouvoir, ils développent licencieusement leurs abus ou s'efforcent de se maintenir dans leur jouissance par des mesures illégales et injustifiables ; ceux d'entre eux qui, par l'influence de leur conscience, s'opposent à de telles démarches qu'ils jugent mauvaises et dangereuses, seront accusés par les dirigeants du parti dans lequel ils étaient engagés (et par conséquent considérés par leur nombreuse suite de Sycophants²⁹ et de Suiveurs) lâcheurs de leurs amis, parce que de tels honnêtes hommes refusent d'être ce qu'ils considèrent comme des mercenaires de leur Pays.³⁰

Par ce texte, Wharton se présente comme défenseur du libre arbitre, de la liberté de conscience et souligne son opposition morale à tout parti politique du moment. Il exprime la permanence de sa vision du monde politique qui est encore d'une réalité cruelle.

En avril 1723, préparant sa succession à la Grande Maîtrise, Philip Wharton annonce que son successeur sera Francis Scott (1695-1751), comte de Dalkeith³¹. Le 25 juin 1723 la Grande Loge fut informée que si la proposition à la Grande Maîtrise du comte était acceptée, ce serait Jean Théophile Desaguliers qui en serait à nouveau le Député Grand Maître.

29. *Wiktionnaire* : personne usant de la flatterie pour gagner les faveurs de personnes d'influence.

30. Philip Wharton, *The True Briton*, Londres, 1723, n° 1 du lundi 3 juin 1723, pp.1-2.

31. James Fitzroy (1649-1685), fils aîné adultérin de Charles II, renommé James Scott après son mariage avec Anne Scott, 4^e comtesse de Buccleuch, revendiquera auprès de son oncle Jacques II Stuart le trône de la Double Couronne et finira sur l'échafaud. Il eut de sa femme huit enfants dont James (1674-1705), titré comte de Dalkeith. Marié à Lady Henrietta Hyde le couple aura six enfants dont l'aîné, Francis (1695-1751), comte de Dalkeith et 2^e duc de Buccleuch, est donc l'arrière-petit-fils de Charles II Stuart et sera élu Fellow de la Royal Society le 12 mars 1724.

Elle fut votée à une voix de majorité ce qui amena Philip Wharton à évoquer un nouveau vote de confirmation. Cette proposition fut rejetée et le Passé Grand Maître Wharton quitta la salle sans cérémonie accompagné de quelques Frères et sans y revenir. Si elle avait été acceptée, cette motion revenait à nommer le Député Grand Maître par un vote de la Grande Loge et non plus par le choix du Grand Maître.

La proposition de ce vote de confirmation au motif d'une possible erreur de comptage était révélatrice d'un mal plus profond car c'est Dalkeith qui avait imposé Desaguliers ou plus probablement Desaguliers qui s'était imposé à Dalkeith. Le courrier de James Anderson au duc de Montagu — du samedi 29 juin 1723 (attention en 1723 le 29 juin tombait un mardi!) — est révélateur :

Merci à votre Grâce d'accepter les remerciements de nos Frères pour votre argent et votre généreux paiement du billet; mais la compagnie de votre Grâce aurait été utile, parce que, bien qu'ils aient choisi à l'unanimité le comte de Dalkeith pour Grand Maître, par procuration, le duc de Wharton s'est efforcé de nous diviser contre le Dr Desaguliers (que le comte a nommé comme Député avant que sa Seigneurie ne quitte Londres), selon un accord dudit duc avec certains qu'il avait persuadés de se joindre à lui ce matin-là; l'affaire ne sera pas bien réglée tant que le Grand Maître actuel ne sera pas de retour à Londres. Ledit duc est très engagé cette semaine parmi les livreurs de Londres pour l'élection des Shérifs, bien que pas entièrement satisfaisante, ce dont je m'excuse, mais personne ne peut s'en empêcher, à l'exception de M. Walpool (sic) qui, disent-ils, ne pense pas que ça vaille la peine de le prévenir. Je prie votre Grâce de m'envoyer le reste des accusations dans un courrier postal adressé à mon nom dans Swallow Street, près de Pickadilly, St. James's, Westminster - p. 373.³²

Ce courrier montre que le duc de Montagu, une des plus grandes fortunes d'alors du Royaume-Uni, bras armé de la royauté, Grand Maître de la Grande Loge de Londres pour l'année 1721-22, finançait largement l'entreprise, que James Anderson déformait la vérité, ce qui est chez lui somme toute assez habituel, puisque le vainqueur ne fut élu qu'à une voix de majorité — 42 à 41 — et non à l'unanimité comme annoncé au duc de Montagu, que le Premier ministre d'alors, Robert Walpole, se tenait au courant de l'évolution confirmant la prégnance du politique sur l'Ordre et que le comte de Dalkeith n'était pas présent à cette Grande Loge pour son élection.

Ce binôme, Dalkeith/Desaguliers, qui a flirté avec l'échec, met en lumière un affrontement de tendances au sein de la Grande Loge. Si la personnalité de Wharton participe à celui-ci, la nouvelle écriture

32. Commission d'histoire des archives du duc de Buccleuch et Queensberry, conservés à la maison Montagu, Whitehall, p. 373. In *AQC* vol. xii, 1899, p. 106.

du *Livre des Constitutions*, versus Desaguliers, rebutait certainement nombre de Frères constatant l'éloignement de la tradition nouvellement qualifiée de gothique. Cette lettre montre bien que c'est la position de Desaguliers le point dur de l'affrontement.

Un autre élément est à prendre en compte pour le choix de Dalkeith, arrière-petit-fils de Charles II. Dans ce nouveau *Livre des Constitutions*, dans sa partie *Histoire, Lois, Obligations, Ordonnances, Règlements et Usages de la très respectable confrérie des Francs-maçons acceptés recueillis de leurs Archives Générales et de leurs fidèles Traditions de nombreux âges pour être lues à l'admission d'un Nouveau Frère, quand le Maître ou le Surveillant commencera ou ordonnera à quelque autre Frère de lire comme il suit*, il est exposé que :

Nous avons de bonnes raisons de croire que le roi Charles II fut un franc-maçon accepté car chacun reconnaît qu'il encouragea fort les artisans.

Mais, durant le règne de son frère Jacques II, bien que quelques constructions romaines fussent poursuivies, les Loges de francs-maçons de Londres tombèrent dans une lourde ignorance parce qu'elles ne furent pas dûment fréquentées et cultivées.³³

La politique était dès lors introduite dans le livre des *Constitutions*. Elle opposait, au sein d'une même famille, l'anglican au catholique romain. La Maçonnerie, celle des métiers de la construction, est présentée comme détruite, en ruine... Il ne restait plus qu'à la reconstruire³⁴.

La réponse de Wharton à cette prise de contrôle par les progressistes engagés et « philosophes de la nature » de la Grande Loge soutenus par la Royal Society sera la création de l'Ordre des Gormogons. Cet Ordre revendique une plus grande antériorité d'existence que celle de la franc-maçonnerie puisqu'elle indique tenir ses racines du premier empereur de Chine précédant Adam de plusieurs centaines d'années selon les lunaisons observées et archivées, puis du grand philosophe Confucius.

33. James Anderson, *Constitutions d'Anderson*, 1723, traduction Daniel Ligou, Lauzeray International, Paris, 1978, p. 42.

34. Le paradoxe de cette situation est que l'Église catholique romaine était fort pourvoyeuse de constructions religieuses alors que la *Kirk*, l'Église écossaise calviniste, y était opposée, l'Église anglicane n'autorisant que quelques constructions représentatives propres à son culte, tout aspect de pratiques régulières (monacales) étant banni point commun avec la *Kirk*.

The CONSTITUTIONS
OF THE FREE-MASONS.
Containing the History,
Charges, Regulations, &c. of
that most Ancient and Right
Worshipful FRATERNITY.
For the Use of the LODGES.
LONDON: Printed by William
Hunter, for John Senex at the
Globe, and John Hooke at the
Flower-de-luce over-against St.
Dunstan's Church, in Fleet-
street. In the Year of Masonry
- 5723 Anno Domini - 1723.
Frontispiece engraved by John
Pine in Aldersgate Street,
London.

John Montagu, 2^e Duc de
Montagu, portant la cape
de l'Ordre de la Jarretière,
présentant le livre [Roll] des
Constitutions et le compas
à Philip, Duc de Wharton.

Le révérend Dr. John
Théophile Désaguliers étant le
personnage placé à l'extrême
droite de la gravure. Cette
dernière est exposée au Musée
de la franc-maçonnerie, Paris.



V. L'aventure des Gormogons

L'histoire fantasque des Gormogons fait une référence appuyée à l'affaire de la *Querelle des rites* qui opposait encore Rome à Pékin. Querelle à laquelle participait le père jésuite Jean François Fouquet, un ami de Ramsay, de retour à Rome. Le cœur occidental de cette Ordre était à Rome, là où se trouvait Jacques III, dont le nom de code dans les correspondances diplomatiques était le Grand Mogol, et William Hogarth se fera un plaisir de croquer satiriquement l'instant pour notre plus grand bonheur.

En date du 3 septembre 1724 paraît dans le *Daily Post* l'information suivante :

Considérant que le véritable et noble Ordre des Gormogons, institué par Chin-Quaw Ky-po³⁵, premier empereur de Chine selon leur récit, plusieurs milliers d'années avant Adam et dont le grand philosophe Confucius était le « Volgee » œcuménique, a été amené en Angleterre par un Mandarin, et après avoir admis plusieurs Gentlemen d'Honneur dans le mystère de cet Ordre illustre, ils ont décidé d'organiser un chapitre à la taverne du Château de Fleet Street, à la demande personnelle de plusieurs personnes de qualité. [...] N.B. Le Grand Mogol, le Tsar de Moscovie et le Prince Tochmans sont entrés dans cette Honorable Société. Le Mandarin se rendra prochainement à Rome, avec une commission chargée d'offrir un présent de cet Ordre Ancien à sa Sainteté, et si c'est possible, tout le Sacré Collège des cardinaux deviendra Gormogon. »

Ces éléments confirment la proximité de l'Ordre et des Jacobites par les allusions à la Querelle des rites entre Rome et Pékin donc aux Jésuites, au nom de code secret de Jacques III qui est celui de Grand Mogol, et à la présence du Tsar de Moscovie, en l'occurrence Pierre 1^{er}, se référant à son aide active dans la reconquête de leur trône par la dynastie des Stuart. Ces informations confirment les liens entre Wharton, les Jacobites et la Russie.

En date du 14 septembre 1724 paraît dans le *Plain Dealer* une lettre signée Shin Shaw qui confirme la liaison des Gormogons à l'histoire des Jésuites en Chine. Le nom du signataire est à rapprocher phonétiquement du mot de passe de rituels du Maître Parfait Irlandais³⁶, Xinschu, siège de l'âme, mot déformé composé de « Xing » signifiant âme et « Cheu » siège de, rituel de la période 1740, emprunt du cérémonial funéraire chinois.

Cette prise de position montrait l'attachement de Wharton à la tradition malgré son comportement « libertin ». Dans cette même lettre du 14 septembre des précisions sur les tensions sont apportées, tout d'abord celle du reproche de l'intégration dans l'association d'artisans sans qualité, celle des fabricants de chandelles, mais aussi à cause :

35. Questionnée sur la réalité historique de ces noms par l'auteur, voici la réponse du professeur de sinologie au Collège de France, Anne Cheng, datée du 2 avril 2019 : « [...] La seule [identification] que je ne peux que deviner est « Chin-Quaw Ky-po » dont la page 123 [Robert Freke Gould, *Masonic Celebrities, The Duke of Wharton, AQC* vol. VIII, 1895.] précise qu'il s'agit du premier empereur de Chine, auquel cas il devrait s'agir de Qin Shi Huangdi (en transcription moderne dite *pinyin*). Vous constaterez par vous-même qu'à part la première syllabe, le reste du nom est très différent dans les deux transcriptions. Les sources européennes des XVII^e-XVIII^e siècles, mises à part celles produites par les Jésuites résidant en Chine, n'avaient en général qu'une idée très vague de la manière de prononcer les mots et les noms chinois, et qu'une manière assez fantaisiste de les transcrire, d'où l'impossibilité dans laquelle je suis de vous être de plus grande utilité. ».

36. Ms390, Bibliothèque André Doré, Grand Collège des Rites Écossais, Grand Orient de France.



William Hogarth, *The Mystery of Masonry brought to Light by ye Gormogons* (*Le mystère de la Maçonnerie mis en lumière par vous Gormogons*) - Gravure exposée au Musée de la franc-maçonnerie, sans date, mais dont l'original est daté de 1724 par le British Museum de Londres. Cliché British Museum.

des rapports alarmants et des histoires d'échelles, de liçols, d'épées nues et de pièce sombre qui ont semé la confusion et la terreur.

Dans le *Daily Journal* du 29 septembre 1724, Verus Commodus, le représentant romain des Gormogons, s'exprimait ainsi :

[...] Si vous entendez de nouveau parler de moi à ce sujet, ce sera pour exprimer quelques remarques sur ce livre vide intitulé *Les Constitutions (etc.) des Francs-Maçons*, écrit par un professeur presbytérien et pompeusement recommandé par un certain Révérend Orthodoxe, ce Divin Mathématicien. En attendant, je reste, Mon Seigneur, votre très humble serviteur.

Ce courrier dessine l'opposition à Anderson et Desaguliers, cette dernière poussant Wharton à contester l'évolution de l'Ordre et le rapprochant de Jacques III Stuart.

VI. Retour sur le continent auprès de Jacques III

Dans une lettre du 17 novembre 1724, du duc de Mar à Wharton, le premier rapportait que Jacques III avait demandé à :

Worsly [Wharton] de m'envoyer les noms et lieux nécessaires pour rédiger la patente.

Il s'agit bien sûr de la patente portant ses nouveaux titres jacobites, ce à quoi Wharton avait répondu en remerciant et précisait qu'il correspondrait avec Mar régulièrement d'Angleterre avec des lettres chiffrées à ce sujet. Cette patente [warrant] sera rédigée le 22 décembre à Avignon et sera remise entre les mains de Mr. Clark qui la lui fera parvenir³⁷. Cette information montre la permanence des rapports de Wharton avec le milieu jacobite en France et plus particulièrement avec le duc de Mar et Jacques III et son obstination à obtenir entre autres titres celui de 1^{er} duc de Northumberland, désiré et réclamé depuis 1716! Cette permanence des rapports est confirmée par une lettre du prétendant à Atterbury alors en fonction à Paris du 17 avril 1725 :

Car en Angleterre tout le monde n'est pas aussi actif que Lord Wharton, qui m'écrit souvent et ne demande pas à être éperonné.³⁸

Ce parcours et son comportement libertin lui coûtaient très cher. C'est ainsi que, pour faire face à une partie de ses dettes, il vendit à William Conolly le château familial de Rathfarnham et ses terres, à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Dublin dans le Wicklow, sur lesquelles se tenait un *cairn*³⁹ à Mount Pelier Hill. William Conolly (1662-1729) avait fait rapidement fortune à partir de transferts de biens appartenant aux jacobites suite aux confiscations exercées par la Couronne. Associé au parti whig il était devenu un personnage important de la Chambre des Communes irlandaise où il sera le représentant du Donegal de 1692 à 1703 pour finir par être le « Speaker » de la Chambre, c'est-à-dire son Président. Dès 1725 il fit construire à partir de ce *cairn* un relais de chasse. Parallèlement à cette nouveauté, Richard Parsons (1702-1741), 1^{er} comte de Rosse en 1718, avait allumé le *Hell Fire Club* en Irlande à l'Eagle Tavern de Cork Hill à Dublin. Surveillé, le club se rendra plus discret en se transportant à Mount Pelier Hill. C'est ainsi que Richard Parsons fréquenta ce lieu qui avait appartenu à son ami de débauche mais aussi de politique (ils étaient du même parti à la Chambre des Lords) des années irlandaises 1717/1719, Philip Wharton. Dans *A History of the City of Dublin* John Thomas Gilbert décrit Parsons ainsi :

Un fonds inépuisable d'esprit, un esprit large et un cœur libéral, avait découvert tous les vices que la haute société ap-

37. Ruvigny et Raineval Marquis de, *The Jacobite Peerage*, Edimbourg, T.C. et E.C. Jack, 1904, p. 131.

38. *Letters of Francis Atterbury to the Chevalier St George*, G.H. Glover, Queen's Librarian, 1847, p. 144. In R.F. Gould, *Masonic celebrities n° 6 – The Duke of Wharton*, AQC vol XII, 1899.

39. Un cairn, ou montjoie, est un amas artificiel de pierres placé à dessein pour marquer un lieu particulier. Ce type d'amas se trouve la plupart du temps sur les reliefs, les tourbières ou au sommet des montagnes. Ce terme est souvent utilisé en référence à l'Écosse, mais peut aussi être utilisé dans d'autres lieux.

pelle plaisirs, et par ceux-ci il compromit sa fortune autant qu'il put le faire et finalement aussi sa santé définitivement.

La particularité de Richard Parsons, qui en fera un point commun supplémentaire avec Philip Wharton, est qu'il sera dès 1725 le premier Grand Maître de la Grande Loge d'Irlande⁴⁰, charge qu'il retrouvera pour la mandature de 1730. Un autre point intéressant de ce personnage est, pendant son Grand Tour réalisé en 1735, qu'il voyagera en Égypte où il affirme avoir découvert un rouleau de parchemin oublié du pillage de la Grande bibliothèque d'Alexandrie à partir duquel il écrira *Dionysus Rising*. La conséquence de cette écriture est la création d'un ordre maçonnique, *Revival Order of Dionysus*. Le thème de la « chose » perdue et retrouvée à partir de laquelle est créé ou réveillé un Ordre ancien y est abordé... Parsons avait son Ordre de Dionysus comme Wharton avait eu celui des Gormogons.

C'est par une lettre de juin 1725 de Lady Mary [Wortley] Montagu, fille aînée du 1^{er} duc de Pierrepont-upon-Hull, à Lady Frances Mar, sa sœur cadette, femme de John Erskine, 1^{er} duc de Mar faisant fonction de Premier ministre de Jacques III Stuart en exil à Rome, que l'on apprend le départ de Wharton pour le Continent. Pour autant, lors de la réunion trimestrielle - *Quarterly Communication* - de la Grande Loge de Londres du 25 novembre 1725 le duc Philip Wharton figure toujours comme Maître de la loge « Aux Armes du Roi » à St Paul Churchyard...

Arrivé à Rotterdam le 4 juillet, Wharton est invité par Jacques III à se rendre à Vienne afin de trouver un accord de soutien avec Charles III de Habsbourg (1688-1740), empereur du St Empire romain germanique sous le nom de Charles VI. Assez rapidement Wharton devint son favori mais il n'eut qu'une réussite mitigée puisqu'il n'en résultera que le traité de Vienne du 30 avril 1725 entre l'Espagne et le Saint Empire, les deux branches des Habsbourg, favorables aux Jacobites mais pas le soutien direct espéré dudit Saint Empire. Ce traité émut l'Europe et aboutira en septembre 1725 à la création de l'alliance des Maisons régnantes : Royaume-Uni, électorat de Hanovre, Prusse et France, qui aboutira au treizième siège de Gibraltar par les Espagnols à partir de février 1727.

40. Les archives de la Grande Loge d'Irlande de ces années-là ayant brûlé, c'est à partir des journaux de l'époque que certains auteurs pensent qu'il fut Grand Maître dès 1723. La pratique de loges symboliques est connue en Irlande au moins depuis le 7 avril 1713 lors de l'initiation de « the lady Freemason », Elisabeth St Leger, après son aventure due à la curiosité. En 1722 a été publié à Londres par un certain Eugenius Philalethe, nom d'écrivain de Robert Samber (1682-1745), un livre intitulé *Long Livers*, une curieuse histoire de personnes des deux sexes qui peuvent vivre plusieurs vies, qui est dédié « to the Grand Master, Masters, Wardens, and Brethren of the Most Antient and Most Honourable Fraternity of the Freemasons of Great Britain and Ireland ».

La réunion de la Grande Loge de 1725 est décrite dans le *Dublin Weekly Journal* du 26 juin 1725 dans laquelle il est précisé qu'elle réunissait six loges et que le Grand Maître fut installé selon une « mystical installation ». Cette information sera confirmée par le *London Journal* du 17 juillet 1725 : « Nous apprenons d'Irlande que la Société des Francs-maçons s'était réunie et avait choisi le comte de Ross, Grand Maître, pour l'année en cours. ». In Chetwood Crawley, *Caementaria Hibernica*, 1896, Fasciculus Secundus, pp. 9-11. À cette même année l'existence de la Grande Loge de Munster (région de Cork) est avérée par ses archives et ses minutes qui commencent le 27 décembre 1726.

Constatant que Wharton n'obtiendrait rien de plus à Vienne, Jacques III le rappelle à Rome. Lors de son voyage de retour il transite par Innsbruck d'où il écrit en date du 10 février 1726 à John Graeme (+1771)⁴¹, l'envoyé jacobite qu'il avait côtoyé à la cour de Vienne, une lettre dans laquelle il racontait des histoires « pleines de l'Esprit de la chevalerie errante » et faisait remarquer : « Comme mon fameux prédécesseur Don Quichotte j'ai sagement médité sur tous mes livres de chevalerie. »⁴². Pour le remercier de son action viennoise Jacques III lui confirme officiellement son titre de 1^{er} duc de Wharton et de Northumberland, jacobite il s'entend, et lui décerne le 5 mars 1726 l'Ordre de la Jarretièrre, là encore jacobite, le déclare Premier ministre et l'envoie en mission à la Cour d'Espagne comme Ambassadeur⁴³.

Le 1^{er} février 1727, Ezekiel Hamilton, Grand Maître de l'Ordre de Toboso, écrivait de Madrid à John Hay concernant les exploits de Wharton :

Un Vrai Chevalier Errant ne doit pas se limiter exclusivement au service des Dames et Hudibras⁴⁴ l'a depuis longtemps compris. Toutes ces Romances ne sont rien d'autre que des histoires d'Amour et de Batailles.⁴⁵

Ces deux courriers mettent en lumière la popularité du thème de Don Quichotte auprès des exilés jacobites en Espagne et l'existence de cet Ordre jacobite de Toboso, du nom du village de Dulcinée, dont les participants étaient pour la plupart des militaires britanniques, souvent écossais, au service de l'Espagne, dont la devise en forme de santé « *To A Fair Meeting on the Green* » (« À une bonne rencontre sur le pré ») était gravée dans un anneau. Cet Ordre exprimait la nostalgie du pays et le souhait du retour. Il s'était diffusé tant à Rome qu'à St Pétersbourg. Ces deux courriers laissent à penser que Philip Wharton y adhéra bien qu'il n'apparaisse pas dans la seule liste connue de ses membres. Sur les dix-neuf membres certains de l'Ordre de Toboso onze étaient anglicans (Église d'Angleterre, Église d'Irlande et Église épiscopaliennne d'Écosse), tandis que huit étaient catholiques (y compris les jeunes princes Stuart, Charles et Henry). Les Tobosans anglicans étaient Francis Atterbury, Mark Carse, Redmond Everard, Ezekiel Hamilton (Grand Maître), James Hawley, Alexander Hay, William Hay, Robert Little, William Livingston, Henry Stirling, Robert Wright.



Un anneau de l'Ordre de Toboso, portant la devise « *To A Fair Meeting on the Green* » (« À une bonne rencontre sur le pré »), musées nationaux d'Écosse, Edimbourg, H. NT 253.

41. Fils et héritier de James Graeme de Newton et de Elisabeth, fille de Robert Moray de Abercairney, il sera créé 1^{er} baronnet le 6 septembre 1726, remplacera John Hay au secrétariat d'État jacobite le 23 mars 1727 puis sera élevé 1^{er} comte d'Alford en 1760.

42. Stuart Papers, 90/98, Lettre du duc de Wharton au Dr. Johnny '[Graeme] du 10 février 1726.

43. Ruvigny et Raineval, *The Jacobite Peerage*, op. cit., p. 132.

44. Poème héroïque parodique écrit par Samuel Butler (1612-1660) largement inspiré de *Don Quichotte* de Miguel Cervantes (1547-1616) dans lequel, bien qu'ayant lui aussi comme écuyer un certain Sancho, le héros Hudibras, maître en logique, ne fait que des bêtises.

45. Stuart Papers, 102/103, lettre d'Ezekiel Hamilton à John Hay du 1^{er} février 1727.

Les Tobosans catholiques connus étaient Elizabeth Caryll, Jean-Baptiste Caryll, William Maxwell, Francis Sempill, Robert Sempill, John Stewart, Charles Stuart, Henry Stuart⁴⁶. Il est à remarquer, sur la gravure d'Hogarth, *The Mystery of Masonry Brought to Light by ye Gormogons*, 1724, que Don Quichotte et Sancho Pansa sont présents liant intimement la franc-maçonnerie, les Gormogons et l'Ordre de Toboso ou du moins Philip Wharton.

La veille de l'honneur de cette nouvelle création ducale, Jacques III adresse au duc de Ripperda⁴⁷ une lettre de recommandation au sujet de Wharton et l'avertit de son arrivée prochaine qui se conclue ainsi :

Je n'entrerai icy en aucun détail, me remettant au duc de Wharton à vous entretenir de toutes mes affaires politiques et domestiques. J'espère tout de vos bons offices, et vous prie de compter sur la sincérité de ma gratitude et amitié. Jacques R. ⁴⁸

VII. L'Espagne et le début du déclin

Wharton arrive à Madrid début avril afin d'assister les leaders jacobites déjà présents, le duc d'Ormonde et le duc de Liria, ce dernier, fils du duc de Berwick, poussant ses plans d'invasion de l'Angleterre, et pour soutenir leur cause auprès de Philippe V. Dans son *History of England, from the Peace of Utrecht to the Peace of Aix-la-Chapelle*, Lord Mahon cite un courrier daté du 5 avril de monsieur Robinson, adressé de Madrid à monsieur Benjamin Keene, alors consul anglais à Madrid, qui, après avoir signalé que le duc n'était pas très sobre depuis son retour de St Ildefonso⁴⁹, rapporte que

Il [Wharton] a mentionné de grandes choses de la Moscovie et a tellement parlé d'absurdités et de contradictions qu'il ne valait pas la peine que je m'en souvienne, ni que je vous les rapporte.⁵⁰

Ce courrier confirme la tendance alcoolique et fantasque du duc. Il rappelle aussi le rapport de Wharton avec la Russie, même si son interlocuteur, qui ignore manifestement ces connexions, le qualifie « d'absurdités et de contradictions ». Cette proximité avec la Russie

46. Robert Collis, *To A Fair Meeting on the Green: The Order of Toboso and Jacobite Fraternalism, 1726-c. 1739*.

47. Johann Willem Ripperda (1680-1737), aventurier hollandais qui devint en janvier 1726 secrétaire d'État, c'est-à-dire Premier ministre, du roi Philippe V qui l'éleva à la dignité de duc, était très favorable à la restauration des Stuart. Il fut accusé cette même année 1726 de malversations et démis de ses fonctions.

48. B.M., Add. MSS, 32, 685f. 56. In Lewis Melville, *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, Londres, 1913, p. 174.

49. Résidence d'été du roi Philippe V d'Espagne.

50. Philip Henri Stanhope (1805-1875), vicomte Mahon de 1816 à 1855, dit Lord Mahon, puis 5^e comte Stanhope, *History of England, from Peace of Utrecht to the Peace of Aix-la-Chapelle*, Paris, Baudry's European Library, 1841, V. I, p. 333.



Armoiries de Philip Wharton¹,
1^{er} duc de Wharton,
2^e marquis de Wharton, 6^e
baron Wharton, 1^{er} duc de
Northumberland, marquis de Woburn,
comte de Malmesbury et vicomte
Winchendon, chevalier de la Jarretière
(KG) [Jacobite]
(1698-1731) destitué en 1729.
Il est à remarquer le cri
écrit en français.

se retrouve aussi dans une lettre de Wharton adressée à Jacques III du 8 juin 1726 :

Je préférerais porter un mousquet dans un régiment au nom moscovite étrange que de me vautrer dans les richesses à la faveur de l'usurpateur [George 1^{er}]. »⁵¹

Pour confirmer ce lien avec la Russie, voici le plan du duc de Wharton pour restaurer le prétendant :

Le prétendant doit aller de Rome à Vienne incognito, et signer un traité secret avec l'Empereur et le Roi d'Espagne pour donner Minorque et Gibraltar à ce dernier dès qu'il sera en possession de la Grande Bretagne; [...] De Vienne le Prétendant se rendra à Pétersbourg, la Tsarine⁵² étant absolument résolue à l'aider. À partir de là il ira jusqu'à Arkhangelsk⁵³ pour être transporté jusqu'en Grande Bretagne avec dix ou douze mille hommes. Le Roi d'Espagne devra débarquer 8000 hommes en Angleterre et se rendre maître d'un port, et l'Empereur enverra toutes les troupes nécessaires par le port d'Ostende et, en même temps, mettra

1. Elles se lisent pour le blason : « De sable à la manche d'argent à la bordure d'or chargée de huit pattes de lion en sautoir [en croix] de gueules. ». (Sable a Maunch Argent on a Bordure Or eight Pairs of Lion's Gambs in saltire erased Gules.). La figure héraldique de la « manche » se trouve principalement en héraldique anglaise. Dans *A Short and Easy Introduction to Heraldry* de Hugh Clarke, Londres, 1818, tableau VII, p. 31, elle est désignée comme « manche à l'ancienne avec de longs pendants » et dans le *Manuel du Blason* de Galbreith, Lausanne, éditions Spes, 1977, p. 167, elle est définie comme « mal taillée ».

51. Lewis Melville, *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., p. 174.

52. Catherine 1^{re} (1684-1727), seconde femme de Pierre 1^{er}, impératrice au décès de ce dernier en 1725.

53. Pendant longtemps le seul port de Russie, au sud de la mer Blanche, pris par les glaces six mois par an.

en route un grand nombre de troupes dans les Pays-Bas pour empêcher les Provinces-Unies d'envoyer une quelconque assistance à l'Angleterre. Cette opération doit être commencée en Écosse qui veut rapidement prendre les armes, le Prétendant ayant des armes en Espagne, en Bretagne et en Hollande et 2 millions de Livres Sterling sont prêtes dans les mains de ses amis en Angleterre où ils attendent l'ordre du Prétendant pour commencer une insurrection générale aussi bien en Écosse qu'en Angleterre ; et il est certain qu'en Écosse la plupart des gens sont acquis au Prétendant et prêts à se lever à son premier ordre.[...] ⁵⁴

C'est à cette époque qu'il apprit le décès de sa femme survenu le 14 avril. Son arrivée en Espagne, auréolé de sa prestation viennoise, inquiéta Londres qui, en réponse, sous sceau privé du roi George 1^{er} du 2 mai, lui ordonna de rejoindre Londres afin de lui renouveler son allégeance, menaçant de le déclarer hors-la-loi en cas de refus. En réponse Wharton traita cette injonction solennelle avec beaucoup d'indignation et s'efforça d'émouvoir la cour espagnole non seulement contre celui qui avait délivré le mandat, mais aussi contre la cour de Grande-Bretagne elle-même pour avoir voulu exercer un pouvoir dans la juridiction du royaume de Sa Majesté catholique espagnole. Le divorce était consommé. C'est dans ce moment, le 17 juin 1726, qu'il écrit à sa sœur cadette, Lady Jane Holt, une longue lettre [annexe 1] cherchant à la rassurer, lui expliquant les raisons de son comportement, et annonçant la publication prochaine d'un manifeste dont le titre sera *The Duke of Wharton's reasons for leaving his native country, and espousing the causes of his Royal Majesty King James III. in a letter to his friends in Great Britain and Ireland*.⁵⁵ Il ne peut pas être plus explicite.

Son train de vie et ses excès augmentèrent ses difficultés financières. Veuf, ambassadeur à la cour d'Espagne, c'est alors que la duchesse de Malborough lui proposa la main de sa petite-fille, pourvue d'une belle dot... qu'il refusa à ce motif. Il préféra s'éprendre d'une dame de compagnie de la reine, Maria Theresa O'Neill O'Brien, fille de Henry O'Brien, colonel irlandais décédé au service de l'Espagne, et d'Henriette O'Neill. La reine, dans un premier temps, s'opposa à ce mariage au regard des ennuis financiers du duc et du peu de revenus de la demoiselle mais aussi de la religion de Wharton qui était protestant. Fort épris de Maria Theresa qui le lui rendait bien, il accepta de se convertir au catholicisme romain. Le mariage eut lieu le 26 juillet 1726. S'il marque l'officialisation d'un amour réciproque entre les époux, il est pour Jacques III une première faille dans sa relation avec Wharton. Le prétendant souhaitait en effet faire la démonstration permanente de son œcuménisme et non laisser penser que lui et son entourage favorisait le

54. Townshend MSS, 197, in Lewis Melville, *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., pp. 188-189.

55. In *The Life and writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., pp. 206-212.

catholicisme romain. Cette conversion indigna bon nombre de ses amis ou proches dont Atterbury.

Sa lune de miel passée et sa mission espagnole terminée, Wharton rentre à Rome où il est accueilli aimablement, mais sans plus. En effet, la cour stuartiste était une concentration d'émigrés où s'imaginaient beaucoup d'intrigues dont le seul but était de mettre leur instigateur en valeur. Toute absence était exploitée et celle de Wharton n'en fut pas exempte. Ainsi le duc se vit confirmer la totale confiance du roi mais sans mission immédiate, sorte de désaveu. Comme ses dernières présences dans les états pontificaux avaient été marquées par quelques excessives libations, le duc fut prié d'attendre ses ordres hors du territoire italien. Il prit le chemin de Barcelone accompagné de son épouse.

C'est alors qu'éclata l'affaire de Gibraltar. Cette affaire, qui perdure de nos jours, tient son origine par la prise de la ville par les forces anglo-néerlandaises de l'amiral George Rooke (1650-1709) le 25 août 1704. Le traité d'Utrecht en 1713, clôturant la guerre de Succession d'Espagne, accorde à Londres « *la pleine et entière propriété de la ville et des châteaux de Gibraltar, conjointement à son port, défenses et forteresses* » mais précise que l'Angleterre ne peut « aliéner, vendre ou donner Gibraltar, sans accorder d'abord à l'Espagne le droit de le récupérer ». En clair, le traité d'Utrecht fixe la pleine propriété de Gibraltar aux Anglais mais pas sa souveraineté... Lors de la guerre entre la Grande Bretagne et l'Espagne, dont la cause est la reconquête de Gibraltar et de Majorque par les Espagnols, qui courut de 1727 à 1729, à son retour en Espagne, Wharton offrit ses services et demanda au roi Philippe V d'assister comme « volontaire » au siège, ce qui fut accepté. Il y participa en mai 1727 comme aide de camp du capitaine général, le marquis Conde de Las Torres, d'une manière peu militaire mais héroïque où, armé de son seul ruban de l'ordre de la Jarretière, il harangua la défense anglaise qui le blessa en retour. Don Quichotte, quand tu nous tiens... Si, en remerciement de son courage, le roi d'Espagne le nomma colonel agrégé au régiment irlandais Hiberna commandé par le marquis de Castelar (1693-1733), neveu du Premier ministre d'alors de Philippe V, par son comportement sur le terrain il fut considéré par les Anglais comme un « traître » puisqu'ayant combattu contre son propre pays.

Une espérance naît cependant avec le décès en Allemagne, le 22 juin 1727, de George 1^{er} du Royaume-Uni. Celui-ci suscita chez Jacques III un espoir, feint ou sincère. Il déclara à l'ambassadeur d'Espagne à Rome :

Jamais conjoncture plus favorable ne s'est présentée pour mon rétablissement sur le trône avec facilité et sans risque.⁵⁶

Il quitta incognito Avignon sans prévenir quiconque et se dirigea vers la Lorraine. Le duc ne le retint pas et le prétendant dut retourner piteusement à Avignon dans un premier temps, avec sûrement beaucoup d'amertume dont une partie sera reportée sur Wharton et ses faux

56. In Michel Duchein, *Les derniers Stuarts – 1660-1807*, Paris, Fayard, 2006, p. 400.

espoirs. Sous la pression de l'entourage de Louis XV, Jacques III quitte Avignon et le 20 décembre 1727 se dirige tout d'abord vers Parme où il résidera quelque temps avant de rejoindre Rome.

Parallèlement à ceci, son héroïsme gibraltarien coûtait très cher à Wharton puisqu'il permettait de donner un prétexte au Premier ministre Walpole, en l'attente du couronnement du nouveau roi, George II (1683-1760), le 22 octobre, de reprendre la main puisque cette guerre se terminera sur le statu quo consigné dans le traité de Séville du 9 novembre 1729. Suite à sa blessure, Wharton regagne Madrid où il résidera pendant un an sans que les archives aient conservé une quelconque trace de sa présence ni de son activité, ce qui jusqu'alors était inenvisageable. De ce sommeil documentaire, seules deux informations nous sont parvenues. La première est donnée par son biographe « impartial » qui note que :

Au début de l'année 1728, il fut atteint d'une maladie violente en Espagne qui l'amena à son extrémité, donné perdu par ses médecins, il reçut les derniers sacrements de l'Église de Rome, mais il plut à Dieu de prolonger ses jours au cours desquels il eut plusieurs autres atteintes [...] ⁵⁷

La seconde se trouve dans les archives de la Grande loge d'Angleterre du 17 avril 1728 :

Le Député G. M. indique aux F. qu'il a reçu de Madrid une lettre par laquelle plusieurs maçons demandent à créer une Loge dans cette ville. C'est le duc de Wharton, assistant aux réunions préparatoires qui ont eu lieu pour partie à son domicile qui a été désigné pour poursuivre les démarches. La Loge le considère comme ayant agi à Madrid comme second député Grand Maître (de la G.L. d'Angleterre) [...] (datée du 15 février 1728, la lettre est signée :) Par les ordres de sa Grâce le duc de Wharton, Député G. M., Charles Labeyle, V. M., Richards 1^{er} S., Thomas Halton, 2^e S. ⁵⁸

Le procès-verbal de la Grande Loge ajoute que « les pétitionnaires étaient accueillis comme Frères », créant ainsi sa première loge à l'étranger à laquelle fut affecté le numéro d'ordre 28. Cet épisode maçonnique espagnol montre que Wharton avait conservé des relations avec Londres, que la franc-maçonnerie fut probablement un des liens solides qu'il entretenait et qu'il était toujours un franc-maçon actif.

Le duc cherche alors à se rapprocher du prétendant et à le rencontrer à Parme. Lewis Melville commente :

57. *Memoirs of the life of His Grace Philip late Duke of Wharton. By an impartial hand*, London, J. Wilford, 1731, p. 52. Cette "main impartiale" est probablement celle de son ancien confesseur le poète Edward Young.

58. Jean Baylot, *Philippe, Duc de Wharton, Fondateur et Premier Grand Maître de la Grande Loge de France*, in Villars de Honnecourt, 1967, p. 44, et in *AQC*, Robert Freke Gould, *Masonic Celebrities: n° VI – The Duke of Wharton, G.M.*, 1895, vol. VIII, pp. 128-129.

James reçut cette information avec quelque chose qui ressemblait à de la consternation. Il était désormais convaincu du manque total de fiabilité de ce partisan qui était tellement plus dangereux pour la cause qu'il épousait que pour celle qu'il combattait.⁵⁹

À son courrier, on lui renvoya une réponse dans laquelle on lui fit savoir qu'on désapprouvait ses positions dont celle de ce mariage accompagné d'un changement de religion et :

qu'il ait comparu en armes contre ses compatriotes à Gibraltar et que, depuis ce faux pas, il serait préférable qu'il se rapproche de l'Angleterre plutôt que de penser à un voyage à Rome, afin de pouvoir s'occuper de ses affaires privées et prendre soin de ses biens dans ce royaume.⁶⁰

Le prétendant recevra Wharton. L'entrevue sera cordiale mais les « excès » répétés du duc et son absence prolongée de la cour auront eu raison de sa personne. À la suite de cette rencontre Wharton lui écrit de Parme en date du 21 mai 1728 :

[...] La bonté de Votre Majesté d'écrire au roi d'Espagne et au duc d'Ormonde, je l'espère, me protégeront des réflexions que me lanceront des messieurs qui attribueront à mon zèle le nom de folie et orneront leur propre indolence avec le titre pompeux de discrétion ; et qui, sans la gracieuse intervention de Votre Majesté, ne comprendront jamais que l'obéissance est la vraie loyauté.⁶¹

C'est là le constat du refus du prétendant à employer Wharton.

VIII. Un séjour parisien problématique

Le décès de George 1^{er} ouvre alors à Wharton une fenêtre de négociation possible. Il quitte l'Italie et se dirige vers Lyon, ville où il apprend la confirmation au Royaume-Uni de son inculpation pour « haute trahison ». Malgré cette information, suivant le conseil du prétendant, Wharton fait le choix de se rapprocher de l'Angleterre. Ayant perdu la confiance de Jacques III et ne pouvant aucunement plus compter sur son soutien financier ponctuel en cas de grave crise financière, la seule issue pour Wharton était de rentrer en possession des biens qui lui restaient au Royaume-Uni. Pour ce faire, il écrit de Lyon en date du 28 juin à Horace Walpole (1678-1757), frère du Premier ministre anglais d'alors et ambassadeur à Paris, lui demandant d'être son avocat dans sa sollicitation de pardon du roi et annonçant sa prochaine visite. La réponse de l'ambassadeur, s'il y en eut une, n'a pas été conservée mais Wharton se

59. *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., pp. 213-124

60. In *The Gentleman's and London Magazine, The live and character of Philip Wharton containing many particulars never before published*, avril 1767, p. 197.

61. In *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., p. 214.

présenta chez lui au matin du 5 juillet 1728. En fin de visite le duc dit à l'ambassadeur qu'il allait dîner avec l'évêque de Rochester [Atterbury]. L'ambassadeur :

lui répondit modestement que si sa Grâce avait l'intention de rendre visite à ce prélat, il n'aurait aucune occasion de la lui raconter. Ils se séparèrent donc sans jamais se revoir et le duc alla en conséquence dîner avec le prélat.⁶²

Hudibras, quand tu nous tiens ! Ce séjour à Paris sera de courte durée selon les écrits mêmes de son « impartial hand ». Horace Walpole fit le compte rendu de son entrevue au duc de Newcastle⁶³ dans un courrier daté de Paris le 6 juillet et Wharton écrira le même jour à l'ambassadeur pour lui demander de lui transmettre sa réponse à Rouen où il se rend en l'attente de la position du nouveau roi. En Normandie, il est reçu avec beaucoup de courtoisie par les personnages de première distinction de la province et participera aux chasses hebdomadaires. François (1689-1750), 2^e duc d'Harcourt en 1718, qui aimait bien sa compagnie lui proposa même de mettre à sa disposition son château de la Mailleraye nouvellement acquis en bord de Seine près de Rouen alors qu'il était retenu à la cour à Versailles.

Sir Robert Walpole, Premier ministre, envoie deux émissaires spéciaux dont un membre du Parlement, probablement un certain Walter Price (1686-1755), shérif adjoint, au fait du dossier, auquel Wharton s'adressera par courrier⁶⁴ pour lui enjoindre de le retrouver à Dieppe très prochainement. La proposition anglaise, sous réserve d'écrire au roi ou à son Premier ministre un message d'excuse et de soumission, était de revenir libre en Angleterre, reprendre la possession de ses biens et terres mais avec un revenu annuel de 6 000 £ devant lui permettre de vivre correctement en son rang, le solde devant rembourser ses dettes. Wharton attendait le pardon du roi et non son exigence de lui écrire une lettre de soumission. Cette réponse anglaise ne sera pas au goût de Wharton, le duc de Newcastle répondit à Horace Walpole par courrier de Whitehall du 12 juillet 1728 que :

Le duc de Wharton s'est conduit de manière si extraordinaire depuis son départ d'Angleterre et il a si souvent déclaré sa désaffection du roi et de son gouvernement en se joignant et servant sous les ordres des ennemis de sa Majesté, que sa Majesté ne juge pas digne de recevoir aucune demande de sa part⁶⁵.

62. In *Memoirs of the life of His Grace Philip late Duke of Wharton. By an impartial hand*, op. cit., p. 25.

63. Thomas Pelham-Halles (1693-1768), 1^{er} Duc de Newcastle-upon-Tyne en 1715, whig, est nommé secrétaire d'État pour les états du sud en 1724 par Robert Walpole, fonction qu'il conservera jusqu'en 1754, année où il devient Premier ministre en remplacement de son frère Henri, décédé. Il est initié en 1731 à Houghton Hall, propriété de Robert Walpole, avec le duc François 1^{er} du St Empire par Lord Lovell.

64. MSS Weston-Underwood, 241, in *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., p. 221.

65. Coxe, *Sir Robert Walpole*, ii, 636, in *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., p. 222.

Une lettre d'Horace Walpole au duc de Newcastle de Paris du 14 août 1728 nous apprend que l'ambassadeur

a été informé que le duc de Wharton, ayant (sur ce qui s'est passé par rapport à lui en Angleterre) renoué son commerce avec les Jacobites et publiquement affiché son attachement au Prétendant et à la religion catholique, est actuellement à Dieppe en compagnie de l'éditeur Mist⁶⁶; et il n'est pas impossible qu'ils aient le projet d'éditer ce morceau [texte] soit ici soit à Rouen, cette dernière ville ayant au moins des presses.⁶⁷

Il s'agit de la réponse de Wharton à cette injonction londonienne sous forme d'un texte, *A Savage Lampoon* [Une Satire sauvage]. Sous la forme d'allégories, au prétexte de traiter des affaires actuelles de la Perse en racontant le comportement de Meryweis (Meer Vais), illustre chef d'une tribu afghane de la région de Kandahar réputée pour ses pillages qui entraînerent la destruction du pays, il y attaque le roi George et ses ministres. Voilà ce qu'en dit Robert Freke Gould :

Dans une curieuse apologie, le noble écrivain a replacé ses propos satiriques dans le même cadre historique que nous connaissons déjà dans la littérature sur les Gormogons de 1724. George I^{er} et le Prétendant sont à nouveau appelés respectivement Meryweis et le Jeune Sophi, comme dans le *Daily Post* et *Plain Dealer* de cette année-là, alors que la dynastie hanovrienne est grossièrement émoussée, le chef de la famille Stuart (royale) est décrit comme le « plus grand personnage » de son temps.⁶⁸

Esreff (Ashraff) y est George II; le Scribe en chef, Robert Walpole; la Première Sultane, la Reine Caroline; le Grand Seigneur, le Roi de France; son Ministre favori, le Cardinal Fleury et la personnalité bouffonne, Horace Walpole, alors ambassadeur britannique à Paris.⁶⁹

Le rédacteur du *Weekly Journal* ou *British Gazetteer* du 7 septembre 1728 donne son ressenti à la lecture de cette satire :

Je prétends savoir distinguer les styles et l'écriture de la plupart des auteurs des classes qui m'ont précédé; j'aurais presque juré à qui appartenait celle-ci, et oserai affirmer qu'elle venait de la plume d'un Mandarin distingué, qui ayant été dégradé de son rang de noblesse se transforme en fabricant de bougies, se cache maintenant dans les confins

66. Nathaniel Mist (+1737), est le fondateur en décembre 1716 du *Weekly Journal or Saturday's Post*, journal d'opposition favorable aux Jacobites. Interdit de publication en 1721, Nathaniel Mist fut emprisonné pendant sept ans à Newgate pour cette cause. Libéré il se retira en France en janvier 1728 où il renoua ses relations avec Wharton.

67. Williams, *Life of Atterbury*, ii, 308, in *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, op. cit., p. 224.

68. Robert Freke Gould, *A Concise History of Freemasonry*, Londres, Gale and Polden, 1904, p. 380.

69. Robert Freke Gould, *Masonic Celebrities: n° VI – op. cit.*, pp. 131-132.

de la Normandie et écrit des guirlandes de mots [penny garlands] et des copies pour subsister.⁷⁰

Ce texte est d'intérêt car il montre, à cette date, que l'histoire des Gormogons née en 1724 était, par l'emploi de l'expression « Mandarin distingué », attribuée à Wharton, car il était de haute noblesse, qu'il avait intégré comme membre la Compagnies des Ciriers (wax-chandler - fabricants de chandelles) dès 1723 lorsqu'il devint opposant à l'intérieur de son propre parti et qu'il était copiste pour subsister. C'est pendant cette période qu'il se proposa de traduire *Télémaque* de Fénelon, le qualificatif de « copiste » étant ici peut-être employé pour rabaisser Wharton et ne pas employer celui de « traducteur ».

Ce libelle fut reçu à Londres comme l'incapacité de Wharton à faire la paix avec son pays. Le duc sera déclaré « proscrit » le 3 avril 1729. Même si son train de vie était réduit, sa maison continuait à dépenser et à accumuler les dettes ayant dès lors des revenus limités tant et si bien que l'« impartial hand » qui rédigea les *Memoirs of the Life* rapporte que :

Ensuite il partit pour Paris, laissant ses chevaux et son équipage être vendus.⁷¹

Le duc et la duchesse quittèrent Rouen de nuit pour la capitale et demandèrent secours à Jacques III qui, après une leçon de morale, leur accorda une dernière aide financière. Une réponse de Paris du 7 avril 1729 de Wharton à un ami qui lui avait écrit le 29 mars à Paris mandate ce dernier pour attaquer le *London Evening Post* et le *London Journal* pour défendre sa réputation et celle de sa femme car étant présentement en « retraite religieuse » dans un couvent pour ses Pâques où son comportement fut apprécié. L'intérêt de ce courrier est de fixer avec certitude la présence de Wharton à Paris à partir de mars 1729. C'est pendant cette retraite « aux environs de Paris », alors que sa femme rendait une longue visite à la cour de St Germain, qu'il poursuit son désir de traduire *Télémaque*. Cette ambition velléitaire ne pouvait se réaliser qu'avec l'accord d'André Michel Ramsay⁷², le légataire universel moral de Fénelon. Ce texte avait été écrit en 1694 mais non publié. Ramsay était alors à Paris comme le racontent ses *Anecdotes* :

Depuis 1725 jusqu'en 1728 il [Ramsay] demeure à Paris chez M. le duc de Sully qui l'aimait tendrement et c'est alors qu'il écrivit *Les Voyages de Cyrus*.⁷³

70. D°, p. 132.

71. *Memoirs of the Life of the late Duke of Wharton, by an impartial hand*, Londres, J. Wilford, 1731, p. 31.

72. André Michel Ramsay (1686-1743), probablement déjà Franc-maçon, sera reçu à la loge Horn de Westminster le 16 mars 1730. Participant au milieu jacobite, éducateur, il avait été choisi par Jacques III fin 1723 pour prendre en charge à Rome l'éducation de son fils Charles Edward tout juste âgé de quatre ans. Rédacteur des *Voyages de Cyrus* en 1728, il sera à Paris en 1736 celui du fameux *Discours* maçonnique qui devait être lu en loge à la réception de chaque nouveau Frère.

73. *Anecdotes de la vie de messire André de Ramsay*, Aix en Provence, Bibliothèque Méjanès, Ms 1188(417), Mfm 688, pp. 18-19.

Une lettre datée de « Paris ce 17 de mars » 1729 adressée au marquis de Caumont⁷⁴, informant ce dernier de son prochain départ pour l'Angleterre, confirme qu'il est alors à Paris.

C'est pendant la présence de sa femme à St Germain que le rédacteur « d'une main impartiale » des *Mémoires de l'ex-Duc de Wharton* rapporte cette anecdote significative du comportement imprévisible du personnage :

Un jeune Lord irlandais de sa connaissance, d'heureuses et naturelles dispositions, étant à St Germain au moment où le duc visitait sa femme [la duchesse], sa Grâce est venu à lui avec un air entendu à environ neuf heures du soir et lui dit qu'une affaire d'importance l'appela à Paris pour laquelle il n'y avait pas de temps à perdre et lui demanda de lui prêter son carrosse, ce qu'il fit bien volontiers. Mais, alors que sa Grâce y était monté, il déclara à son ami que ce serait une faveur s'il voulait bien l'accompagner. Comme le duc était seul, le jeune Lord ne put lui refuser, ils partirent ensemble et arrivèrent à Paris vers minuit. Son compagnon imaginant que son affaire était d'ordre privé lui proposa de le quitter et de le rejoindre quelque temps plus tard quand elle serait finie. Mais sa Grâce l'informa que ce n'était pas nécessaire et qu'ils la réaliseraient ensemble. La première chose à faire était de se procurer un cocher et quatre chevaux et ensuite trouver cinq ou six musiciens de l'Opéra et les engager à un prix convenu. Le jeune Lord ne comprit pas le but de tout ceci jusqu'à ce qu'il soit retourné à St Germain vers les cinq heures du matin et, marchant directement avec cette troupe jusqu'au château, il [le duc] leur ordonna de commencer à jouer dans l'escalier, le but de cette affaire consistant pour le duc simplement à donner une sérénade aux jeunes filles près de l'appartement dans lequel elles se trouvaient.

Ce moment de galanterie exécuté le duc persuada le jeune Lord de l'accompagner à une lieue de Poissy où vivait Mr. R---, un Gentleman anglais, une de ses connaissances. Le jeune Lord y consentant, il prit avec lui un couple de trompettes et une paire de timbales pour donner à la musique un air plus martial [...] Ils entrèrent ainsi dans Poissy en jouant ce qui alarma la ville tout-entière et leur ami Mr. R---- ne sachant pas s'il valait mieux rester dans sa maison ou non, le duc prononça un discours à propos et mit fin à toutes les frayeurs et peurs, et la troupe y fut régalée d'une très belle manière.[...] »⁷⁵

74. Wellcome Library, MS 5744/11, Londres.

75. *Memoirs of the Life of the late Duke of Wharton, by an impartial hand*, op. cit., pp. 33-34.

La copie d'une lettre datée de Paris du 1^{er} juin 1729 d'un compagnon de grande estime de Wharton en possession du rédacteur de ses *Mémoires* rapporte : « Voici une semaine, il quitta Paris » pour l'Espagne. Ce voyage se fera discrètement afin d'éviter la rencontre de ses créanciers, passant par Orléans puis Nantes et, par la mer, pour arriver à Bilbao.

IX. Le premier Grand Maître des francs-maçons en France ?

Ce serait au plus tôt depuis juillet 1728 à son arrivée à Paris puis lors de ses séjours à Dieppe et Rouen, et plus certainement pendant ce second trimestre de l'année 1729 que le duc de Wharton, en pleine débâcle financière et en difficultés de santé augmentée par ses excès de boissons alcoolisées, aurait été le catalyseur de la réunion des premières loges parisiennes à partir desquelles il aurait fondé la première Grande Loge de France. Les anciennes coutumes exigeant que les Grandes Loges ne se réunissent qu'aux solstices, cette hypothèse ne peut être envisagée qu'à celui de l'hiver 1728, le duc étant reparti en Espagne à celui de l'été 1729. Il semble bien pourtant bien que le couple ducal ait été en Normandie cet hiver 1728, mais il est vrai aussi que Paris n'est pas si loin.

Pourquoi pas ! Mais à ce jour, aucun témoignage direct ne permet de confirmer cette tradition. Le seul document maçonnique citant Wharton comme Grand Maître de l'Ordre en France est porté à la fin du document de *l'Expédition des Règles générales de la Maçonnerie pour La Loge constituée à Stockholm...*, document de dix-sept pages, sous le titre *Approbation des dites Règles et des dits Devoirs*, signée et cachetée tout d'abord par le Grand Maître MacLean le 27 décembre 1735, confirmée par celui de Derwentwater le 27 décembre 1736, précédant la fameuse patente Scheffer du 25 novembre 1737, documents présents dans les archives de la Grande Loge de Suède à Stockholm.

Au regard du personnage du duc Philip Wharton, il n'est pas interdit de penser, en l'attente de nouveaux documents infirmant ce qui suit, que son nom a été choisi pour honorer de ses titres et de son aura maçonnique la création de cette première Grande Loge car il avait été Grand Maître de celle de Londres, puis créateur de la première Loge en Espagne, appartenant d'une manière devenue bien encombrante au milieu jacobite, les premiers francs-maçons parisiens de ce moment étant majoritairement de cette mouvance, et revendiquant l'appartenance de chacun à la noblesse ou, à défaut, à celle du « sçavoir », sans qu'il ait vraiment participé à ce mouvement à Paris. Il faut d'ailleurs souligner qu'aucune correspondance privée de Wharton connue à ce jour ne traite de près ou de loin de la franc-maçonnerie, tant pendant sa période britannique, qu'espagnole ou française. Ce n'est que par la presse ou des documents maçonniques que nous connaissons sa fraternelle activité.

Alors que le comte de Derwentwater, Grand Maître de la Grande Loge de France en 1737, jacobite avéré, transmettait au baron Scheffer les *Règles et Devoirs* de l'Ordre, on aurait pu penser que ces textes

étaient ceux d'une franc-maçonnerie jacobite, différente de ceux de la londonienne. Point s'en faut, à quelques virgules près, ils sont la traduction presque mot pour mot de ces mêmes *Règles et Devoirs* présents dans les *Constitutions* d'Anderson de 1723. Il est vrai que c'est sous la mandature du duc Philip Wharton que lesdites *Constitutions* ont été imprimées alors que leur commande l'avait été par son prédécesseur John, 2^e duc de Montagu, Fellow depuis le 13 mars 1718 de la Royal Society alors présidée par Isaac Newton dont un des très proches était Jean Théophile Desaguliers... La question restante est de savoir si ces textes ont été amenés dans le tréfonds des malles de Wharton au cours de ses pérégrinations ou bien si ceux-ci étaient déjà présents à Paris peu de temps après leur parution à Londres ?

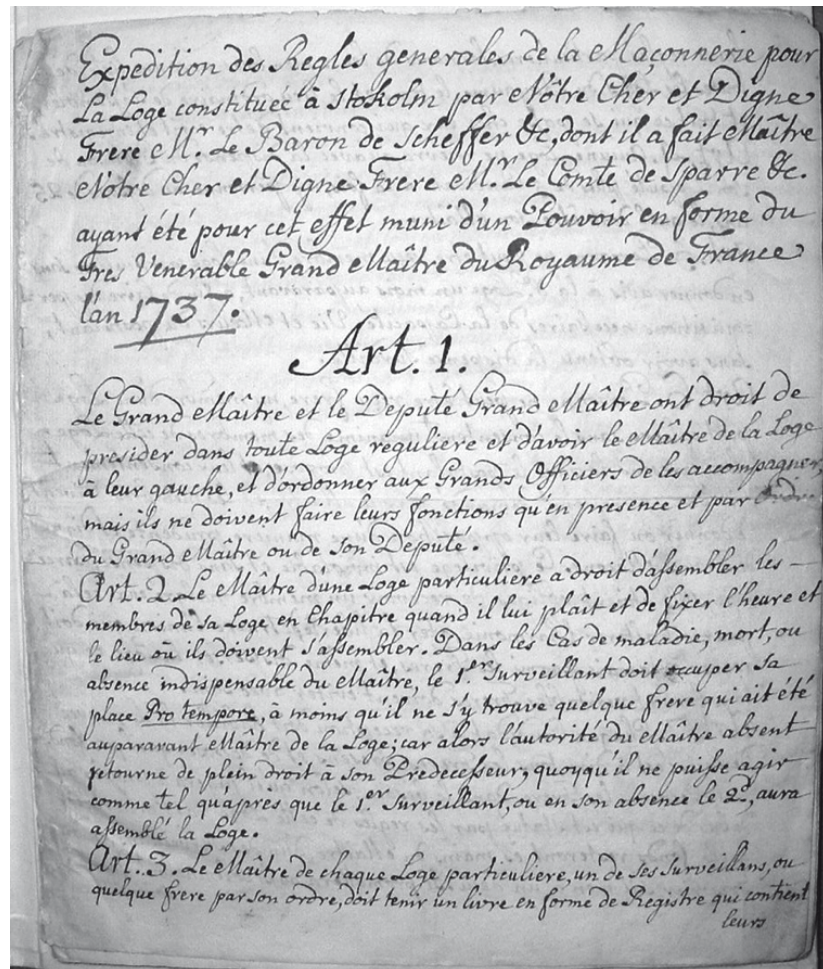
Une lecture attentive de l'*Approbaton des dites Règles et des dits Devoirs*, reproduite ci-après, signée par Derwentwater le 27 décembre 1736 de laquelle sont expurgés les parties du texte non fondamentales pour notre sujet apporte une réponse par le résumé de texte suivant :

Comme depuis le gouvernement de [...] Philippe, Duc de Wharton on avoit quelque tems négligé l'exacte observance des règles et devoirs [...] Nous, Jacques Hector Maclean [...] avons ordonné de faire les changemens nécessaires dans les Règles qui ont été données par le susdit Grand Maître, notre Prédécesseur [...]

Le terme capital de cette phrase est l'adjectif « susdit » qui renvoie au « Prince Philippe, Duc de Wharton ». Il exprime que le prédécesseur de Maclean était Philippe Wharton et que c'est Maclean qui a ajusté aux *Constitutions* de 1723 un texte qui nous est inconnu à ce jour quant à ses *Règles*. Celui de cette *Approbaton* peut nous permettre alors d'affirmer avec peu de possibilités d'erreur que Philippe Wharton était bien reconnu comme le Très Vénérable Grand Maître de l'Ordre des Francs-maçons dans le Royaume de France et prédécesseur d'Hector MacLean, chevalier baronnet d'Écosse, donc le premier Grand Maître en France, et, l'étude historique de ses déplacements, qu'il n'a pu exercer cette fonction qu'entre le second semestre 1738 et le premier de 1739. En conséquence, force est de constater qu'avant cette séquence la franc-maçonnerie en France existait d'une manière non centralisée.

Philip Wharton regagna son régiment à Lerida en proposant à un ami le début d'une tragédie en vers qu'il projette d'écrire, *Mary Reine des Écossais*. C'est à cette époque qu'il s'intéressa à nouveau à *Télémaque*. Il en traduisit le livre premier et, comme il le disait lui-même, « progressait avec grande application dans le reste ». Et la « main impartiale » qui fixa son histoire de pré-conclure :

C'était à la fin de l'année 1729, après quoi je n'en ai plus entendu parler sauf, indication contraire, dans une lettre du mois d'avril, à savoir qu'il s'entretenait avec *Télémaque* et



Mentor, afin de les persuader d'entrer en campagne contre tous les ennemis au sens commun.⁷⁶

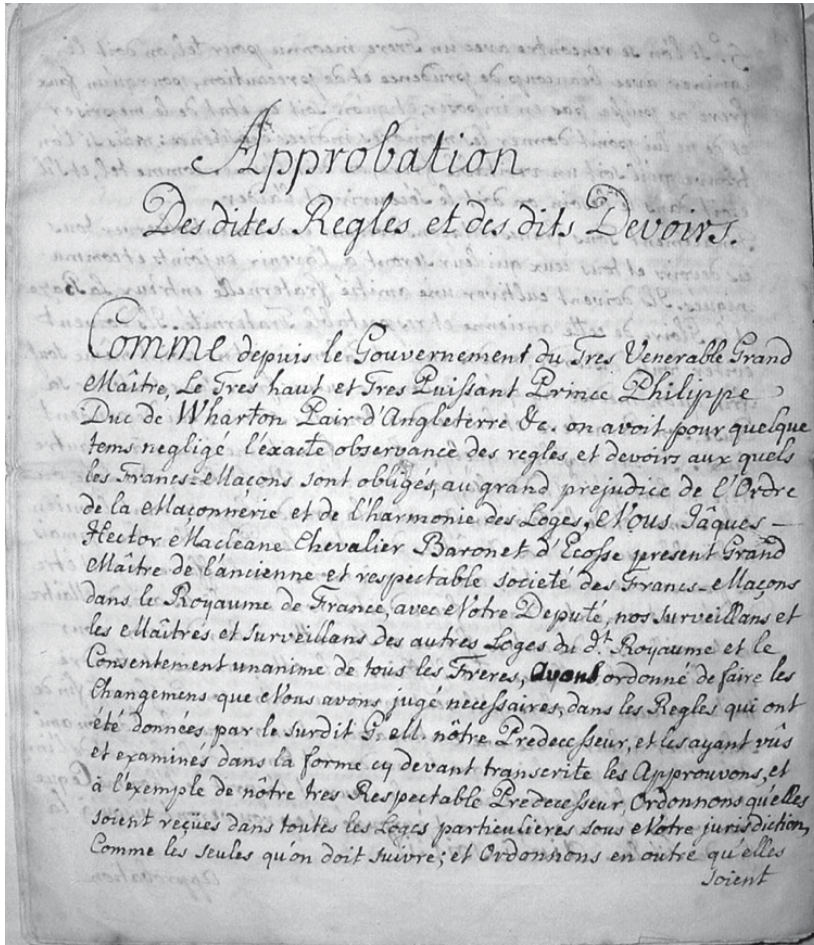
Il s'appliqua à travailler sa tragédie de l'*Histoire de Mary, Reine des Écossais* dont il rédigea quelques scènes mais sa maladie le rattrapa et l'empêcha de poursuivre. Dès le début de l'année 1731, sa santé déclina fort.

Son décès survint alors qu'il était âgé de trente-deux ans, le dernier jour de mai [1732], nouveau style, et il fut enterré le jour suivant de la même manière simple que les moines enterrent les leurs.⁷⁷

En 1737, l'approbation de l'*Expédition des Règles générales de la Maçonnerie pour La Loge constituée à Stockholm...* est le seul document présentant le duc de Wharton comme le Grand Maître des francs-

76. *Memoirs of the Life of the late Duke of Wharton, by an impartial hand*, op. cit., p. 48.

77. Idem, p. 53. De retour d'une cure de repos en montagne, à nouveau en crise, il dut s'arrêter au monastère franciscain de Poblet, près de Tarragone où son régiment était stationné et y mourut.



maçons en France. A-t-il réellement occupé cette fonction pendant les quelques mois de son séjour parisien en 1728? Derwentewater et les Maçons du milieu des années 1730 ont-ils un peu sollicité la réalité pour se mettre sous un parrainage illustre? C'est possible. Néanmoins, ce témoignage, rédigé moins d'une dizaine d'années après, est tout à fait crédible. En effet la deuxième partie des années 1720 semble bien être l'époque où les premières Loges parisiennes entrent en activité.

soient liés à la Reception des nouveaux freres, et lorsque le Maître de
chaque Loge le Jugera convenir. Donnée à la grande Loge annuelle
tenue à Paris le 27. ^{bre} X. 1735, et scellée de Nos sceaux le dit Jour.

Maulane

Par Ordre du Tres Venerable G. M.
J. Moore G. S. et Garde des Sceaux

Nous Charles Radcliffe Comte de Darwentwater Pair
d'Angleterre &c. Present Grand Maître de l'Ordre des Francs Maçons
dans le Royaume de France, Approuvons, à l'exemple de votre Tres
Respectable Predecesseur, les surdites Regles et Devoirs selon leur
forme et teneur. Donnée à la Grande Loge annuelle tenue à Paris le
27. ^{bre} X. 1736. et scellée de nos sceaux le dit Jour.

Le Comte de Darwentwater

Par Ordre du tres Venerable G. M.
J. Moore G. S. et Garde des Sceaux

Annexe

Lettre écrite à sa sœur Jane Holt en 1726.

Cette lettre familiale et personnelle explique la position de Wharton avec beaucoup de sincérité. Il pouvait en effet ouvrir son cœur à sa sœur qui, sans doute, avait parfaitement compris les manquements de son malheureux frère. On ne saurait apporter trop d'attention à ce document passionnant.

Dear Sister,

My name has been so often of late in the public prints, and consequently become the subject of private conversation, that my personal friends (you particularly) may with reason expect to know from myself what steps I have taken, and intend to take, and (as it were, the true reasons of my present resolutions) as to the reasons of my conduct. I do not think it proper to write them direct to you, but must refer you to some papers you will soon see published through all Europe. I will not trust the good manners or the good nature of my enemies by writing anything to you that might expose you to trouble, for it would sharpen the prosecutions begun against me.

If you should suffer the least inconvenience for your tenderness to me, whatever relates to myself gives me no uneasiness; every virulent vote, every passionable reproach, and every calumny against me, are so many real commendations of my conduct, and while you and my sister Lucy are permitted to live quietly and securely, I shall think our family has met with no misfortune, and has therefore no claim to the compassion of its truest friends.

I know your tender concern and affection for me, and I write chiefly to give you comfort, and not to receive any from you; for, thank God, I have an easy, contented mind, and I want no comfort. I have no fears, which is more than some of the Norfolk neighbours can say of themselves.

I desire your prayers for the success of my wishes and prosperity of our family. I scorn the false, pretended compassion of my enemies; and it would grieve me much more to receive the real pity of my friends.

I shall not wonder if at first you should be affected with the warmth of the proceedings against me, and should show some concern at the attempts to strip our family of its title and rob you of their estates. But you will soon change your mind when you consider, that my real honour does not depend on Walpole or his master's pleasure; that a faction

may attain a man without corrupting his blood; and that an estate seized for a time by violence and arbitrary power is not irrecoverably lost.

The word "late" is now become the most honourable epithet of the peerage; this is a greater honour and higher title than that of "Grâce", and whenever you hear me spoken of in such manner, I beg you to think as I do, that I have received a new mark of honour, a mark dignified by the Duke of Ormonde, Earl Marshal, and others.

You, who often read Clarendon's history, must know that during the reign of Cromwell and the Rump parliament the whole peerage of England was styled "the late House of Lords"; there was then no want of "late" Dukes, "late" Earls, and "late" Bishops, and why should that be reckoned a reproach to a single peer, which was then the distinguished title of the whole body? Was that usurper, Cromwell, the fountain of honour? Had he who murdered one king any more power to attain the blood of his fellow-subjects than his illustrious successors, who had fixed a price on the head of another? For Lord Harcourt finely observes in his speech for Dr. Sacheverell, there is no difference between "a wet martyrdom and a dry one". Can a High Commission Court at present, or a secret committee, tarnish the honour of a family? Is it a real disgrace to be condemned by Macclesfield, Harcourt, Townshend, or Trevor? Is it a dishonour to be robbed of a private fortune by those who have plundered the public, who have stripped the widow and fatherless? No, my dear sister, assure yourself that this unjust prosecution is a lasting monument erected to the honour of our family, and will serve to render it illustrious to after ages, and to atone for the unhappy mistakes of our misguided ancestors. If it should end with me, however, it would have outlived the Liberty of England.

Those honours, which we received at first from the Crown, can never be more gloriously interred than in the defence of the injured rights of the Crown; than in the cause of the rightful monarch of Britain, the Pretender, the greatest of princes and best of masters.

But I forget myself by enlarging too far on a subject that may not be conveniently mentioned in a letter to you. My zeal for my country, my duty to my sovereign, my affection to you, and my family and its true honour, have carried my pen farther than I intended. I will only add that no change in my circumstances ever shall lessen my tender concern for you or my sister Lucy, to whom I desire you would present my love, and charge her, as she values my friendship, never to marry without my consent. Be assured that no distance of place nor length of time shall abate my affection for you;

and my enemies shall find, whenever I return to England, it shall be with honour to myself and with joy to my friends. To all those, I mean, who wish well to the Church of England and to their native country; neither shall anything ever tempt me to abandon that cause which I have deliberately embraced, or to forsake that religion wherein I was educated. Wherever I am I shall always be,

Dear Sister,

Your sincere friend and brother,

Wharton.

Madrid, June 17th, 1726 (N. S.)

Ma chère sœur,

Mon nom a été récemment tellement cité dans les écrits publics, et est par conséquent devenu l'objet de tant de conversations privées, que mes amis proches (et vous-même en particulier) peuvent à bon droit espérer connaître de ma bouche les mesures que j'ai pu prendre ou décider de prendre et, ce qui me pousse à vous écrire aujourd'hui, les raisons de ma conduite. Je ne jugerais pas approprié de vous les communiquer directement et préfère vous renvoyer à des documents qui seront bientôt publiés dans toute l'Europe. Au reste, n'espérant rien des bonnes manières ou des bonnes dispositions de mes ennemis, je ne veux rien vous écrire qui pourrait vous causer quelque ennui, ce qui ne ferait qu'ajouter aux accusations lancées contre moi.

Tant que votre tendresse pour moi n'est la cause d'aucun désagrément à votre rencontre, ce qui me concerne ne m'affecte en aucune manière; toutes les prises de position virulentes, tous les reproches enflammés ou toutes les calomnies contre moi sont autant d'éloges de ma conduite, et tant que vous-même et ma sœur Lucy pourrez continuer à vivre sereinement et en toute tranquillité je continuerai à dire que notre famille ne connaît pas le malheur et n'a donc aucun droit à la compassion de nos chers amis.

Je n'ignore pas la tendre sollicitude et l'affection que vous avez pour moi et vous écris avant tout pour vous apporter quelque réconfort et non en recevoir de vous; car, grâce à Dieu, j'ai l'esprit libre et satisfait et n'ai pas besoin de réconfort. Je n'ai aucune crainte, ce qui est plus que n'en pourraient dire certains de nos voisins du Norfolk.

Je souhaite que vos prières aillent à la réussite de mes entreprises et à la prospérité de notre famille. Je n'ai que mépris pour la feinte compassion de mes ennemis ; et je serais bien plus attristé de faire l'objet de l'authentique pitié de mes amis.

Je ne serais pas étonné que vous ne soyez affectée dans un premier temps par la virulence des attaques contre moi, et ne montriez quelque inquiétude quant aux tentatives pour priver notre famille de ses titres et vous déposséder de nos biens. Mais vous ne tarderez pas à changer d'opinion en réalisant que mon honneur ne dépend pas du bon plaisir de Walpole ou de son maître ; que ce n'est pas parce qu'une faction s'en prend à un homme qu'elle déshonore son sang ; et qu'une fortune saisie un temps par la violence et l'arbitraire n'est pas perdue à tout jamais.

Le mot « ci-devant » est devenu aujourd'hui l'épithète la plus honorable pour la pairie ; c'est un plus grand honneur et un plus haut titre que « Sa Grâce », et si jamais vous m'entendez désigner ainsi, je vous demande de croire, comme je le fais, que je reçois là une nouvelle marque d'honneur, dont purent se glorifier le duc d'Ormonde, le comte-maréchal et tant d'autres.

Vous qui relisez souvent l'Histoire de Clarendon, devez bien savoir que sous le règne de Cromwell et du Parlement croupion toute la pairie d'Angleterre fut désignée comme « la ci-devant Chambre des Lords » ; on ne voulait plus alors de « ci-devant » ducs, de « ci-devant » comtes, de « ci-devant » évêques, et pourquoi faudrait-il stigmatiser de ce terme un unique pair quand ce fut le titre de gloire d'un corps tout entier ? Cromwell, cet usurpateur, fut-il le dispensateur des honneurs ? Lui qui fut le meurtrier d'un roi avait-il plus de pouvoir pour déshonorer ses concitoyens que ses illustres successeurs qui mirent à prix la tête d'un autre ? Dans sa défense du Dr Sacheverell, Lord Harcourt observe avec finesse qu'il n'y a pas de différence entre « un martyr rouge et un blanc ». Une actuelle Haute cour ecclésiastique ou quelque comité secret pourraient-ils ternir l'honneur d'une famille ? Y a-t-il une vraie disgrâce à être condamné par un Macclesfield, un Harcourt, un Townshend ou un Trevor ? Y a-t-il du déshonneur à voir sa fortune dérobée par ceux qui ont pillé le public et spolié la veuve et l'orphelin ? Non, ma chère sœur, soyez certaine que ces injustes poursuites sont un monument éternel érigé en l'honneur de notre famille, qui la rendra illustre pour les temps à venir et viendra en expiation des malheureuses fautes de nos ancêtres aveuglés. Et si les choses devaient finir avec moi, elles auraient de toutes façons survécu à la liberté de l'Angleterre.

Ces honneurs que nous devons à la couronne ne pourraient être inhumés plus glorieusement que dans la défense des droits attaqués de la couronne; que pour la cause du souverain légitime de Grande-Bretagne, le prétendant, le plus grand des princes et le meilleur des maîtres.

Mais je m'oublie en m'attardant trop longuement sur un sujet qu'il ne convient pas de mentionner dans une lettre à vous adressée. Mon zèle pour mon pays, mon devoir envers mon souverain, mon affection envers vous, et l'attachement au véritable honneur de ma famille ont emporté ma plume plus loin que je ne l'aurais souhaité. Je voudrais juste ajouter qu'aucun accident de ma fortune ne diminuera jamais ma tendre sollicitude à votre égard et à celui de ma sœur Lucy, à qui vous voudrez bien transmettre mon affection et demander, pour peu qu'elle tienne suffisamment à mon amitié, de ne se marier qu'avec mon consentement. Soyez assurée que ni le temps ni l'espace ne sauraient affaiblir mon amour pour vous; et mes ennemis se rendront bien compte que, quand je reviendrai en Angleterre, ce sera avec mon honneur intact et à la joie de mes amis. De tous ceux, veux-je dire, qui veulent le bien de l'Église d'Angleterre et de leur pays natal; rien ne me convaincra jamais de renoncer à la cause que j'ai librement choisie, ou de renier la religion dans laquelle j'ai été élevé. Où que je sois, je resterai toujours,

Chère Sœur,

Votre frère et ami sincère,

Wharton.

Madrid, le 17 juin de l'an de grâce 1726.

Bibliographie

- Anderson James, *Les Constitutions des Francs-Maçons*, William Hunter, Londres, 1723, traduction Daniel Ligou, *Constitutions d'Anderson*, Paris, Lauzeray International, 1978.
- Baylot Jean, *Philippe, Duc de Wharton*, in Villard de Honnecourt, 1967.
- Chetwood Crawley, *Caementaria Hibernica*, T2, Dublin, 1896,
- Murray J., *Diary of Mary, Countess Cowper*, Londres, 1864.
- Duchein Michel, *Les derniers Stuarts – 1660-1807*, Paris, Fayard, 2006.
- Gilbert John Thomas, *A History of the City of Dublin*, James Duffy Publisher, Dublin, 1859.
- Gould Robert Freke, *The Duke of Wharton, G.M. 1722-23*, Transactions AQC vol. XII, 1899.
- Gould Robert Freke, *The History of Freemasonry*, Blackwood and Lebas, Londres, 1887.
- Gould Robert Freke, *A Concise History of Freemasonry*, Gale and Polden, Londres, 1904.
- *The Gentleman Magazine*, Londres, 1767.
- Mahon Lord (Philip Henri Standhope, Vicomte Mahon), *History of England, from Peace of Utrecht to the Peace of Aix-la-Chapelle*, Paris, Baudry's European Library, V. I, 1841.
- Melville Lewis, *The Life and Writings of Philip, Duke of Wharton*, Londres, 1913.
- *The Life and Writings of Philip, late Duke of Wharton by an impartial hand*, Londres, 1731.
- *The Life and Writings of Philip, late Duke of Wharton*, Londres, en deux volumes dont les numéros du *True Briton*, 1732.
- Robinson John, *Irish Masonic Certificates*, J.T. Thorp, Leicester, 1903.
- Ruvigny et Raineval, *The Jacobite Peerage*, Edimbourg, T.C. et E.C. Jack, 1904.
- Wharton Philip, *The True Briton*, Londres, 1723.

DANS LE VISEUR DES FRANCS-MAÇONS : LA PREMIÈRE DÉNONCIATION DE CAGLIOSTRO ET SES AUTEURS

par Reinhard Markner¹

« il est juste qu'un homme extraordinaire
laisse après lui quelque chose à deviner »
Carl Heinrich baron de Gleichen

BEAUCOUP DE LIVRES ONT ÉTÉ CONSACRÉS À GIUSEPPE BALSAMO — de son vivant déjà et a fortiori après sa mort². Le tout premier³, paru en août 1781, ne compte pas plus de quarante-six petites pages. Il s'agit d'une attaque dirigée contre le prétendu comte de Cagliostro, sous la forme d'une lettre d'un ami de l'éditeur, tous deux anonymes, augmentée d'un avertissement, d'un épilogue et de notes de bas de page. Le texte aborde divers aspects de la vie de Cagliostro, à commencer par son apparence, son origine présumée, et le rôle d'assistante joué par sa femme. Il y est fait état de ses « opérations magiques et alchimiques » conduites à Mitau, la petite capitale du duché de Courlande et Sémigalle, ainsi que de ses activités de guérisseur miraculeux à Saint-Pétersbourg et à Varsovie. Enfin, il est également question de ses déclarations blasphématoires, de ses revendications à pouvoir établir des loges maçonniques et les ouvrir aux dames et, de manière générale, de la nature frauduleuse de ses entreprises.

Non sans malice, l'éditeur anonyme laisse le soin à Cagliostro lui-même de « démasquer, par ses arts magiques, l'auteur et l'éditeur, ainsi que leur intention ». Il est bien possible qu'un jour, l'adversaire en question reçut le texte entre ses mains, même s'il n'avait fait l'objet que d'un



LE COMTE DE CAGLIOSTRO

Silhouette de Cagliostro, vers 1780.

1. Traduction de Lionel Duvoy en collaboration avec l'auteur et David Dehoorne.
2. Cf. l'ouvrage fondamental d'Agostino Lattanzi, *Bibliografia della massoneria italiana e di Cagliostro*, Florence, Olschki, 1974, pp. 335–425. Naturellement, depuis la parution de ce travail, un grand nombre d'autres œuvres et contributions sont venues alimenter le sujet. Voir l'appendice bibliographique de l'article de Stefan Lindinger, « Cagliostro », in Traugott Bautz (éd.), *Biographisch-Bibliographisches Kirchenlexikon*, v. 18, Hamm, Bautz, 2001, col. 231–42.
3. Cf. H[einrich] Düntzer, *Graf Cagliostro und Goethe's Großcophta*, Brunswick, Westermann, 1850, pp. 5 s. — Le *Mémoire pour le Sieur Ostertag, Docteur en Médecine & Accoucheur juré de la ville de Strasbourg*, [Strasbourg: Levraut, 1781] dans lequel Cagliostro joue un certain rôle, avait paru juste quelques semaines plus tôt. Mais Georges-Adolphe Ostertag (1740–1794) l'avait fait imprimer « moins pour s'opposer à ce faiseur de miracles dont on raconte beaucoup de choses extraordinaires, et auquel s'attache en particulier la populace distinguée qui le considère comme un descendant des Rose-Croix que pour sauver son honneur dans une affaire d'accouchement », comme un observateur contemporain le constata à juste titre (Spielmann à Leveling, 11 juillet 1781, Universitätsbibliothek, Munich, 2° Cod. ms. 655, fol. 321). — En se référant à un catalogue imprimé de la bibliothèque de la Grande Loge Unie d'Angleterre, Lattanzi cite (*op. cit.*, p. 373) un texte intitulé *Extract relating to the life of Cagliostro*, dont il affirme, sans donner d'arguments, qu'il aurait été publié avant 1781 — ce qui est pourtant inexact (information obtenue par l'aimable intermédiaire de Martin Cherry, Museum of Freemasonry, Londres).

tirage limité. Qu'il ait engagé ses efforts — magiques ou d'une autre espèce — à identifier ses auteurs, nul ne saurait le dire. Pour le moins, on attribue habituellement cette brochure à Johann Joachim Christoph Bode (1731–1793). Cet homme de condition modeste, qui avait d'abord été musicien militaire au service du duc de Brunswick⁴, déménagea par la suite à Hambourg où il débuta, dès 1759, une carrière littéraire de traducteur, de journaliste et d'imprimeur. Après l'échec de son entreprise d'édition, fondée avec le soutien de Gotthold Ephraim Lessing, et le décès de sa troisième épouse, il s'installa à Weimar en 1779 pour y tenir la maison de la comtesse Charitas Emilie von Bernstorff, la veuve d'un homme d'État danois très éminent. Là, il continua parallèlement à œuvrer sur le plan littéraire — mais également maçonnique.

L'attribution du petit livre à Bode — un homme très réticent à publier sous son propre nom — se trouve dans les bibliographies consacrées à la franc-maçonnerie de Georg Kloß et August Wolfstieg ainsi que dans tous les catalogues des bibliothèques allemandes⁵. Elle est acceptée par les chercheurs anciens et modernes, par exemple par Emmanuel Lalande, qui a maintes fois puisé dans ce texte pour sa biographie bienveillante de Cagliostro⁶, et par le germaniste munichois Klaus H. Kiefer qui l'a réédité dans une anthologie⁷. Elle est encore indirectement plausible dans la mesure où *Tristram Shandy* est cité dès la page de titre. La traduction de ce roman absurde de Sterne apporta tant de succès à Bode qu'elle fut décrite comme « le point culminant de toute sa carrière de traducteur⁸ ». L'avant-propos y fait écho, en ce que Strasbourg y est présentée, parmi quelques allusions maladroites à Sterne, comme la ville des dupes de Cagliostro.

Le fait que Bode se soit fréquemment glissé dans la peau de Yorick et qu'il ait aimé le style alambiqué et digressif de Sterne constitue certainement un indice qu'il en est l'auteur. Cette attribution est encore confirmée par la dédicace qu'Elisa von der Recke adressa à Bode dans son livre *Etwas über des Herrn Oberhofpredigers Johann August Stark Vertheidigungsschrift*, publié en 1788. La demi-sœur de la duchesse Dorothee de Courlande et Sémigalle signale ici que Bode aurait « exposé »

4. Pour les premières années de la vie de Bode cf. son autobiographie : Reinhard Markner, « Bodes Lebenslauf ohne Schminke (1783) », in Cord Berghahn, Gerd Biegel et Till Kinzel (éds.), *Johann Joachim Christoph Bode: Studien zu Leben und Werk*, Heidelberg, Winter, 2017, pp. 373–85.

5. Cf. Georg [Franz Burkhard] Kloß, *Bibliographie der Freimaurerei und der mit ihr in Verbindung gesetzten geheimen Gesellschaften*, Francfort-sur-le-Main, Sauerländer, 1844, p. 252 ; August Wolfstieg, *Bibliographie der freimaurerischen Literatur*, v. 1, [Leipzig, Verein Deutscher Freimaurer,] 1911, p. 732 ; Michael Holzmann et Hanns Bohatta (éds.), *Deutsches Anonymen-Lexikon, 1501–1926*, v. 4, Weimar, Gesellschaft der Bibliophilen, 1907, p. 193.

6. Cf. Marc Haven, *Le maître inconnu Cagliostro : Étude historique et critique sur la haute magie*, Paris, Dorbon-Ainé, 1912, *passim*. On ignore pourquoi Lalande croyait à tort que les *Gouttelettes* n'étaient réellement parues qu'en 1786 (cf. *ibid.*, p. 50).

7. Klaus H. Kiefer (éd.), *Cagliostro: Dokumente zu Aufklärung und Okkultismus*, Munich/Leipzig et Weimar, Beck/Kiepenheuer, 1991, pp. 177–98. L'objection d'un critique (Christoph Mecking, in *Aufklärung* 8/1, 1993, p. 131) ne fut pas prise en considération par Kiefer, cf. *idem*, « Die famose Hexen-Epoche » : *Sichtbares und Unsichtbares in der Aufklärung : Kant, Schiller, Goethe, Swedenborg, Mesmer, Cagliostro*, Munich, Oldenbourg, 2004, p. 57 et *passim*.

8. Josef Wihan, *Johann Joachim Christoph Bode als Vermittler englischer Geisteswerke in Deutschland*, Prague, Bellmann, 1906, p. 75.

Cagliostro « dans sa nudité, à presque deux cents lieues de distance⁹ » — sous-entendu le trajet séparant Weimar de Mitau¹⁰ — en 1781 déjà, c'est-à-dire six ans avant son propre livre de révélations, très remarqué : *Nachricht von des berüchtigten Cagliostro Aufenthalte in Mitau* (Rapport du séjour à Mitau du tristement célèbre Cagliostro)¹¹.

On pourrait imaginer qu'avec ce témoignage, l'attribution des *Gouttelettes* aurait été élucidée une bonne fois pour toutes. Cependant, l'historien Johann Georg Meusel porta un regard différent sur la question. Dans un supplément à sa bibliographie courante de la littérature allemande, il classa le petit livre à la fois parmi les écrits de Bode et parmi ceux du conseiller gouvernemental de Léopol, Ernst Traugott von Kortum. Comme la chose lui semblait contradictoire, il adressa finalement au public la question de savoir « lequel des deux serait le véritable auteur¹² ». À la suite de quoi Johann Joachim Eschenburg remarqua prudemment dans l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek*, la revue critique éditée par Friedrich Nicolai, que les *Gouttelettes* étaient « fort probablement » dues à Bode¹³. Eschenburg, brunswickois comme Bode, connaissait bien ce dernier, qui resta silencieux sur la question jusqu'à sa mort en décembre 1793. Deux ans après, dans un exposé détaillé sur la vie de Bode en tant qu'homme de lettres, Carl August Böttiger affirma avec certitude que son ami décédé n'avait « pour le moins pas répandu [...] les *Gouttelettes de la fontaine de vérité* à propos desquelles Monsieur le conseiller de la cour Meusel reste incertain¹⁴ ». Il semble qu'initialement, le scrupuleux Meusel ne se trouva pas encore satisfait de cette information¹⁵. Mais, en ne classant plus les *Gouttelettes* parmi les écrits de Bode dans son dictionnaire des écrivains allemands morts entre 1750 et 1800¹⁶, Meusel finit par trancher indirectement en sa défaveur.

Ernst Traugott Kortum (1742–1811), l'autre auteur mis en question, était né à Bielitz, en Haute-Silésie, ville qui demeura sous le contrôle des Habsbourg à l'issue de la première guerre de Silésie. Après avoir fréquenté le lycée protestant de Teschen, il partit pour Königsberg en 1761 pour y achever un cursus universitaire de droit durant lequel il fut aussi l'auditeur de Kant. Par la suite, il travailla entre autres à Mitau

9. Charlotte Elisabeth Konstantia von der Recke, *Etwas über des Herrn Oberhofpredigers Johann August Stark Vertheidigungsschrift nebst einigen andern nöthigen Erläuterungen*, Berlin et Stettin, Nicolai, 1788, p. [VII].

10. La lieue allemande équivalait à 7 500 mètres environ.

11. Charlotta Elisabeth Konstantia von der Recke, *Nachricht von des berüchtigten Cagliostro Aufenthalte in Mitau, im Jahre 1779, und von dessen dortigen magischen Operationen*, Berlin et Stettin, Nicolai, 1787.

12. Johann Georg Meusel, *Vierter Nachtrag zu der Vierten Ausgabe des Gelehrten Teutschlandes*, Lemgo, Meyer, 1791, p. 871.

13. *Allgemeine Deutsche Bibliothek*, v. 111, 1792, p. 542.

14. C[arl] A[ugust] Böttiger, « J. J. C. Bode's literarisches Leben », in Michael Montaigne, *Gedanken und Meinungen über allerley Gegenstände*, v. 6, Berlin, Lagarde, 1795, p. cxxxix.

15. Cf. Johann Georg Meusel, *Das Gelehrte Teutschland, oder Lexikon der jetzt lebenden Teutschen Schriftsteller*, v. 4, Lemgo, Meyer, 1797, p. 233.

16. Johann Georg Meusel, *Lexikon der von 1750 bis 1800 gestorbenen teutschen Schriftsteller*, v. 1, Leipzig, Fleischer, 1802, pp. 443–46.

en qualité de secrétaire du prince héritier de Courlande et Sémigalle. En 1773, Kortum fut appelé à Varsovie, où le roi Stanislas Poniatowski le fit conseiller secret et secrétaire d'État en 1775, nomination qui fut accompagnée de son anoblissement. En 1784, il commença à travailler pour l'administration autrichienne et assuma auprès de Léopol les fonctions de gouverneur adjoint. En 1800, Kortum fut nommé conseiller de la cour et administrateur des terres et des salines de Galicie. De 1803 jusqu'à sa mort, il fut également président de la communauté évangélique de Léopol, œuvrant dans le même temps pour l'Église et l'enseignement protestants de Galicie. En reconnaissance de ses bons et loyaux services, surtout sous l'occupation russe de Léopol en 1809, Kortum fut décoré de l'ordre de Saint Stéphane et élevé au rang de chevalier héréditaire¹⁷.

Bode rencontra Kortum durant l'été 1778, alors que tous deux participaient à Wolfenbuttel, en tant que députés de leurs loges de Hambourg et de Varsovie, à un convent des *Loges réunies* (autrefois dites de la stricte observance). Les loges continentales de hauts grades templiers s'employaient au même moment à fusionner avec l'ordre maçonnique suédois. Kortum, dont on affirma qu'il fit échec aux ambitions des Suédois¹⁸, était franc-maçon depuis 1769 au moins, tout d'abord comme membre de la loge de Mitau *Zu den drei gekrönten Schwertern* (Aux trois épées couronnées)¹⁹, puis à Varsovie dès 1774, en tant que partisan de la maçonnerie templière des *Loges réunies* au sein de laquelle il portait le nom de chevalier « eques a fonte irriguo ». À la suite du convent de Wolfenbuttel, il resta en contact épistolaire avec Bode, bien que celui-ci lui eût laissé l'impression d'être « parfois aussi braillard²⁰ ». C'est ainsi en tout cas qu'il s'exprima auprès du très influent franc-maçon brunswickois Ernst Sigismund von Lestwitz.

Après un an passé à travailler à Varsovie, Kortum rentra à Brunswick pour épouser, le 16 septembre 1779, la sœur du fonctionnaire Heinrich Christian von Hille, lui aussi franc-maçon²¹. L'année suivante encore, après la démission du duc Charles de Sudermanie de sa fonction de grand maître provincial, il retourna une nouvelle fois dans la ville natale de sa femme où il arriva fin juin. Le 26 juillet 1780, il écrivit au duc Ferdinand de Brunswick-Lunebourg, le chef des *Loges réunies* qui y séjournait alors hors les murs, dans sa maison de campagne. Kortum lui confia que selon ses renseignements, Cagliostro avait « fini sa carrière » à Varsovie, ayant été « parfaitement découvert — comme imposteur et jongleur » et expulsé de chez le prince Adam Poniński. De plus, ce dernier avait « repris les presents dont il avoit comblé sa femme ». Mais Cagliostro resta sous la protection de la comtesse Anna Humiecka à qui

17. Cf. *Allgemeine Literatur-Zeitung*, v. 2/1811, col. 135 s. ; Constant von Wurzbach, *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich*, v. 12, Vienne, K. K. Hof- und Staatsdruckerei, 1864, pp. 471–73 ; Ryszard W. Wołoszyski, « Kortum », in *Polski Słownik Biograficzny*, v. 14, Varsovie etc., Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich, 1968/69, pp. 120 s.

18. Cf. Schneller à Bode, 16 février 1780, Geheimes Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz (GStA), Berlin, FM 5.2. G 39, n° 99/20, ff. 30–33.

19. Cf. GStA Berlin, FM 5.2. K 50, n° 71.

20. Kortum à Lestwitz, 20 février 1779, in GStA Berlin, FM 5.2. B 113, n° 737.

21. Cf. Schneller à Bode, 15 septembre 1779, GStA Berlin, FM 5.2. G 39, n° 99/19, ff. 90 s.

il avait promis la guérison de sa maladie oculaire²². Kortum ignorait qu'il venait de quitter la Pologne sous la pression, « après des propositions qu'il avait fait à une jeune fille, pour lui faire voir des esprits et même lui en faire²³ », comme l'explique maladroitement le comte Boguslaus von Dönhoff dans son journal de voyage. Cagliostro et sa femme suivaient un itinéraire qui les conduirait à travers l'Allemagne jusqu'à Strasbourg.

Dans la métropole alsacienne, Cagliostro fit encore une fois fureur en tant que guérisseur, comme cela fut rapporté dans la presse début 1781, ce qui poussa Kortum à s'adresser à Bode sur cette affaire en ces termes :

J'ai trouvé dans le *Teutscher Merkur* et dans les *Ephemeriden der Menschheit* une annonce des œuvres extraordinaires de Cagliostros à Strasbourg, et je sais de source privée que plusieurs personnes à Stra[s]b[ourg], par ailleurs tout à fait raisonnables, se sont laissées éblouir par ce prestidigitateur. Ce type a également pratiqué son activité avec beaucoup d'éclat l'an dernier à Varsovie, et c'est avec un grand éclat aussi qu'il y a mis un terme. Peut-être n'a-t-il été nulle part mieux examiné et démasqué qu'à Varsovie. Je souhaite vous en donner un récit complet prochainement. Si vous acceptiez de l'y insérer en tout ou partie dans le *Merkur*, vous rendriez sans doute service au public²⁴.

En effet, deux textes différents furent imprimés dans les deux revues citées. Celui des *Ephemeriden* était une lettre de l'éditeur Isaak Iselin, secrétaire du Conseil de la ville de Bâle, adressée à un ami vivant ailleurs. Les informations qui y sont contenues sur « Calliostro » reposent principalement sur l'exposé de deux témoins, « H* » et « L*** », à savoir le médecin de campagne Johannes Hotz et son ami, le diacre protestant Johann Caspar Lavater, fameux pour ses écrits physiognomoniques. Tous deux avaient fait le déplacement de Zurich à Strasbourg en janvier pour y voir de leurs propres yeux le faiseur de miracles, et y avaient trouvé un homme très dévot, défendant des vues thérapeutiques, certes dénuées de fondement scientifique, mais, cependant, raisonnables. Iselin lui-même ne se risqua à aucun pronostic sur la tournure que prendrait ce « spectacle »²⁵. La contribution parue dans le *Teutscher Merkur* est la traduction fidèle d'un article du *Journal de Paris* contenant des informations en provenance de Strasbourg, selon laquelle un homme remarquable y avait fait étape depuis trois mois pour s'occuper gratuitement de trois cents patients, pour partie gravement malades, parmi lesquels pas un seul

22. Kortum au duc Ferdinand, 26 juillet 1780, Archives de l'Ordre Danois des Francs-maçons (GODF) Copenhague, F XXVI 90 a 22.

23. Tadeusz Grygier, « Warszawa 1780 roku w oczach Bogusława Dönhoffa », in *Teki archiwalne*, 16 (1977), pp. 13–42, ici p. 23.

24. Kortum à Bode, 7 mai 1781, GStA Berlin, FM 5.2. G 39 n° 99/23, doc. 35.

25. « Graf Calliostro, ein Arzt und ein Menschenfreund », in *Ephemeriden der Menschheit*, v. 1/1781, pp. 505–08.

n'était encore décédé. On supposait de cet « Esculape nouveau » d'origine étrangère et inconnue qu'il était « héritier des secrets d'un Adepté fameux, possesseur de l'Elixir-de-vie, [...] sous le nom de St. Germain²⁶ ». L'éditeur du *Merkur*, l'écrivain weimarien Christoph Martin Wieland, n'ajouta qu'une seule phrase. Il remarqua que le renoncement de Cagliostro à ses honoraires médicaux « ne contribue pas peu à renforcer la nimbe du miraculeux qui a tendance à se répandre autour d'une personne si extraordinaire²⁷ ».

Après deux jours seulement, Kortum expédia à Bode une longue analyse synthétisant ce qu'il savait sur Cagliostro²⁸. On ignore si ce texte fut par la suite transmis à Wieland en vue d'une parution dans son journal, comme antidote au récit quelque peu complaisant qui y avait été publié sur le « nouveau thaumaturge ». En tout état de cause, Bode révisa le texte et prit soin de le faire imprimer lui-même. Hormis le lieu d'impression — « Am Vorgebürge » (au Cap), qui est une allusion au *Mémorial d'un mondain* du comte Maximilian Joseph von Lamberg, un livre contenant une description du soi-disant comte de Saint-Germain prétendument publié au Cap Corse²⁹ —, ni la lettre en tant que telle, ni le rôle de l'éditeur anonyme ne sont fictifs. Telle qu'elle apparaît, la dédicace d'Elisa von der Recke, dans la mesure où elle fait référence à un « texte bref mais si utile [...] édité en 1781 », était totalement correcte et aurait simplement dû être prise littéralement.

En comparant la lettre originale de Kortum à la version imprimée, il ressort que Bode s'était autorisé des libertés éditoriales importantes (quelques petits écarts pouvant cependant être imputés à de simples erreurs de transcription). Concernant les noms des protagonistes déjà : alors que Kortum avait privilégié l'orthographe « Cagliostros », Bode, en choisissant d'écrire « Calhostros » renforce l'hypothèse selon laquelle il s'agit ici d'un Portugais. (La version « Caljostros » absente du texte, mais qui apparaît en page de titre, semble être imputable à une coquille du typographe.) En outre, on retrouve la patte de Bode dans deux petites interventions, à savoir qu'il a remplacé à un endroit « à Strasbourg » par « chez vous, à St— » et qu'il a omis dans un autre passage la phrase « vous avez une correspondance à Strasbourg », de sorte que la lettre aurait été adressée à un destinataire anonyme basé en Alsace.

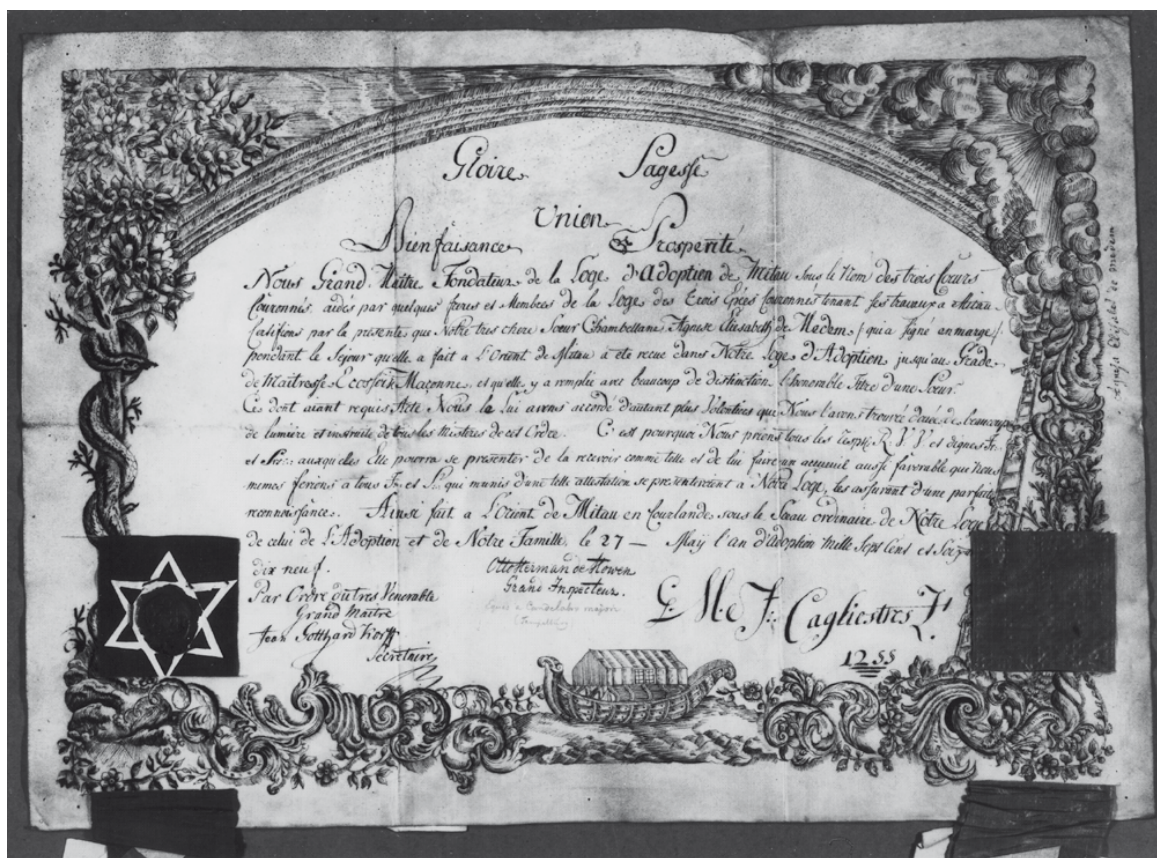
Dès le début de la lettre, Bode a biffé la remarque selon laquelle Cagliostro méritait « l'attention de la police ». Kortum conclut la description physionomique qui suit par une formule lapidaire : « Cela suffirait à établir sa fiche signalétique pour le distinguer de tous ses semblables ». Bode substitue au *potentialis* une forme d'*irrealis* : « Si ces traits ne conviennent pas à Monsieur le Comte Calhostros aujourd'hui actif à Strasbourg, alors celui sur qui je m'appête à vous écrire quelques anecdotes révélatrices serait une tout autre personne ». Là où Kortum

26. « Anecdote », in *Journal de Paris*, 7 mars 1781, p. 265.

27. « Ein neuer Thaumaturg », in *Der Teutsche Merkur*, v. 1/1781, pp. 271 s., ici p. 272.

28. Kortum à Bode, 9 mai 1781, GStA Berlin, FM 5.2. G 39 n° 99/23, doc. 36.

29. [Maximilian Joseph von Lamberg,] *Le mémorial d'un mondain*, [Francfort-sur-le-Main (?),] 1774, pp. 80–87.



Patente de la Loge d'Adoption
« Les Trois Cœurs Couronnés »
créée par Cagliostro à Mitau.

formule avec retenue que Cagliostro ne savait « probablement » pas lire les manuscrits arabes qu'il possédait, Bode, avec une insistance plus appuyée, affirme que, « selon toute vraisemblance, il n'est pas lui-même capable » de les lire. Quand Kortum parle des « croisades » (*Creutzzüge*) menées par Cagliostro à travers l'Europe, Bode préfère le concept de « pèlerinages » (*Wallfahrten*), et là où le premier évoque ses « apôtres » (*Jünger*), le second parle de « disciples » (*Schüler*).

À propos de Cagliostro en tant qu'escroc présumé, Kortum écrit :

Je ne puis vous donner son vrai nom avec certitude, de même que je ne puis vous garantir l'une et l'autre anecdotes tirées de l'histoire de sa vie, comme par exemple qu'il fut autrefois à Londres impliqué dans une affaire de billets de loterie fort rentable, dans laquelle il faisait croire aux gens qu'ils gagneraient certainement — que pour finir, il fut arrêté par la police et logé en prison durant quelque temps — qu'à Paris, il se trouve également inscrit dans les registres de la police pour avoir filouté je ne sais quel marquis de £ 600, et nombres d'autres anecdotes similaires qui se trouvent dans son histoire fabulée ou incertaine [...].

Il semble que Bode estima que ces déclarations reposaient par trop sur de simples oui-dire. Comme s'il voulait se prémunir contre quelques

poursuites en diffamation, il raccourcit largement le passage. Dans les *Gouttelettes*, on lit alors :

C'est pourquoi je ne peux pas vous donner son vrai nom. Aussi passerai-je sous silence diverses anecdotes des tribulations qui doivent lui être attribuées — entre autres à Londres, dans un commerce de billets de loterie, et à Paris, dans une affaire d'argent avec un certain marquis —, car je n'en ai pas une connaissance certaine.

Sans avoir enlevé beaucoup de son tranchant au texte qui en résulte, Bode atténue encore certains autres passages. Il change les « mensonges » de Cagliostro en « contre-vérités palpables » et supprime l'appréciation qu'il ferait partie « de la classe des *charlatans* et *escroqueurs*³⁰ les plus scandaleux ». Bode adoucit la remarque de Kortum sur le rôle de la duchesse Dorothée, en tant que protectrice de la loge fondée par Cagliostro à Mitau, en se contentant de parler d'une « grande dame du pays ». Dans le même but inavoué, il abrège « espagnol » dans le passage où il est question du conflit opposant Cagliostro à l'ambassadeur d'Espagne à Saint-Petersbourg et transforme le « gén. » (*Gen.*) en « homme de guerre » (*Kriegsmann*) quand il est fait référence à un haut officier de l'armée polonaise.

Vers la fin du texte, Bode omet encore le passage suivant :

Le miracle de son désintéressement se dissipera quelque peu si vous le comparez à ce que je vous ai dit de sa vie à M[itau], P[etersbourg] et V[arsovie]. Peut-être fait-on passer aujourd'hui à Strasbourg, comme étant les produits immédiats de sa sagesse hermétique, les présents qu'il a reçus dans l'un de ces trois lieux.

Bode avait au préalable été expressément autorisé à intervenir sur le texte. Kortum lui avait écrit : « Faites-y ce que vous voulez, tant que cela devient de notoriété publique — anonymement s'entend³¹ », et plus tard encore, qu'il avait toute latitude « pour *castiguer* (malmener) la chose ». Kortum, qui rédigea l'épître comme si l'auteur n'était pas franc-maçon, enjoignit notamment à Bode de biffer le passage final sur la franc-maçonnerie³² — ce qui, toutefois, resta lettre morte. Ayant les mains libres à tous égards, Bode ne donna manifestement pas à réviser sa version de la lettre à Kortum, ni la préface ou les notes de bas de page, bien qu'il y eut certainement assez de temps pour le faire avant la mise sous presse, d'autant qu'en tout état de cause, les deux amis maçons, par la commande qui leur avait été adressée d'élaborer un nouveau code de lois destiné aux loges dirigées par le duc Ferdinand, correspondaient constamment l'un avec l'autre³³.

30. En français dans le texte : « Charlatans u. Escroqueurs ».

31. Kortum à Bode, 9 mai 1781, GStA Berlin, FM 5.2. G 39 n° 99/23, doc. 36.

32. Kortum à Bode, 21 mai 1781, *ibid.*, doc. 39.

33. Kortum à Bode, 2 juillet 1781, *ibid.*, doc. 50.

Les *Gouttelettes* furent imprimées début août 1781. Le *Journal von Tiefurt*, produit à Weimar de façon manuscrite par le cercle réuni autour de la duchesse douairière Anne-Amélie, fut le tout premier à annoncer la brochure dans sa première édition du 16 août, en expliquant que le contenu y « exposait la possibilité que, même dans notre siècle philosophique, les gens puissent être pris pour des imbéciles³⁴ ». Étant donné la diffusion limitée de cette petite édition privée, on se demande quel fut son écho en général. Les éditeurs de la *Berlinische Monatsschrift*, Friedrich Gedike et Johann Erich Biester, jugèrent quelques années plus tard que « ce petit écrit », peu connu en dépit de son caractère fort remarquable, eu le bon effet que « la mauvaise *influenza* venue du nord et du nord-est eut en passant par l'Allemagne prévenue, sans causer de dommage, pour s'étendre vers la Suisse, l'Alsace et la France »³⁵.

Pourtant, la mise en garde atteignit aussi la Suisse. À Zurich, Lavater prit très vite connaissance de la parution du texte. Il écrivit à son ami Johann Wolfgang Goethe qu'il ne tenait certes pour rien « les forfanteries anonymes de ce genre », mais que les *Gouttelettes* pouvaient « cependant fournir ou apporter des éclaircissements ». Son informateur l'avait aussi assuré que la médiumnité de Cagliostro était « réelle et non sujette à caution³⁶ ». Un mois plus tard, Bode apprit que les francs-maçons strasbourgeois ainsi que Diethelm Lavater, frère aîné du diacre et membre dirigeant de la loge zurichoise *Modestia* (« *equus ab aesculapio* »), continuaient à prendre parti pour Cagliostro³⁷.

Quand Kortum remercia Bode pour son exemplaire de tête, il se montra « globalement satisfait » du résultat, « sauf pour deux ou trois remarques insignifiantes qui pourraient donner lieu à une fausse interprétation ». « La chose », comme il le dit de façon quelque peu dépréciative, pourrait bien « avoir aussi son utilité³⁸ ». À son tour, Kortum en envoya un exemplaire au duc Ferdinand. Dans sa lettre d'accompagnement, il soulignait que l'auteur (sans lui trahir sa propre identité) avait démontré des dons prophétiques en prédisant que Cagliostro aurait à Strasbourg un destin similaire à celui qu'il avait connu dans d'autres lieux où il avait agi auparavant³⁹.

Ce qui frappa sans doute Ferdinand à la lecture, c'est une série de passages reproduits presque mot pour mot dans les *Gouttelettes*, à partir d'une lettre écrite en français qui lui était parvenue quelques semaines plus tôt et dont il avait fait réaliser des copies⁴⁰ par son secrétaire particulier Johann Friedrich Schwartz. Cette lettre contenait elle aussi, vers le début, des informations sur les probables origines portugaises de

34. Eduard von der Hellen (éd.), *Das Journal von Tiefurt*, Weimar, Goethe-Gesellschaft, 1892, p. 1.

35. *Berlinische Monatsschrift*, v. 7, 1786, p. 386.

36. Lavater à Goethe, 16 août 1781, in Heinrich Funck (éd.), *Goethe und Lavater: Briefe und Tagebücher*, Weimar, Goethe-Gesellschaft, 1901, p. 190.

37. Kayser à Bode, 16 septembre 1781, GStA Berlin, FM 5.2. G 39 n° 99/23, doc. 76.

38. Kortum à Bode, 23 août 1781, *ibid.*, doc. 67.

39. « Je ne sais pas si V.A.S. a déjà lû la ci jointe piece relative à ce fameux Cagliostros. Les faits y racontés sont vrais, & l'auteur a été prophète ayant prédit qu'il finiroit à Str. tout comme il a fini ailleurs. » (Kortum au duc Ferdinand, [7 septembre 1781.] GODF Copenhague, F XXVI 93 e 6.)

40. Cf. Schwartz au duc Ferdinand, 26 juillet 1781, *ibid.*, F XXVI 93 e 47.

Cagliostro — une méprise probablement imputable à sa prononciation traînante du français —, et les traits de son visage⁴¹. Kortum avait manifestement aussi montré la lettre datée du 30 mai 1780, expédiée par un certain B. de Saint-Pétersbourg à un certain P. de Varsovie. Concernant les identités de l'expéditeur et du destinataire, on pourrait imaginer que le comte Alois Friedrich von Brühl ait été celui qui avait fait parvenir une mise en garde au prince Adam Poniński, afin qu'il mette Cagliostro dehors (ce qu'il fit par la suite). Sous le nom « *eques a gladio ancipiti* », Brühl était franc-maçon de haut-rang dans le système des *Loges réunies* et rival, du moins pendant quelque temps, de Kortum à Varsovie, qui le qualifia même une fois en privé de « traître à l'O[rdre] »⁴².

Ferdinand expédia aussi une copie du texte à Jean-Baptiste Willermoz, à Lyon. L'« *eques ab eremo* » lui avait écrit auparavant qu'un franc-maçon de sa connaissance (en réalité : Diego Naselli de Naples) lui avait mentionné un étranger remarquable, dont il ne pouvait déchiffrer que les premières et dernières lettres du nom : *Ca* et *os*. Cet homme érudit « d'une taille médiocre, Grands yeux, phisionomie un peu Maigre, cheveux Marron », qui prétendait avoir quatre cents ans, s'était renseigné sur lui de manière quelque peu surprenante⁴³. Tandis que le duc supposa initialement qu'il s'agissait de « Cagliostros »⁴⁴, son secrétaire Schwartz parvint à la conclusion que la « description [...] pas très avantageuse » contenue dans la lettre de Saint-Pétersbourg ne pouvait concerner cet étranger⁴⁵. Ce faisant, il avait raison, car la personne en question était en réalité un certain Calandros⁴⁶ — Cagliostro, en revanche, ne s'installa à Lyon que trois ans plus tard.

Bien que ne se référant pas principalement à ses activités maçonniques, on peut établir que le premier livre sur Cagliostro est un produit de francs-maçons des *Loges réunies*. Bode lui-même s'était affilié en 1765, à Hambourg, au système de hauts grades de la soi-disant stricte observance, dont l'essor avait précisément commencé à cette époque après que son fondateur, Carl Gotthelf baron de Hund et d'Altengrotkau, ait mis en déroute un obscur imposteur qui se nommait lui-même Georg Friedrich von Johnssen et se donnait pour « grand prieur » de l'authentique franc-maçonnerie⁴⁷. Une bonne dizaine d'années plus tard, Bode, *procurator generalis* du système dans lequel il portait le nom d'« *eques a lilio convallium* », avait contribué personnellement à démasquer l'imposteur bavarois Gottlieb Franz Xaver von Gugomos, alias « *eques a cygno triumphante* ». Quand pour la première fois, fin mai 1779, il fut mis au courant

41. Cf. B[rühl ?] à P[oniński ?], 30 mai 1780, copie, *ibid.*, F XXVI 93 e 46.

42. Kortum à Lestwitz, 3 mars 1779, in GStA Berlin, FM 5.2. B 113, n° 737.

43. Willermoz au duc Ferdinand, 28 avril 1781, copie, in Bibliothèque Municipale (BM) de Lyon, Ms 5864 ; voir aussi Naselli à Willermoz, 7 avril 1781, *ibid.*

44. Duc Ferdinand à Willermoz, 25 juillet 1781, *ibid.*

45. Schwartz au duc Ferdinand, 26 juillet 1781, *loc. cit.*

46. Cf. Willermoz au duc Ferdinand, 12–15 août 1781, copie, in BM Lyon, Ms 5864. Voir aussi René Le Forestier, *La franc-maçonnerie templière et occultiste aux XVIII^e et XIX^e siècles*, publié par Antoine Faivre, Paris et Louvain, Aubier, 1970, p. 1002.

47. Cf. L[udwig] v. Aigner-Abafi, *Johnson ein Hochstapler des XVIII. Jahrhunderts: Beitrag zur Geschichte der Freimaurerei*, Francfort-sur-le-Main, Mahlau & Waldschmidt, 1902.

des agissements de Cagliostro à Mitau, le doute planait encore que sous cette figure se dissimulât ledit Gugomos. Le franc-maçon brunswickois David Andreas Schneller (« eques a flore turcico ») lui avait écrit alors :

En outre, un étranger réside à Mitau [...] sous le nom d'un comte espagnol Calioistros, qui se donne toutes les peines à décrier notre système d'O[rdr]e intérieur comme moderne et incomplet, et à faire la promotion d'un système plus ancien ; du reste, il parle tout à fait comme le fameux fr[ère] a Cygno triumpante ; il prétend aussi avoir été à Br[unswi]ck, ce dont nous ne savons rien, et pour ça nous supposons qu'il pourrait bien être g.g.m.s. [Gugomos] lui-même déguisé [...]⁴⁸.

Ce soupçon n'était pas corroboré, mais les francs-maçons méfiants continuaient d'observer attentivement Cagliostro. Deux mois après l'arrivée de ce dernier à Strasbourg, le sénateur et maçon Jean de Turckheim (« eques a flumine ») eut une longue conversation avec lui. Il lui reprocha notamment « de ne rechercher que les grands seigneurs pour disciples [...] dont la réputation est fort équivoque⁴⁹ ». Quelques semaines plus tard, un autre maçon strasbourgeois, Frédéric-Rodolphe Saltzmann (« eques ab hedera »), obtint des informations détaillées sur les connaissances que Cagliostro prétendait avoir acquises en Égypte sur la franc-maçonnerie, ses symboles et ses mystères⁵⁰. Du fait que la direction locale des *Loges réunies* n'était guère active à l'époque, comme Turckheim l'admit lui-même⁵¹, la présence dans la ville du prophète d'un nouveau système maçonnique devait susciter l'inquiétude. À l'évidence, Cagliostro s'entendit ensuite à la renforcer à volonté. Ainsi, le duc Ferdinand découvrit qu'il avait déclaré en présence du comte Carl Heinrich von Schönburg-Forderglauchau, un membre de la loge de Leipzig *Minerva zu den drei Palmen* (Minerve aux trois palmes) qui passait par Strasbourg, « avoir été intimement lié avec Don Martinez Pasquali », dont il affirmait « qu'il n'était point mort mais qu'il vivoit encore en Circassie⁵² », une région agitée du Caucase.

L'incertitude restait également vive sur la question du rapport entre Cagliostro et le prétendu comte de Saint-Germain. Selon les *Gouttelettes*, Cagliostro toléra qu'on le prenne pour le célèbre adepte, et cela ne fut pas sans conséquences. Déjà en janvier 1780, Friedrich Adolph von Burgsdorff (« eques ab amarantho »), conseiller à la cour d'appel de Dresde et ancien vénérable de la loge *Zu den drei Schwertern und wahren Freunden* (Aux trois épées et vrais amis), affirma, dans deux lettres au duc Ferdinand, que Saint-Germain, dont il n'avait pas une bonne opinion, avait résidé à Mitau⁵³. Ferdinand savait cependant

48. Schneller à Bode, 27 mai 1779, in GStA Berlin, FM 5.2. G 39, n° 99/19.

49. Saltzmann à Willermoz, 22 novembre 1780, in Robert Amadou, *Cagliostro et le rituel de la Maçonnerie égyptienne*, Paris, Sepp, 1996, p. 97.

50. Cf. Saltzmann à Willermoz, 31 décembre 1780 et 1 juin 1781, *ibid.*, pp. 98–102.

51. Cf. Turckheim au duc Ferdinand, 6 janvier 1781, ODF Copenhague, F XXVI 82 b 76.

52. Schwartz au duc Ferdinand, *ibid.*, F XXVI 93 e 33.

53. Cf. Burgsdorff au duc Ferdinand, 3 janvier et 30 janvier 1780, *ibid.*, F XXVI 83 b 4 et 6.

que ce dernier se trouvait encore à Schleswig, dans l'entourage du prince Charles de Hesse, où il l'avait lui-même vaguement rencontré quelques semaines auparavant. C'est pourquoi Ferdinand considéra qu'il devait s'agir d'une confusion, ce que Burgsdorff finit par admettre⁵⁴.

L'ancien franc-maçon Johann August Starck (« frater Archidemides ab aquila fulva ») connaissait la rumeur selon laquelle Saint-Germain et Cagliostro étaient une seule et même personne, mais bien qu'étant professeur au collège de Mitau durant cette période, il ne rencontra jamais personnellement cet homme insolite⁵⁵. À l'inverse, Johann Caspar Lavater, même après avoir obtenu plusieurs audiences auprès de Cagliostro à Strasbourg, continua à croire à son identité avec Saint-Germain. Il écrivit à Elisa von der Recke :

En prenant tout ensemble ce que je sais de Cagliostro, ce que *Nikolai* m'a récemment confié sur *Germain*, ce que Cagliostro prétend (avoir 400 ans —), j'admets à nouveau la première supposition de l'un de mes amis que j'avais laissée de côté : Cagliostro est *St Germain*⁵⁶.

Le médecin Jacob Mumssen, vénérable de longue date de la loge hambourgeoise *Zu den drei Rosen* (Aux trois roses), fut mieux avisé. Dans une lettre adressée à Andreas Christoph Rüdinger, diplomate de la couronne danoise à Berlin et lui aussi éminent franc-maçon du système de la *Grosse Landesloge*, il écrivit : « Pour autant que je sache, St. G[ermain] se trouve toujours à Schleswig et est en train d'établir quelque chose à Eckernförde. Le Strasbourgeois doit alors être un autre chevalier errant⁵⁷. » Ce qui était le cas, puisque le fameux adepte se trouvait de fait dans la petite ville portuaire afin d'y établir, avec le soutien du prince Charles, une manufacture de couleurs qu'il exploiterait jusqu'à ce que sa vie prétendument multiséculaire prenne fin en février 1784.

À la lumière de tout cela, il devient clair que Cagliostro fut très tôt soumis à une surveillance poussée de la part des francs-maçons, et particulièrement de ceux des *Loges réunies*. Depuis son apparition à Mitau, en qualité d'ultime représentant d'une série d'imposteurs prétendant posséder les plus précieux secrets de la franc-maçonnerie ou être les émissaires de ses supérieurs inconnus, Cagliostro avait été considéré par certains observateurs comme une menace pour un ordre maçonnique déjà fragilisé. C'est cela — et non pas uniquement sa charlatanerie alchimique et médicale ni ses autres forfaits — qui valut à Giuseppe Balsamo la première dénonciation parue sous forme de livre, écrit et édité par deux francs-maçons allemands des hauts grades templiers.

54. Cf. duc Ferdinand à Burgsdorff, 2/4 février 1780, *ibid.*, F XXVI 83 b 7, et Burgsdorff au duc Ferdinand, 12 février 1780, *ibid.*, F XXVI 83 b 13.

55. Cf. Starck à Röpert, 13 mars 1780, in *Freimaurer-Zeitung*, 30 (1862), pp. 250–52.

56. Cf. Lavater à Elisa von der Recke, 10 août 1781, in Martin Schütze, « Der Briefwechsel zwischen Lavater und Elisa von der Recke: neuentdeckte Originale », in *The Germanic Review*, 7 (1932), pp. 1–31, 201–14, ici pp. 210 s.

57. Mumssen à Rüdinger, 10 avril 1781, in GStA Berlin, FM 5.1.3., n° 1022.

Ein
paar Tröpflein
aus
dem Brunnen
der Wahrheit.

Ausgegossen
vor dem neuen Schaumaturgen
Cagliostro.



Dolus inest, anime mi, ait
Hospes — nefus est falsus. —
Verus est, respondit uxor. —
Minime tangetur, inquit Peregrinus.

*Slawkenbergius apud
Trifstr. Schand. Pars 4. pag. 20.*

Am Vorgebürge, 1781.

Numéro gratuit
 “spécial confinement”
<https://rt.fmtl.fr/numéros/195-196>

**Ernst Traugott von Kortum
 Johann Joachim Christoph Bode**

**QUELQUES GOUTTELETTES
 DE LA FONTAINE DE VÉRITÉ
 RÉPANDUES DEVANT
 LE NOUVEAU THAUMATURGE
 (1781)**

**Édition établie et traduite de l’allemand
 par Reinhard Markner et Lionel Duvoy**

Dolus inest, anime mi, ait
 Hospes — nasus est falsus. —
 Verus est, respondit uxor. —
 Minime tangetur, inquit Peregrinus.¹
*Slawkenbergius apud
 Tristr. Schand. Pars 4, pag. 20.*

Au Cap², 1781.

Le Diego malade d’amour de la fable de Slawkenbergius, citée en page de titre, n’est pas à blâmer d’avoir refusé de se laisser attraper le nez, car il s’agissait de son propre vrai nez, celui que la nature lui a donné. Et c’est une affaire entendue depuis longtemps qu’aucun homme ni aucun public n’est tenu de se faire attraper ou de se faire mener par le bout du nez. Pour ma part à tout le moins, si quelqu’un voulait me faire une telle offense violente — si nul juge de paix ou agent de police n’était présent ou qu’il laissât la chose se produire sans l’empêcher —, je ne connaîtrais pas meilleure riposte que d’agripper le sien et de le serrer jusqu’à ce qu’il s’arrête. La suite permettra au lecteur bienveillant de juger pour nous deux si je suis dans cette situation d’urgence, étant moi-même une partie infime du public. — Et une fois admise pendant un instant l’authenticité de ladite fable, n’aurait-ce pas été faire une bonne action que d’alerter les hommes, femmes et enfants curieux se pressant à la suite de l’étranger au nez avantageux, sur la route de Francfort, en ces termes : « Mes chers concitoyens, votre curiosité peut finir par vous coûter cher ! Dépêchez-vous de rentrer dans vos maisons et surveillez

1. [« Pure supercherie, ma mie, fit l’aubergiste — c’est un faux nez ! — C’est un vrai nez, répondit sa femme. — [...] Nul ne sera autorisé à le toucher, dit l’étranger. » Bode cite ici, en modifiant légèrement la dernière phrase (il écrit « Peregrinus » à la place de « ille »), le conte de Slawkenbergius apparaissant au livre IV des *Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman* de Laurence Sterne. On lui doit d’ailleurs une traduction classique de ce roman publiée pour la première fois à Hambourg en 1774.]

2. [En fait, Weimar.]

vos portes ! J'ai vu un ennemi à l'affût qui ne cherche pas à s'immiscer parmi vous uniquement par amour » ?

Auraient-ils fait ensuite demi-tour ? Peut-être pas ! si l'on admet que l'époque était aussi éclairée que la nôtre ! Et d'après le portrait de Slawkenbergius, cela semble presque être le cas. Mais malgré la crainte de n'être pas entendu ou d'être un objet de risée doublée de pitié méprisante de la part des pèlerins qui cheminent avec lui, le regard plongé dans les rayons aveuglants de la sagesse supérieure hermétique, égyptienne ou quel qu'en soit le nom, l'homme généreux, par simple bon sens, se doit de les interpeller à la vue du danger : « Arrêtez-vous ! Vous approchez d'un gouffre abrupt. Regardez au moins de temps en temps où vous mettez les pieds ! » Car, quel singe sournois serait celui qui pourrait rire en voyant chuter un insensé ? Mais vraiment ! il existe aussi des honnêtes hommes très estimables parmi ceux qui ont besoin d'un avertissement face aux déments.

Bien ; trêve d'excuses pour publier la lettre qui suit. Je laisse le thaumaturge démasquer, par ses arts magiques, l'auteur et l'éditeur, ainsi que leur intention. Car s'il ne peut découvrir par sa magie la vérité d'une réalité qui lui est si familière, les choses sont — telles qu'elles sont ! Tous les autres protagonistes sont nommés par leurs seules initiales, et comme l'alphabet est limité, alors que les personnes et les lieux sont nombreux, que ceux qui se reconnaîtront infailliblement à la lecture de ce petit texte se gardent d'attribuer à son auteur des intentions déloyales ; qu'ils le remercient au contraire en silence pour son attention prévenante ; et si, en poursuivant la vérité, ils avaient un objectif avouable à eux-mêmes ou à un ami sincère, ils apprécieraient que leurs proches soient avertis des erreurs qu'ils ont commises d'une façon qu'ils n'aient point à en rougir.

Voici donc la lettre écrite par mon ami. Qu'il faille le traduire en portugais pour l'Arabe³, un autre que moi peut bien s'y résoudre. Ce livre n'est pas non plus fait *pour lui*.

— Aua⁴ — début mai 1781.

Assurément, j'ai lu dans des textes publiés les avis concernant le nouveau thaumaturge, et comme vous, mon Ami, je ne saurais qu'en faire si je n'avais déjà rectifié un peu plus mon jugement le concernant à la lumière d'événements antérieurs. Vous avez raison : depuis quelque temps, il y a presque trop d'hommes miraculeux, que ce soit en public ou en privé ; toutefois, M. le comte de *Cagliostro*, *Callostros* ou *Calhostros*, à l'instar de plusieurs de ses semblables, mérite l'attention de l'observateur. Mais vous et moi ne douterons point, d'après plus d'une

3. [Sur la base des informations fournies par Kortum, Bode croyait que Cagliostro était d'origine portugaise plutôt qu'arabe.]

4. [Brunswick (Braunschweig en allemand standard).]

expérience, que dans certaines conditions et limites, un bon lieutenant de police puisse contribuer à éclairer l'intelligence humaine davantage qu'une académie des sciences.

Cependant, pour ne pas nous méprendre sur la personne — et vous aussi, vous pourrez l'identifier, au moins de manière présumée, si vous le rencontriez au cours d'un voyage, exerçant un autre métier et portant un autre nom —, je souhaite, aussi bien que je le peux, vous donner un signalement de ce faiseur de miracles. C'est un homme de petite taille, large d'épaules, aux cheveux noirs, au regard vif et au visage plein ; sa lèvre du haut est un peu proéminente, et il a les mains et les pieds petits⁵. —

Si ces traits ne conviennent pas à M. le comte Calhostros aujourd'hui actif à Strasbourg⁶, alors celui sur qui je m'apprete à vous écrire quelques anecdotes explicatives serait une tout autre personne. Mais probablement —

Ce qui, hormis son aspect extérieur, saute d'emblée aux yeux, c'est son *effronterie*⁷ sans égale, ainsi qu'un total manque de tout ce que l'on nomme usages du monde et éducation. On cherchera en vain chez lui la connaissance précise d'une quelconque matière⁸. Mais il compense ce défaut par une voix de stentor, une mémoire exceptionnelle et des contre-vérités palpables⁹.

En dépit du fait qu'il taise soigneusement le nom de sa vraie patrie, on peut cependant, en rassemblant beaucoup de faits, conclure avec assez de vraisemblance qu'il est Juif portugais ; d'après sa physionomie, il faut pour le moins le resituer sur les rives du Tage. Et de fait, il parle le portugais mieux que toute autre langue. Mais il ne prend pas ombrage qu'on le tienne pour Arabe, ou au moins Égyptien. Parfois, il donne carrément comme lieu de naissance la Mer Rouge, et les chambres souterraines des pyramides comme les académies¹⁰ où il a reçu ses

5. [« C'est un homme de petite taille, gros, extrêmement large d'épaules, à la poitrine ample et haute, à la nuque grosse et rigide, aux cheveux noirs, au front trapu, aux sourcils finement galbés, aux yeux noirs brillants d'une lueur trouble, toujours en mouvement, au nez légèrement courbé, arrondi et large, aux lèvres épaisses, rondes et déployées, au menton arrondi et proéminent, à la mâchoire inférieure ronde et résolue, aux oreilles presque petites, aux petites mains potelées, au petit pied joli, d'un caractère extrêmement sanguin, avec un teint cuivré, une voix très forte et imposante. » [Franz Michael Leuchsenring (?),] « Der Pseudo-Graf Cagliostro : (Aus dem Tagebuch eines Reisenden. Straßburg 1783) », in *Berlinische Monatsschrift*, v. 4, 1784, pp. 536–39, ici pp. 536 s.)]

6. [Il était arrivé à Strasbourg le 27 septembre 1780.]

7. [En français dans le texte.]

8. [L'impératrice Catherine II affirma que Cagliostro ne savait « ni lire ni écrire » et qu'il était « d'une ignorance crasse » (lettre au baron Friedrich Melchior de Grimm, [16] août–[8 octobre] 1785, in SIRIO 23 (1878), p. 362)].

9. [« Il est vrai que son ton, ses gestes et ses manières étaient celles d'un charlatan plein de jactance, de prétentions et d'impertinence » (*Denkwürdigkeiten des Barons Carl Heinrich von Gleichen : Eine Reihe aus seiner Feder geflossener Aufsätze über Personen und Verhältnisse aus der zweiten Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts*, Leipzig, Hirschfeld, 1847, p. 124).]

10. Ce n'est donc pas un miracle s'il a si peu appris ; car les Égyptiens (les modernes, s'entend) considèrent les Francs — par quoi ils entendent l'ensemble des Européens — comme des magies, et cela, pas uniquement par fierté et orgueil pour leur propre sagesse et science. Voir les *Voyages vers l'Asie de Norden**. [*Cf. Frederic Louis [Friedrich Ludwig] Norden, *Voyage d'Égypte et de Nubie*, Copenhague, Maison Royale des Orphelins, 1755, v. 2, p. 196.]

connaissances surnaturelles. Ainsi lui arrive-t-il de se donner le titre de *Grand-Cophte* (ce qu'il entend par là, je l'ignore) et d'exhiber de loin quelques manuscrits arabes que, selon toute vraisemblance, il n'est pas lui-même capable de lire.

Au demeurant, il possède une fierté et une vanité au-delà de toute limite, et affecte une extraordinaire simplicité dans le vêtement, qui tourne souvent au cynisme. Tout cela réuni constitue approximativement le portrait de cet homme.

Il est accompagné d'une personne, sa femme, qu'il présente comme princesse de la maison de Santa Croce¹¹ laquelle est en réalité originaire de Rome et n'est issue d'aucune noble famille. Celle-ci lui est d'une très grande utilité dans l'exécution de ses divers rôles. Elle lui sert principalement à ce qu'il soit en mesure d'affecter un certain désintéressement et par là, d'amener en toute discrétion le monde à penser qu'il dispose forcément de ressources abondantes rendant superflues les récompenses offertes par ceux qui croient lui devoir reconnaissance. Mais pour se départir du soupçon que son épouse jouerait pour lui le rôle de ministre des Finances, il se plaint fréquemment de sa cupidité et émet le vœu sincère de l'en guérir¹². Malheureusement, cette personne n'est pas assez sournoise et n'a pas suffisamment de pouvoir sur elle-même pour se retenir, comme elle le voudrait bien, de jacasser régulièrement ; mais cette imprudence et cette candeur lui attirent souvent de très sensibles accusations.

Calhostros a déjà sillonné toute l'Europe, et il avoue lui-même s'être affublé de différents noms au cours de son pèlerinage. Cela ne fait que trois ans environ qu'il porte son nom actuel. À ceux à qui il accorde une confiance particulière, il laisse comprendre parfois que son vrai nom fut *Federic Gualdo*¹³, et si l'on croit qu'il a déjà vécu au moins cinq cents ans, il ne prend pas mal ce compliment¹⁴. D'après son aspect extérieur, il doit avoir entre quarante et cinquante ans¹⁵. Quelquefois, il semble vouloir incarner la description d'un certain *marquis de Belmar*, tel que ce dernier est dépeint dans le fameux *Memorial d'un Mondain*¹⁶ ; une autre fois, il trouve opportun de se faire passer pour le vrai *Cing Germain* (probablement veut-il dire *Saint Germain*)¹⁷. Et si quelqu'un le

11. [Les Santacroce constituent une lignée glorieuse de la noblesse romaine. En réalité, la femme que Balsamo épousa en 1768 portait le nom de Lorenza Feliciani (1754-?).]

12. Ces plaintes peuvent aussi avoir pour habile intention de montrer le canal par lequel on peut lui acheminer les présents. Dans les mascarades des petits théâtres, on voit souvent les servants et les personnages du même genre se refuser à prendre les cadeaux ; mais en sortant, ils ont les mains dans le dos, suffisamment visibles pour accepter de les prendre.

13. [Federico Gualdi, exploitant minier et alchimiste d'origine bavaroise, cf. Éric Humbertclaude, *Federico Gualdi à Venise, fragments retrouvés (1660-1678) : Recherches sur un exploitant minier alchimiste*, Paris, L'Harmattan, 2010.]

14. Naturellement ! À partir du moment où l'on croit cela de lui, on possède la perceptibilité requise pour devenir son disciple, aussi longtemps qu'il en a besoin.

15. [À l'époque, il avait seulement 37 ans.]

16. [Cf. [Maximilian Joseph von Lamberg,] *Le mémorial d'un mondain*, [Francfort-sur-le-Main (?)], 1774, p. 81, où l'auteur remarque qu'on croyait le « marquis de Belmar » Portugais.]

17. C'est du pareil au même ; peut-être que mon ami n'avait pas le livre sous la main pour s'y référer, car on y trouve expressément page 80 : « C'est le marquis d'Aimar, ou Belmar, connu sous le nom de Saint Germain. » Par suite, s'il veut être le premier, il doit également être le second. Mais espérons que M. le *marquis d'Aimar* ou *Belmar* ou *S. Germain*, ne se laisse pas priver de son identité si insolemment,

suspecte d'être le célèbre adepte¹⁸ qui parvint à s'évader de prison après son arrestation à Vienne, sous le règne de l'empereur François I^{er}, il n'a pas non plus l'air d'en être offensé.

C'est pourquoi je ne peux pas vous donner son vrai nom. Aussi passerai-je sous silence diverses anecdotes des tribulations qui doivent lui être attribuées — entre autres à Londres, dans un commerce de billets de loterie, et à Paris, dans une affaire d'argent avec un certain marquis —, car je n'en ai pas une connaissance sûre.

Les *nouvelles* histoires de notre mage commencent avec son arrivée en C[ourlan]de. C'était en 1779, j'ai oublié le mois¹⁹. Si je ne m'abuse, il venait de Berlin²⁰. Pour avoir l'occasion d'y faire des connaissances, il prétendit être franc-maçon²¹. On trouva en lui un homme qui semblait étrange à plusieurs égards ; et de fait, un homme avec cet aspect, tel que je l'ai dépeint au début, frappera n'importe qui²². On gagne toujours à se faire remarquer. Sans dire qu'il était l'un des premiers cabalistes, adeptes, mages, théurges et quelle que soit la manière dont les gens les appellent, c'est pourtant ce qu'il donnait à comprendre en toute circonstance. Le c[omte] M[edem]²³, un homme possédant beaucoup de connaissances, mais qui souhaitait en acquérir davantage, accueillit Calhostros chez lui. Ce dernier s'y mit à l'ouvrage ; mais seuls quelques amis de confiance du c[omte] M[edem] furent autorisés à l'approcher. Pour obtenir aussi la protection des dames ou donner plus de poids à ses vérités par l'approbation féminine, il initia la fille de son bienfaiteur, le c[omte] M[edem], aux mystères de la franc-maçonnerie²⁴. Il a fondé les

mais qu'il tirera le monde de l'erreur et prouvera que c'est lui ! Du reste, tout le passage du *Mémorial* est digne d'une lecture attentive. Notamment le *Habes scientiam quaestuosam !** [* Cf. *ibid.*, p. 82.]

18. [L'alchimiste Seefeld, faiseur d'or actif à Rodaun près de Vienne, arrêté en 1746 et incarcéré à Temesvár, puis libéré à l'instigation de l'empereur François I^{er} qui le protégea jusqu'à sa fuite.]

19. [Il s'installa à Mitau en mars 1779.]

20. [En fait de Königsberg.]

21. [Il avait été initié dans une loge francophone à Londres, « l'Espérance », le 12 avril 1777. Cf. Reinhard Markner, « L'initiation de Cagliostro : son certificat de Grande Loge de 1777 retrouvé », in *Renaissance Traditionnelle* n° 194, 2019, pp. 111–17.]

22. Puisqu'il se trouve que j'ai à ma disposition le *Mémorial d'un Mondain*, je souhaite en insérer une page (la 73) qui me semble avoir été écrite *avec connoissance de cause** et correspondre parfaitement au cas présent :

« Vos réflexions qu'on ne sauroit être trop singulier — — — qu'on ne peut trop affecter de ne ressembler à personne, soit par les idées, soit par les façons ; qu'un travers, que l'on possède seul fait plus d'honneur, qu'un mérite que l'on partage avec quelqu'un — — — sont justes — — — Chaque petit état aujourd'hui a son Charlatan à titre d'office — — — on joue les réputations, comme on se dispute un emploi ; tel homme, qu'on empêche d'agir dans son pays obtient une place marquée dans l'Histoire d'un peuple voisin — — — Je suis après à dresser une liste de tous ceux, qui se sont distingués nouvellement par des singularités transcendantes. Celle des Charlatans du siècle seroit très longue.* — *Viderint ipsi.*** » [* En français dans le texte.] [** Latin : Ils verront eux-mêmes.]

23. [Johann Friedrich von Medem (1722–1785), propriétaire des domaines courlandais et chambellan polonais-saxon, comte depuis 1779, était le père d'Elisa von der Recke (née Elisabeth Charlotte Constanza von Medem).]

24. Mes belles lectrices ! J'ai trop de respect pour vous et l'ensemble de votre sexe digne de vénération pour ne pas dire ici avec franchise que la franc-maçonnerie pour dames certes pourra devenir une très bonne institution, mais de toute éternité, jamais ce qu'est la vraie franc-maçonnerie. Et qui-conque vous initie à la franc-maçonnerie et vous fait miroiter le contraire de ce que je vous affirme ici sur ma conscience, se rend coupable d'un des plus grands crimes dont un homme soit capable : abuser de la confiance ou de la curiosité d'une demoiselle.

loges égyptiennes, les loges d'adoption²⁵ et autres, quel qu'en soit le nom ; et ces (soi-disant)²⁶ temples maçonniques jouissent aujourd'hui encore de la protection d'une grande dame²⁷ du pays. En effet, il aimait croire qu'il flattait activement l'amour-propre de l'autre sexe en lui assurant qu'il avait la même sensibilité que celle des hommes pour les secrets et la sagesse de la franc-maçonnerie. Il semblerait, globalement, que les secrets de Calhostros, au même titre que l'oracle de Delphes, aient beaucoup d'analogies avec l'âme ou le corps de la femme²⁸. À V[arsovie]²⁹, les femmes aussi viennent au spectacle, et à St[rasbourg] la *signora* B[ranconi]³⁰ est la principale protectrice de notre théurge³¹.

Ses soi-disant travaux eux-mêmes consistaient en opérations magiques et alchimiques. Lors des premières, ou bien par les premières, il posait toutes sortes de questions à un enfant placé derrière un paravent. L'enfant répondait à ces questions d'une façon indéfinie et équivoque — — et les personnes présentes s'émerveillaient de la sagesse égyptienne de Calhostros. Il employait à cet effet certaines incantations, dont il disait qu'elles n'étaient que des psaumes de David absents de notre Bible et qu'en général, tous les psaumes peuvent être utilisés comme des conjurations. On avait certes remarqué que l'enchanteur s'affairait préalablement beaucoup avec l'enfant et qu'il s'était efforcé de gagner sa confiance ; mais cette circonstance était ignorée comme négligeable.

Ses travaux chimiques, cependant, étaient encore plus remarquables. Il transmutait, sous le regard de tous, du mercure en l'argent le plus fin. Pourquoi avoir d'autres témoignages ? demanderez-vous³², tous ceux qui disent avoir assisté au procédé qu'ils avaient eux-mêmes en partie réalisé, ont pourtant été — roulés ! Comment ? c'est ce qui fut montré plus clairement à V[arsovie]. Mais d'abord, il y a encore autre chose qu'il fit durant un autre de ses voyages.

Calhostros tint pour opportun de ne pas séjourner plus longtemps en C[ourlan]de. Cela semble être une maxime essentielle des gens de

25. [En français dans le texte.]

26. [Ajouté par Bode.]

27. [La duchesse de Courlande et Sémigalle, Anna Charlotte Dorothea von Medem (1761–1821), demi-sœur d'Elisa von Recke, issue du second mariage de Johann Friedrich von Medem avec Louise Charlotte von Manteuffel (1732–1763) ; mariée en 1779 avec Peter von Biron (1724–1800), dernier duc régnant de Courlande et Sémigalle de 1769 à 1795.]

28. Ici, je ne puis être d'accord avec mon ami sur l'expression, qui lui a peut-être échappé, d'âme féminine.

29. [Cagliostro séjourna ici en mai et juin 1780.]

30. [Maria Antonia von Branconi, née Elsener (1746–1793), la belle veuve d'un noble italien, la favorite temporaire du prince héritier Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick-Wolfenbüttel (1735–1806), amie de Lavater et de Goethe. Elle avait déménagé de Brunswick à Strasbourg en 1777.]

31. [Cf. Johann Friedrich Schwartz au duc Ferdinand de Brunswick-Lunebourg, 2 mai 1781 (AODF Copenhague, F XXVI 93 e 33): « Madame Branconi surtout l'a pris singulièrement en Affection, & on a remarqué qu'il vit sur un Ton très familier dans sa Maison, il est sûr d'ailleurs que cette Dame porte publiquement la Bague de l'Ordre, sans que personne sache de qui elle l'a reçue. »]

32. Moi non plus, je ne l'aurais pas demandé ; aussi peu que j'aurais dit ou cru un seul instant, quand je vis un jour un homme habile placer aux yeux de tous une crêpe sous un chapeau, ôter ensuite ledit chapeau et y découvrir un poulet vivant, qu'il a *transformé* la crêpe en poulet vivant. Mais j'ai volontiers rendu justice à l'habileté de l'*escamotage*. Car rien d'autre n'importait alors que payer l'*entrée** ou jeter à son gré une pièce de monnaie dans l'assiette de collecte ! [* En français dans le texte.]

son espèce de ne pas s'arrêter trop longtemps dans un même endroit³³. Il a voyagé à P[étersbourg]³⁴ et assura ses amis qu'ils le reverraient bientôt, qu'ils poursuivraient ensuite l'œuvre commencée et qu'il leur ferait la révélation complète de ses secrets.

Une fois à P[étersbourg], son premier souci fut de retrouver très vite une quelconque grande maison et d'être remarqué par un homme avide de connaissance. Il y parvint très rapidement, d'une part grâce à ses tours de passe-passe habituels et d'autre part, à l'aide des recommandations qu'il avait emportées avec lui de M[itau]. Le p[rince] P[otemkine]³⁵ devint bientôt son protecteur. Malheureusement, peu de temps après son arrivée, il eut quelque tracasseries avec le résident e[spagnol]³⁶, lequel trouva bon de le soumettre à la *quaestioni status*³⁷. Il se faisait en effet passer pour un colonel e[spagnol], et le résident pouvait avoir de bonnes raisons de ne pas le croire³⁸. Les avertissements insérés en conséquence dans divers journaux concernant le prétendu colonel e[spagnol] éveillèrent l'attention de ses amis étrangers ; mais ces derniers ne pouvaient pas encore se résoudre à le reconnaître pour ce qu'il était réellement. Pour autant, il ne perdit pas non plus tous ses protecteurs à P[étersbourg]. Il savait, par expérience, que ses tours avaient à chaque fois eu jusque-là l'effet désiré, et il ne craignait aucunement l'incident cité, lequel aurait complètement perturbé un adepte moins intelligent ; peut-être même l'utilisa-t-il pour asseoir sa réputation auprès de ses disciples. Aussitôt qu'il a pris pied dans n'importe quelle maison réputée, il certifie à son protecteur l'avoir trouvé digne de le faire participer à ses grands mystères. Il s'y adapte aux circonstances, aux passions et au goût de son protecteur. Chez celui-ci, il travaille à l'alchimie et fabrique de l'or et de l'argent ; à celui-là, il fait apparaître des esprits etc. ; chez un troisième, il se fait médecin. Tous ces travaux et l'initiation à ces connaissances sublimes exigent du temps, et qu'il s'en écoule autant qu'il en faut pour atteindre la date fixée par ses soins, voilà ce dont il est bien assuré ! Car quand on a une fois offert sa confiance à un homme si prometteur, on veut quand même bien attendre qu'il suive son *cursum* jusqu'au bout, pour ne pas avoir après-coup à se faire le reproche d'avoir manqué la révélation pleine et entière des grands secrets espérés, parce qu'on l'aurait soi-même empêché par impatience et inconstance. C'est là une inquiétude toujours bénéfique à l'honneur et à l'avantage de l'homme sage. Vous êtes certainement d'accord avec moi sur le fait que

33. Qu'ils comprennent l'art de se rendre invisibles, personne ne peut le contester. Les poètes dramatiques nomment ce genre de chose « défaire le nœud ».

34. [Cagliostro arriva à Saint-Pétersbourg au début du mois de juin 1779.]

35. [Grigori Aleksandrovitch Potemkine (1739–1791), général russe, gouverneur de la Nouvelle-Russie. Amant de Catherine II depuis 1774, il avait été élevé, en 1776, au rang de prince (*Fürst*) du Saint Empire Romain Germanique.]

36. [Pedro Normande y Mericán (1742–1809), diplomate espagnol d'origine française, fut chargé d'affaires, puis ministre plénipotentiaire de la légation espagnole à Saint-Pétersbourg jusqu'en 1788.]

37. [Latin : Enquête sur le rang ou le grade.]

38. [Normande « le traita en aventurier et lui défendit de se dire comte espagnol et colonel au service de cette cour » (« Mémoires inédits du baron [Carl Heinrich] Heyking », in *Revue des revues*, v. 26, 1898, p. 216).]

beaucoup de phénomènes de ce type peuvent être expliqués à partir de cette observation³⁹.

Ses plus nobles disciples à P[étersbourg] étaient le p[rince] P[otemkine], le [directeur] Y[elaguine]⁴⁰ et un certain C[orberon]⁴¹. Ce dernier assure être convaincu du pouvoir de Calhostros sur les esprits⁴². Par quoi ? Je ne puis vous le dire⁴³. Le deuxième opta pour la pierre philosophale et travailla à l'eau forte et au feu de lampe. Qu'il ait déjà mené le processus à son terme et que la pierre philosophale soit achevée ? — Ne laissons pas d'en douter.

À P[étersbourg], notre homme se présenta comme amateur de médecines, tout comme Calhostros le fait encore maintenant à St[rasbourg]. Que beaucoup de patients aient succombé durant la cure de notre guérisseur miraculeux, voilà qui est assez connu à P[étersbourg]. Que quelques-uns se soient rétablis pendant son traitement, voilà qui est tout aussi certain. Il trimballe entre autres avec lui le témoignage en langue russe d'un assesseur nommé Ivan Isleniev⁴⁴, dont il aurait eu à soigner une tumeur cancéreuse dans la gorge. Ce témoignage vous sera probablement aussi exhibé à St[rasbourg]. Le patient en question assure qu'il était cloué au lit, sans espoir, par une tumeur dans la gorge, qu'il se serait *senti mieux* après avoir pris les médicaments prescrits par Calhostros et qu'il *avait l'espoir d'être complètement guéri*. Il est à vrai dire assez singulier que cette attestation soit seulement la garantie d'un début d'amélioration, mais pas d'une fin de soin. Mais même si cela était le cas, on sait bien qu'aucun bateleur ni camelot ne vient à la foire sans être pourvu de plus d'un témoignage sur le succès de ses cures miraculeuses ; et les *charlatans*⁴⁵ qui soignent leurs hommes pauvres et malades gratuitement ne sont pas si rares.

Après un séjour de quelques mois, Calhostros trouva enfin utile d'aller faire briller sa lampe ailleurs. Muni des recommandations les plus appuyées destinées au p[rince] P[oniński], C[onseiller] de S[a] M[ajesté]⁴⁶, il est apparu à V[arsovie] au mois d'avril de l'année précédente (1780)⁴⁷.

39. Malheureusement, oui !

40. [Ivan Perfilevitch Ielaguine (1725–1794), administrateur des théâtres impériaux à Saint-Pétersbourg de 1766 à 1779. Grand maître provincial des francs-maçons russes depuis 1772.]

41. [Marie-Daniel Bourrée de Corberon (chevalier puis baron ; 1748–1810), chargé d'affaires de la légation française à Saint-Pétersbourg de 1777 à 1780. Membre de la loge parisienne « L'Égalité parfaite et sincère amitié ».]

42. [D'après son journal, Bourrée de Corberon était le témoin des activités de Cagliostro à Saint-Pétersbourg en général et « des cures qu'il a faites de M. de Strog[a]noff, d'Yélagin et de [...] M. de Boutourlin[e] » en particulier (cité dans Antoine Faivre, « Un familier des sociétés ésotériques du dix-huitième siècle : Bourrée de Corberon », in *idem*, *Mystiques, théosophes et illuminés au siècle des Lumières*, Hildesheim, Olms, 1976, p. 171).]

43. Mon ami ! mon ami ! Vous avez déjà dit : « Par quoi ? » Les esprits sur lesquels il possède certainement un pouvoir, ne sont assurément ni les anges de lumière, ni les démons des ténèbres, mais ceux dont la fragile enveloppe de passions peut encore être palpée.

44. [Ivan Ivanovitch Isleniev (1738–1784), officier, cartographe et astronome russe, employé de l'Académie impériale des sciences à Saint-Pétersbourg.]

45. [En français dans le texte.]

46. [Le prince et maréchal de la Diète polonaise (*Sejm*), Adam Poniński (1732–1798), lequel était également conseiller permanent de la couronne de Pologne.]

47. [Ajouté par Bode.]

Ses amis de C[ourlan]de étaient dans l'attente de son retour, et ne furent pas peu consternés d'apprendre qu'il était passé par M[itau], sans tambour ni trompette et dans le plus strict incognito, afin de se rendre à V[arsovie]⁴⁸. D'après la manière extraordinairement amicale avec laquelle le p[rince] P[oniński] l'y reçut, il ne pouvait s'attendre qu'à une abondante récolte à V[arsovie]. Le p[rince] P[oniński] l'accueillit dans son palais, lui octroya ses meilleurs appartements et le traita avec cette révérence dont on doit faire usage envers un homme doué *a minima* de science en transmutation des métaux. On se mit au travail sans délai. À cet effet, le p[rince] P[oniński] fit mettre à sa disposition un laboratoire dans une maison de campagne située non loin de la ville⁴⁹; Calhostros, qui, en toute occasion, savait désigner ce qu'il y a de plus cher, assurait cependant toujours ne pas avoir besoin d'argent, par quoi il s'interdisait sérieusement d'accepter toutes les sortes de *douceurs*⁵⁰ et présents qu'on désirait lui faire.

Hormis ces travaux chimiques, il laissait voir de temps à autre au peu d'élus qu'il autorisait à fréquenter sa personnalité rare, toutes sortes de travaux *élémentaires* (ou quel que soit le terme technique); il s'entretenait avec son *spiritus familiaris* — questionnait des enfants et les faisait répondre comme je l'ai déjà évoqué plus haut; et il blâmait durement ceux qui osaient faire des remarques sur ses travaux, exprimer des doutes ou réclamer des explications.

Pour être dans le même temps considéré comme un bienfaiteur du genre humain, il faisait de temps à autre le médecin — gracieusement. Voilà qui était assurément fort digne de louanges; seulement, quel dommage qu'il n'ait pas été en mesure, à V[arsovie], d'obtenir une attestation semblable à celle qu'il avait emportée avec lui à P[étersbourg]. Dans la plupart des cas où il était employé comme médecin, le malade devait payer son écot. Il ne réussit pas à achever ses cures extraordinaires bien

48. Il me semble donc que, ce faisant, il a tenu parole à ses amis et leur a donné la vraie révélation de ses secrets. Que lui importait qu'ils en attendent une autre? Tout un chacun reste le meilleur interprète de ses propres paroles. Ainsi ai-je été présent un jour quand un autre grand homme, *suspecté* d'avoir vécu des siècles — quelque chose comme une demi-douzaine —, raconta en société que dans son domaine de Fr—, il possédait un cheval âgé de soixante à soixante-dix ans qui n'aurait jamais bu une seule goutte d'eau. Presque tous les gens présents, nonobstant leur foi bienveillante dans les autres histoires et lumières du grand homme, hésitaient à croire celle d'un cheval *sans soif* de soixante ans. Car soixante ans pour un homme qui possède ce merveilleux elixir de vie, cela n'a presque rien d'étonnant. Toutefois, aucune opposition ne s'éleva dans l'assemblée, si ce n'est cette hésitation sensible; qui plus est, un homme bien estimé témoigna qu'il connaissait le domaine. Évidemment, cela ne confirma pas d'un pouce le miracle du cheval. Or, comme ce témoignage arriva en temps opportun, il *fit* si bien son effet qu'aucune autre explication plus précise ne fut réclamée. L'homme en question, avec son elixir exceptionnel qu'il avait gaspillé pour *un animal* (à condition, comme beaucoup font, qu'il l'ait fait) a-t-il réellement accompli ce miracle *inutile* — ou n'a-t-il cherché qu'à faire entendre qu'il l'aurait fait? J'aurais tendance à avoir cette mauvaise pensée. Peut-être a-t-il ensuite confié à quelqu'un de tout à fait intime, avec un sourire moqueur: « Je n'y peux rien si les gens veulent à toute force me tenir pour si vieux. Je leur ai dit mon âge avec suffisamment de clarté en leur indiquant très précisément celui du cheval de bois de mes années d'enfance. » — C'était assurément un mode de discours hiéroglyphique! et Dieu sait que le public, en entendant une vérité hiéroglyphique des plus simplistes, est aussitôt enclin à suivre une sagesse se prétendant égyptienne. Mais le poisson qui mord à l'hameçon peut-il en accuser le seul pêcheur?

49. [À Wola, premier village à l'ouest de Varsovie.]

50. [En français dans le texte.]

qu'il eût promis d'en faire plusieurs. Ainsi, par exemple, il voulut redonner à un soldat de soixante ans, M. L[e] F[ort]⁵¹, toutes ses forces dilapidées dans sa jeunesse. Le début et la fin de la cure devaient consister en saignées. Mais le bon patient dut entendre tant de balivernes sur sa maladie *ancienne* et son *nouveau* médecin qu'il en avait assez, épargnant ainsi à l'homme miraculeux l'embarras d'être forcé de montrer encore une fois son long nez.

Entre-temps, *Le Grand Œuvre*⁵² était assidûment poursuivi, des montagnes d'or avaient été annoncées et... attendues. Le p[rince] P[oniński] voulait peut-être témoigner par avance de sa reconnaissance à M. le comte Calhostros — peut-être voulait-il aussi le tester — et lui offrit un anneau d'une valeur fort considérable. Calhostros le désintéressé refusa ce cadeau — avec dédain et fierté. Mais cette grimace ne tint pas longtemps la pose. À V[arsovie], il fut sur le point d'être découvert comme *charlatan*⁵³ et escroc.

Le p[rince] P[oniński] voulut offrir le même anneau à M^{me} la comtesse. Celle-ci, certes, s'excusa de ne porter aucune bague à ses doigts, mais laissa entendre qu'elle pourrait en tous cas très bien les porter aux oreilles. L'anneau fut donc rapidement échangé par une paire de boucles d'oreilles de valeur double qui furent offertes à M^{me} la comtesse⁵⁴ ; dès lors, elle n'eut plus de scrupules à accepter le présent. Mais désormais, le miracle du désintéressement de M. le comte était plus que mis à nu.

Parmi le peu de gens dignes d'être proches et d'entretenir un lien de confiance avec le faiseur de miracles, il y eut aussi le c[omte] M[oszyński]⁵⁵. C'est un homme qui non seulement possède beaucoup de connaissances en chimie supérieure⁵⁶, mais qui a aussi, pour son malheur, déjà fait l'expérience des différents types d'escroqueries en ce domaine. Je laisse en suspens la question de savoir si, comme d'autres, il n'a pas initialement espéré d'être témoin des hautes œuvres de l'art ; cependant, son attention fut éveillée par l'incident de l'anneau cité ci-dessus, divers renseignements en provenance de P[étersbourg] et de M[itau], ses propres expériences et la totale ignorance de Calhostros quant aux principes de la vraie chimie. Il prit alors la décision de mettre toutes ses forces à percer la vérité. Il flatta ainsi la fierté de M. le comte et la vanité de M^{me} la comtesse, mais le suivit à la trace et ne quitta presque jamais son laboratoire. Plus il décelait la grossière ignorance

51. [Pierre baron Le Fort (Piotr Lefort, 1719–1796), général saxon-polonais d'origine genevoise. Un des fondateurs de la loge de Dukla en 1755. Sa femme Marianne Caroline Elisabeth (née von Schmettau) était aussi franc-maçonne.]

52. [En français dans le texte.]

53. [En français dans le texte.]

54. [En français dans le texte.]

55. [August Fryderyk comte Moszyński (1731–1786), petit-fils du roi polonais Auguste II, administrateur des théâtres et des collections royales à Varsovie. Franc-maçon de la Stricte Observance sous le nom d'« Eques a Rupe alba coronata ». On lui attribue la brochure *Cagliostro démasqué à Varsovie : Ou relation authentique de ses Opérations alchimiques et magiques faites dans cette Capitale en 1780* (publié en 1786).]

56. [Cf. ses *Réflexions sur la science hermétique présentées au Roi [...] en 1768*, Biblioteka Czartoryskich, Cracovie, Ms 809.]

dans les travaux chimiques, plus il était conforté dans son soupçon que la sagesse hermétique de M. le comte consistait en tours de passe-passe. Finalement, il en fut, par l'opération déjà mentionnée plus haut, pleinement convaincu en assistant à la fixation ou transformation du mercure (un secret qui consiste en une interversion des creusets)⁵⁷. Il lui reprocha publiquement sa grossière escroquerie, ce que notre sage ne fut en mesure de réfuter que par des grossièretés, par quoi celui qui fut jusqu'ici son protecteur ne put à ce moment-là plus douter que son invité était complètement indigne de lui. Les sommes — et non des moindres — engagées dans les multiples grandes opérations chimiques, ainsi que les cadeaux faits à M^{me} la comtesse, furent perdus, et ce noble couple, expulsé de la maison comme il se doit, par voie judiciaire.

L'opération avec l'enfant avait certes été déjà suffisamment démasquée auparavant, mais l'on était encore trop épris de Calhostros pour prêter l'oreille à la vérité. Dès lors, on ne pouvait assurément pas continuer à douter et sans doute eût-on préféré y croire plus tôt.

Pour ce soi-disant travail magique, Calhostros avait choisi la fille d'un officier domestique et favori du p[rince] P[oniński], une enfant de huit ou neuf ans. Le père de cette dernière, qui jugeait peut-être Calhostros et sa sagesse plus froidement que son maître, pouvait bien avoir dès le début de bonnes raisons de tenir l'invité étranger pour ce qu'il était réellement. Après que Calhostros ait fait un jour la démonstration de ses arts magiques avec l'enfant, le père chercha à obtenir de sa fille qu'elle lui avoue si elle n'avait pas reçu des instructions préalables de la part du monsieur étranger. Après un long refus, elle le confessa et ajouta qu'il lui avait prophétisé Dieu sait quel mal si elle ne gardait pas la bouche pure, etc. Le père croyait avoir désormais en mains les armes suffisantes pour contrer Calhostros. Il ne perdit pas un instant pour faire connaître cette découverte au p[rince] P[oniński]. Mais, comme on dit, il arrivait trop tôt. Il lui fallut essayer les plus sévères reproches d'avoir l'audace de calomnier un homme tel que Calhostros, suite à quoi il devait au surplus éviter la maison de son maître.

Vous allez probablement me demander où Calhostros demeura après la *catastrophe*⁵⁸ évoquée plus haut. — Il avait, depuis quelque temps déjà, pris en cure une certaine c[omtesse] de H[umiecka]⁵⁹, à laquelle il avait assuré qu'elle recouvrerait complètement l'usage de ses yeux, qui lui avaient fait souffrir de nombreux maux. Celle-ci le prit même pour médecin personnel après son départ forcé de la maison du p[rince] P[oniński]. Il y jouit d'un asile temporaire, mais s'en rendit indigne comme il le fit chez le p[rince] P[oniński]. La c[omtesse] de

57. Vraiment ! monter un artifice si éculé, c'est faire preuve de trop peu d'attention à l'égard de son auditoire. Pour un tel cadeau, il aurait pu prendre la peine de se mettre en frais de quelque nouvelle invention. Ou serait-ce que messieurs les adeptes pensent aussi qu'on est le moins possible sur ses gardes face à l'illusion la plus simpliste ? Alors ! il faut finalement ne fréquenter personne d'autre que des chimistes et métallurgistes de réputation publique.

58. [En français dans le texte.]

59. [Anna comtesse de Humiecka, née Rzewuska (1721–1798), la veuve de Józef comte de Humiecki, porte-glaive de la Couronne polonaise.]

H[umiecka] garda ses yeux malades et le médecin merveilleux prit la route avec les biens gagnés — riant dans sa barbe et espérant trouver bientôt d'autres naïfs aussi crédules. Vous verrez qu'il en a réellement trouvé et qu'il en trouvera aussi longtemps qu'on ne mettra pas une fois en travers de son chemin un obstacle puissant venu d'en haut pour soigner et dissiper cette épidémie qui domine notre époque, à savoir la soif contre nature de symboles et de miracles.

Mais pourquoi donc l'avoir laissé suivre sa route si tranquillement ? À vous aussi cela paraît bien étrange, n'est-ce pas ? Je me suis par ailleurs souvent posé cette question en entendant parler de ce genre de personnes ; mais j'ai découvert qu'à certains égards, cela reste tout naturellement du ressort de notre amour-propre. — Généralement, on n'avoue pas volontiers s'être trompé, bien que la vraie probité du cœur n'en soit pas mise en doute. On préfère encore donner un viatique pour la route à celui qui nous a dupés, afin qu'il puisse seulement partir. Sa présence est certes pénible, mais dans le cadre d'une enquête légale, toutes sortes de petites circonstances pourraient peut-être émerger, que compromettraient notre intelligence, notre jugement, notre curiosité ou autres choses semblables. — C'est peut-être la raison la plus noble pour laquelle les [fraudeurs]⁶⁰ de ce genre s'en sortent le plus souvent sans mal. Vous souvenez-vous bien du *charlatan* qui montrait un cheval dont la tête était dans le dos et la queue à l'avant ? On voit souvent semblables chevaux extraordinaires et malheureusement ! beaucoup d'hommes estiment qu'ils trouvent compensation pour leur crédulité quand ils peuvent rire de ceux qui les ont également observés.

Je souhaite encore faire quelques remarques et compenser les deux ou trois choses que j'ai oubliées plus haut.

Calhostros dit qu'il a appris ses sciences secrètes dans les chambres souterraines des pyramides d'Égypte et que, comme Moïse, il fut instruit de toute la sagesse des Égyptiens. *Madame la comtesse*, au contraire, trouve parfois bon de mettre cette version en doute auprès de ses confidents, et certifie sous le sceau du silence le plus strict que Calhostros a plutôt appris ses sciences à Francfort-sur-le-Main, là même où il aurait rencontré un homme singulier, nommé Gualdo, qui le prit en affection et ne se contenta pas de lui dispenser son instruction sur tout ce qui traitait de son art, mais qui lui montra aussi les nombres d'un *ternos*⁶¹ dans le prochain tirage d'un loto qui allait y avoir lieu, et lui donna une bonne réserve de *poudre de projection*⁶², mais que ce trésor lui avait été dérobé par l'une des p[utain]s qui étaient présentes quand il transmuta du métal.

J'ai déjà dit qu'il ignore complètement les principes de la chimie. Ses travaux chimiques habituels montrent très clairement qu'il ne possède que quelques opérations et recettes, en partie connues, en partie

60. [Omis par Bode ; *Betrüger* dans la lettre de Kortum.]

61. [Un ternaire au loto.]

62. [En français dans le texte. — Une réduction en poudre de la « pierre philosophale » permettant de fabriquer l'élixir de jouvence qui aurait pour propriété de soigner toutes les maladies et d'assurer l'immortalité.]

ne débouchant sur rien, et auxquels il confère un certain prestige en se contentant de les tirer de la classe des choses connues pour les transposer dans le royaume du mystère. Il en est de même concernant la médecine. Il ne s'engage dans aucune conversation raisonnable sur l'art médical. Ses preuves tiennent dans de grossiers jurons — ou au mieux, en un pari sur qui d'entre les deux sera capable de prendre des pilules de poison sans subir de dommage⁶³.

Calhostros connaît tous les gens qui, depuis quelques années, se sont fait une réputation grâce à la magie (ou quel qu'en soit le nom)⁶⁴ — par exemple Swedenborg⁶⁵, Schroepfer⁶⁶, Sch[em] Sam[uel] F[al]ck⁶⁷ et St G[ermain] —⁶⁸, parmi d'autres encore de moindre importance. Il nomme le premier *un médiocrement honnêt[e]-homme* et le deuxième, *un parfait coquin*⁶⁹.

Je ne souhaite pas étirer ma lettre jusqu'à la longueur qu'elle devrait atteindre si je voulais aller davantage dans le *détail*⁷⁰. Toutefois, je peux vous assurer qu'à V[arsovie], on a tenu sur lui un journal rigoureux, et que l'on n'a rien laissé passer de ce qui pourrait servir au déploiement de la vérité. Si l'on voulait obstinément douter du résultat qui en découle, ce serait un sérieux défi lancé au journal.

Encore une chose. J'ai toujours pensé que les gens qui s'adonnent à ce genre de sagesse surnaturelle devaient être aussi des chrétiens très dévots ; pour le moins, tous les livres traitant de ce sujet, et qui existent en suffisance de nos jours, sont écrits sur un ton de dévotion enthousiaste et transcendantal. C'est justement le contraire que nous trouvons chez notre homme miraculeux. Certes, il utilise les psaumes pour chasser le démon, mais d'un autre côté, il blasphème et raille tout ce qui porte le nom de Dieu, du Christ et de la religion⁷¹.

63. *Philadelphia** et *Comus***, et beaucoup de ces hommes très habiles de leurs mains, peuvent s'engager dans un tel débat, tout parier, mais cette *bonne foi* pourrait coûter la tête à un autre. [* Jacob Philadelphia (né Meyer, 1735–1797?), prestidigitateur juif américain, actif dans plusieurs pays européens dès 1756. ** Nicolas-Philippe Ledru (1731–1807), illusionniste français. † En français dans le texte.]

64. Toutefois, il serait préférable que les arts d'agrément qui, pour l'honneur des lumières et de la philosophie dominante de la deuxième moitié de notre siècle, sont mis en avant sous la brillante appellation de « magie », soient nommés par le terme juste, vénérable, pertinent et intelligible pour tous, de *jonglerie*. Nombre d'hommes honorables garderaient ainsi la tête froide.

65. [Emanuel Swedenborg (né Swedberg, 1688–1772), naturaliste et théosophe suédois, prophète de la « Nouvelle Jérusalem ».]

66. [Johann Georg Schrepfer (1738–1774), cafetier, illusionniste et imposteur franc-maçon allemand.]

67. [Chajim Samuel Jakob ben Rafael Baal-Schem, le « Dr Falk » (1710–1782), cabaliste juif de Furth, actif à Londres depuis 1742 environ. — Balsamo lui nomma le « plus grand homme en Europe » (Saltzman à Willermoz, 31 décembre 1780, in Robert Amadou, *Cagliostro et le rituel de la Maçonnerie égyptienne*, Paris : Sepp, 1996, p. 99 ; Catherine II confirma qu'il « se disait en possession de tous les secrets du docteur Falk » (lettre à Grimm, [19] juillet 1781–[11 septembre] 1781, in SIRIO 23 (1878), p. 213).]

68. [Le « comte de Saint-Germain », alchimiste d'origine inconnue à qui l'on a attribué *La très sainte Trinosophie*. En 1781 déjà, il séjourna, sur invitation du prince Charles de Hesse, à Eckernförde dans le duché de Schleswig, où il mourut le 27 février 1784.]

69. [En français dans le texte.] Il entretient avec le deuxième une singulière similitude — à savoir qu'un ministre résidant l'aurait également soumis à un *quæstioni status* à propos de son titre de colonel.

70. [En français dans le texte.]

71. Apparemment, mon ami porte ici une dure accusation. La chose la plus sévère que l'on puisse dire d'un homme responsable de ses actes, c'est qu'il blasphème Dieu avec une intention consciente. Par

Mais dites-moi, mon meilleur ami, d'où vient que Calhostros fasse une certaine relation entre son métier et la franc-maçonnerie ? Je ne peux pas m'exprimer plus précisément, car je suis profane ; mais je sais que vous êtes un franc-maçon expérimenté. J'ai de l'estime pour la franc-maçonnerie et je n'aimerais pas qu'elle ait une réputation encore plus mauvaise que celle qu'elle a parfois⁷².

Si je conçois la franc-maçonnerie comme une association d'honnêtes hommes excellents, je pense à une société très honorable. Ne pourrait-on pas mettre à exécution comme principal cérémonial de l'initiation ceci : « Honte et ridicule à celui qui n'est ni ne reste un honnête homme » ? Vous riez ! Mais tirez une fois l'*esprit*⁷³ pur de cette formule et dites-moi si j'ai tout à fait tort ! Si la franc-maçonnerie est cette chose, ou qu'elle peut devenir une chose comme cela, alors je voudrais bien être franc-maçon. Mais si l'on peut à la fois être un vrai franc-maçon et un homme tel que Calhostros, alors (ne m'en tenez pas rigueur), avec toute mon amitié, non merci !! Mais ne me tenez pas non plus rigueur que je me sois permis de causer de la franc-maçonnerie. C'est même un privilège de notre époque éclairée que de pouvoir parler de tout ce que l'on comprend et ne comprend pas.

J'ai gaspillé suffisamment de papier et d'encre pour aujourd'hui. Et c'en serait trop, bien trop si je n'imaginai pas que vous puissiez au moins prévenir quelques personnes pour qu'elles soient sur leurs gardes. Car je crains qu'il fasse là-bas comme il a fait partout ailleurs. Lorsque l'attente de ses disciples sera à son comble, il se mettra en chemin, promettra autant ailleurs et tiendra tout aussi peu.

Portez-vous bien !

malheur, le cas sous sa forme indirecte est plus fréquent qu'on ne le croit, et parmi ces blasphèmes indirects envers Dieu, il y a sans nul doute l'abus de Son Nom lors des initiations à des mystères dérisoires, triviaux et ne menant à rien, et de la Parole de Dieu, si sacrée aux yeux du chrétien, au cours de vains tours de passe-passe. Seulement, je me sens tenu de faire la remarque suivante pour faire suite à cette anecdote accusatrice : Je sais, grâce à des informations indubitables, que l'homme qui doit en ce moment accomplir des cures merveilleuses à St[rasbourg], parle de la religion chrétienne avec tellement de respect qu'il aurait affirmé que, parce que Voltaire et (je crois qu'il l'a aussi nommé) Diderot ont prêché avec tant d'impact en défaveur du christianisme, l'Europe lui devient trop étroite et qu'il la quittera prochainement pour aller vivre en Asie, comme chrétien, dans la tranquillité et sans y avoir à témoigner de ce scandale. Il s'ensuit que, de trois choses l'une : ou bien l'on a menti à mon ami sur le compte de Calhostros concernant ses concepts religieux ; ou bien le Calhostros de V[arsovie] et le Calhostros de St[rasbourg] sont véritablement deux personnes distinctes ; ou bien — il simule maintenant. Car un authentique instructeur (si l'on voulait m'objecter qu'il puisse l'être), ne s'adonne pas à un art aussi important pour la vie et le bien-être humains que la médecine — quand il sait qu'il ne le comprend pas.

72. Mon très cher ami, je ne vous répondrai entre quatre yeux pas autre chose que ce que je dis ici publiquement. Comment se fait-il que Calhostros établisse un certain lien entre son activité et la chimie ainsi que la médecine ? S'il prétend être un grand maître dans les deux disciplines, y est-il pour autant initié ? Ou bien est-ce que parce que n'importe qui y met les mains, que la chimie et la médecine souffrent d'une mauvaise réputation ? — La franc-maçonnerie devrait-elle avoir honte de toutes les taches laissées par ceux qui y sont passés ? Je n'ai ni le devoir, ni la permission de défendre cet Ordre dont je suis membre. Mais pour contribuer à la vérité, je puis dire ceci : dans tout ce que je connais de la franc-maçonnerie (et je suis un maçon assidu, pas un néophyte), il n'y a pas non plus d'indice qui mènerait à de telles disciplines pratiquées par Calhostros d'après vos informations. Et si vous ne me croyiez pas sur parole, vous devriez pardonner à un franc-maçon de ne pas être du tout prodigue en promesses solennelles.

73. [En français dans le texte.]

ÉPILOGUE

Vers la fin, le ton — particulièrement dans les notes — a quelque peu changé par rapport à celui du début : Mais...

*Mas deixemos por agora esse exame, por não dar nova
Materia à minha indignação⁷⁴.*

74. [Portugais : Mais laissons cet examen pour l'instant, afin de ne pas donner de nouvelle matière à mon indignation.]

[APPENDICE]

Copie d'une Lettre de Mr B. à Mr P. à Varsovie⁷⁵St Petersburg le 30 May 1780⁷⁶

Vous demandés Monsieur ce que je pense du fameux Aventurier qui occupe maintenant Votre attention & si c'est effectivement le même qui a passé quelque tems ici, & dont on a débité bien de merveilles. Comme je ne l'ai pas connu particulièrement je suis obligé de me borner à diverses Relations, qu'on m'en a faites. d'Après ce que Vous me marqués, je ne puis douter que Vous n'aiés à faire à celui la même que nous avons connu icy sous le nom du Comte Cagliostros.

Une Effronterie sans egale, aucun usage du Monde, sans éducation quelconque ni connoissance de sciences, une voix de Stentor, des discours remplis d'exageration, de mensonges palpables, & de reveries jointes à beaucoup de memoire & à un esprit inventif, ont fait conjecturer que ce aventurier a fait autre fois le metier de charlatan, qui placé sur un tréteau vend aux foires de l'Orvietan⁷⁷ ou Emplatres pour les Cors, avale des poisons, debite des faux secrets, fait quelques tours de passe passe, & attire dans sa bourse l'argent des Badauts ; Les medecines & les Emplatres qu'il distribue encore maintenant gratis, & les faits qu'il cite, joints à quelques Proverbes latins, qu'il estropie me confirment dans cette Idée.

A sa prononciation on le prend pour Calabrois ou Sicilien, cependant d'autres le croient Juif Portugais, sur ce qu'il en a tout a fait la Phisionomie, & qu'il parle la Langue de ce Pays la mieux que tout autre. Pour lui il voudroit être cru Arabe ou Egyptien, à cet effet il se donne en certaines occasions le titre de Grand Kophte, & étale quelques Manuscrits Arabes qu'il ne sçait pas lire lui même. Sa Taille est petite, trapue, grosse, il a les cheveux entre cendrés et noires, l'oeil gris jaunes assés vif, dont l'un est Larmoyant, le visage plein, la Levre d'en haut tant soit peu en avant, les mains & les Pieds très petits.

Un Orgueil & une Vanité indicible; une simplicité très recherchée dans sons habilement, quelque peu d'Adresse dans les Pieds, et dans les mains, du talent de copier des dessins & l'écriture peuvent combinés ensemble, vous présenter assés au juste le Portrait de ce fripon unique peut être dans son espece, que nous avons possédé icy pendant environs 10 Mois, cherchant à se faufiler dans les premieres Maisons surtout.

Il conduit avec lui une femme qu'il donne pour une Princesse de la famille de Santacroce mais que l'on sçait être d'une famille bourgeois de Rome; elle lui sert à amener à courir & à executer les differens roles qu'il joue ; mais comme le fond du Caractere de cette femme n'est pas assés pervers, & qu'elle n'est pas encore assés stylée, elle a trop peu d'art

75. AODF Copenhague, F XXVI 93 e 46.

76. [10 juin 1780 d'après le calendrier grégorien.]

77. [Potion inventée par Girolamo Ferranti d'Orvieto en 1603.]

& se laisse facilement deviner. Cagliostros a voié dans toute l'Europe en changeant souvent de Nom, chose dont il convient lui même ; il fait entendre à ceux qu'il admet à sa confiance, que son véritable Nom est : Frederic Gualdo, & qu'il vit depuis 500 Ans, Privilège auquel les enfants d'Hermes prétendent. Il veut encore s'attribuer tout ce qui est dit dans le Memorial du Mondain, d'un certain Marquis de Belmar. Dans d'autres occasions il se fait passer pour le fameux St Germain qui a été en liaison avec Louis XV. Tantot il se donne pour cet adepte qui s'est échappé des Prisons de Vienne du Tems de François I & on prétent qu'il a pris également les Noms de Pelegrini & de Feliciani. La Gazette d'Erlang N° 99 de 1779 rapporte quelques autres Circonstances qui le concernent⁷⁸.

On prétent qu'en Angleterre il s'est mêlé du Commerce des Billets de Lotterie qu'il assuroit devoir gagner, ce qui avec d'autres Tours de passe passe a excité l'attention de la Police & lui a attiré quelque séjour en Prison. À Paris il se trouve consigné sur les Livres de la Police pour avoir filouté quelqu'un de 600 Louis. À Berlin il étoit lié avec un certain Brocanteur nommé César & a passé pour avoir fait une belle Emeraude,

78. *Real-Zeitung* (Erlangen), n° 99, 14 décembre 1779 : « Nous apprenons par une nouvelle lettre en provenance de Mitau que le mariage récemment annoncé de S[on] A[ltesse] le duc de Courlande avec la baronne von Medem de la maison Altauz s'est déroulé de façon extrêmement surprenante et inattendue à la cour réunie dans la soirée du 7 novembre. Notre duc, poursuit la lettre, éprouve le bonheur de l'amour avec le feu de la plus grande jeunesse — notre souhait et notre espoir le plus zélé étant qu'il le savoure longtemps et paisiblement, et que surtout, la quiétude de la douce âme bienveillante de notre nouvelle princesse si rapidement montée sur le trône ducal puisse n'être jamais enveloppée des nuages sombres qui surgissent du ciel politique. Les fêtes organisées pour célébrer l'événement débiteront le 16 novembre ; il y aura des soupers, des dîners, des concerts, des bals, des illuminations dans la manière et les mœurs des cours dont on annoncera peu de choses entièrement nouvelles. En revanche, une autre célébration, qui s'est démarquée par sa rareté et son étrangeté, mérite davantage qu'une allusion ; il faut à son sujet creuser un peu dans le passé. Au printemps de cette année, un prétendu comte de Calliastro séjourna à Mitau ; un homme qui prétend avoir quelques centaines d'années, qui veut avoir parcouru l'Égypte et tout l'Orient, mais qui n'a trouvé nulle part autant d'amis qu'en Courlande. Il était l'âme de toute société distinguée ; là où il se rendait, à la campagne ou encore à la ville, partout on le suivait en masse. Il prenait les airs d'un homme aux revenus annuels de 13000 ducats et se nommait en sus *Grand* d'Espagne, colonel et propriétaire d'un régiment de cavalerie espagnol, etc. et savait tout de l'Espagne, si ce n'est la langue. Il a fondé à Mitau une confrérie pour bonnes femmes qui avaient depuis longtemps soupiré pour cela, et l'affaire fut bientôt menée avec zèle et sérieux. Finalement, notre *Don*, après avoir bien bouclé son affaire, reprit la route, peut-être aussi avec la bourse remplie, laissant derrière lui une foule de fils et de filles de l'ordre. Celles-ci ont envoyé, le 9 du même mois, une députation de trois sœurs au palais résidentiel pour y haranguer, au vu et au su de toute la cour, la nouvelle duchesse, laquelle appartient elle-même à l'ordre, y donner sa bénédiction au nouveau couple avec les expressions les plus poignantes et vanter le bonheur du reste des Lumières de Courlande de voir, sous le gouvernement actuel, mais aussi sous le règne du sérénissime Duc, une sœur de l'ordre s'asseoir sur le trône et élever par là même à une haute dignité l'ensemble de l'organisation. Le discours fut accueilli avec un regard de clémence par le prince, et le beau sexe — surtout sa partie érudite, celle déballant volontiers sa science — se réjouit de la perspective délicieuse de pouvoir encore un jour monter en chaire ou sur l'estrade dont la jalousie des hommes l'avait exclu jusqu'à présent. — Pour finir, ajoutons encore que ledit *Don*, *Grand* et *Comte* Calliastro qui traverse divers pays sous le nom de St. Germain ou marquis de Bellmar, ou Pellegrini, ou Federico Gualdo ou Don Giuseppe Feliciani ou, comme ici, Calliastro (c'est l'homme bizarre dont parle l'excellent comte de Lamberg dans son *Mémorial d'un Mondain*) et qui quitta Venise au bon moment, alors qu'on voulait mettre un terme à son périple, le même qui s'est récemment installé à Saint-Petersbourg sans toutefois être en veine : tandis que la grande Catherine refusa l'offre d'atteindre avec l'aide de son secret le même grand âge que lui, et en outre, le ministre espagnol fit savoir que peut-être M. Calliastro serait, sinon ce qu'il veut être, mais du moins ni *Don*, ni *Grand* d'Espagne, ni même colonel d'un quelconque régiment espagnol. »

& pour avoir présenté du Chanvre aussi doux que de la soye. Mais malgré ces pretendus talens, & quelques autres, qu'il annonçoit, le Roi l'a fait conduire hors de la frontiere avec defense d'y rentrer.

La Maçonnerie lui fournit l'occasion de faire des Connoissances, & l'amour des hauts grades ainsi que l'Etablissement des Loges Egyptiennes & de celles d'Adoption, lui attirent partout des Proselytes. Pour s'introduire ensuite auprès des Grands, il se fait soupçonner d'être Grand Cabaliste & Adepte de la premiere Classe, qualités que son voyage continuél sans être pourvu de Lettres de change, & sans prendre d'Argent ni de Présents de personne semblent confirmer. À l'appui de ces titres qu'il n'avoue jamais que malgré lui, quoiqu'il aille toujours au devant des occasions ou il puisse le faire, il prédit l'avenir devine le passé, s'entretient devant tous avec son esprit familier, fait entrevoir le moien de prolonger la vie ainsi que ceux de s'enrichir, & comme chymiste il fournit aux Dames des drogues pour conserver le tein & la Jeunesse. Mais comme on pourroit à la longue exiger de lui des Preuves & par les effets se convaincre du peu de realité de ses secrets, il a [pour] fin de ne pas faire de longs sejours & prend ordinairement pour pretexte de son depart des chicanes imaginaires, qu'on lui fait à ce qu'il prétend pour depriser son merite, & qui au fond ne sont que le juste mépris & l'Indignation que lui doivent attirer ses manieres brusques, ses propos grossiers & insolents qu'il se permet même vis à vis de Personnes les plus respectables. Aussi il lui en arrivent souvent des Corrections mortifiantes, telles que celle qu'il a eu peu avant son depart d'icy d'un secretaire demeurant chez M^r de G[elagui]n, qu'il avoit fait mine de vouloir insulter. Au reste cet Aventurier manque d'Adresse & de Capacité pour soutenir le Role qu'il s'est proposé de jouer. La présomption dont il est petri, & la prévention de Sa Capacité lui font negliger mille minuties qui le decouvrent. Il se trompe très grossierement en traitant tous les hommes comme des betes dont il veut avoir bon marché, & ce qui trahit encore plus ses fourberies, c'est l'incontinence vis a vis du sexe qui lui fait absolument perdre le Jugement, & disparoitre le Masque de Philosophe. N'ayant ni Religion ni Probité il prend facilement Dieu à temoin, fais les sermens les plus forts, parle au nom de Dieu comme un inspiré & se fait un jeu d'engager sa Parole d'honneur & sa personne comme Arches de ce qu'il avance, soit pour fasciner l'esprit de ses Auditeurs, soit pour seduire l'innocence, mais bientôt changeant de caractere il ne se fait pas scrupule de blasphemer, de crier Vengeance au Ciel & de donner preuve sur preuve de son inconduite & de la fausseté de sa science ainsi que de ses discours. Sa femme pour donner un air de verité à ses Impostures & pour les mieux accrediter, fait de tems à tems de fausse Confidence & debité sous le sceau du secret, qu'il a rencontré à Francfort sur le Mayn un homme singulier, qui doit être le vrai Gualdo & qui voiant de la Capacité à son Mari, lui a donné des Instructions, un Tonne de Lotterie, & de la Poudre de Projection. Elle ajoute pour rendre l'histoire plus veritable, que ce dernier trésor lui a été enlevé en Angleterre par le Greluchon d'une de ses Catins après y avoir donné lieu par des Transmutations faites imprudemment devant diverses Personnes. Ce que je sçais positivement, c'est

qu'arrivé à Mietau il a fait plusieurs d'operations soidisantes Magiques & Alchymiques, il execute les premieres à l'aide des Enfants qu'il gagne, ou qu'il intimide, & qui au reste ne font que repeter derriere un Ecran, ou derriere une Porte la premiere phrase de sa demande. À l'égard de ses Experiences Alchymiques, la plus remarquable est la Conversion du Mercure en Argent, mais plusieurs personnes qui la lui ont vu faire tant à Mietau, qu'icy, conviennent unanimement que son Art consiste à escamotter le Creuset contenant le mercure & de lui substituer adroitement un autre ou un Culot d'Argent se trouve tout fait.

Comme l'Ambition le devore il s'est fait passer à Mietau pour Colonel Espagnol & y a porté l'Uniforme, que la Présence du Resident d'Espagne à notre Cour après une explication à ce sujet l'a empêché de mettre icy.

Dans chaque Pays il cherche à se donner d'autres reliefs, & il a entrepris à Mietau & icy aussi celui d'un homme très profond en Medecine; mais comme il n'a aucune Theorie il se garde bien d'entrer en lien avec les Medecins & ne repond à leurs Argumens que par des mépris & des injures. Sa Coutume est de donner des Medicamens tres violents, sans aucun égard à l'age le temperament & même le genre de Maladie. S'il reussit à faire quelque guerison remarquable, il en fait sonner fort haut le bruit, tandis qu'il met sur la desobeissance du Malade toutes celles qui lui manquent, & qui sont en bien plus grand nombre.

Il ne tarde pas de promettre de grands avantages & de dextérités fort considerables à ses sectateurs, leur faisant en conséquence commencer d'abord des Ouvrages, du moins l'at-il pratiqué ainsi en Courlande chez M^{rs} M[ede]n & H[owe]n & icy vis à vis de M^r C[orbero]n qui est resté persuadé de son Pouvoir sur les Esprits. Pour reconnoitre le droit d'hospitalité il s'est joué de la Credulité de Mr. G[elagui]n au quel il a fait commencer un soi disant Ouvrage Philosophique avec de l'Eau forte au feu de Lampe.

Cagliostros seroit souvent embarrassé sur la façon de terminer ses entreprises, & sur le moien de finir ses sejours mais il y a pourvu de longues Mains par un manège qui paroît très naturel, car étant d'un Caractere colere & emporté; il a affecté de le paroître bien peu pour avoir un pretexte de se brouiller avec ses Pratiques, & de les planter au beau milieu de l'ouvrage. Je l'a fait ainsi icy & d'ailleurs comme on m'en a assuré. Ou bien une affaire maçonnique ou autre indispensable survient et l'oblige de partir malgré lui, alors il fait semblant de vouloir laisser sa femme jusqu'à son Retour ; celle cy proteste qu'elle aime trop son mari pour le laisser aller seul, on donne donc de nouvelles promesses de revenir, on recommande d'avoir en attendant bien soin de l'ouvrage commencé & on gagne pays, ou à la faveur d'un autre Nom, & d'un autre genre de science, si veul dire d'excroquerie. Les deux Epoux commencent à nouveaux fraix à faire des dupes, ce qui reussira tant que l'Esprit de l'homme sera porté au merveilleux à la nouveauté à la cupidité, & à l'envie de perpetuer ses Jours.

Notre Grand homme marque & prône en toute occasion son desinterressement, & ne reçoit aucun présent, mais il a grand soin, de produire

avantageusement sa femme. Celle cy feint de prendre de l'Attachement pour les plus opulents leur fait même quelque fausses confidences, & les amene à rechercher par Elle les bonnes graces de son Mari. Cette politique lui vaut des Largesses en Bijoux & en Argent qui servent de ressource à son Epoux lorsque les fonds commencent à lui manquer. Car, qui lui arrive quelques fois puis qu'on assure les avoir vus réduits à abandonner tout pour se sauver & continuer à pied leur grand voiage. Apropos de Voiage, cet Aventurier se vante d'avoir parcouru les quatre parties du Monde, tandis qu'il y a des personnes qui assurent positivement qu'il n'a jamais exercé ses talens qu'en Europe.

Voilà Monsieur en gros tout ce que j'ai pu Vous apprendre sur son Compte, car les details feroient un Volume & je puis avancer hardiment qu'il emploiera à Varsovie les mêmes expedients à peu près, à moins qu'il ne recontre des Personnes capables de le confondre d'abord au sujet de ses pretendus Connoissances spirituelles & Philosophiques. Dans ce Cas il aura recours à son Genie inventif & intriguant, il se melera de Politique, ou debitera des Projets de Manufacture, d'Agriculture, de Commerce, ou il proposera des Etablissemens comme il a fait icy, & si vous n'êtes sur vos Gardes il fera chez Vous ce qui lui a reussi ailleurs, c'est a dire il partira après avoir fait une bonne recolte par le moien de sa femme aux depends des ames credules, ne laissant d'autre preuves de son sçavoir qu'un fond d'Admiration parmi les sots, & des Regrets à ceux qui se sont flatté de devenir par son Moien Possesseurs des incomparables secrets. En tout cas Vous êtes prevenu & avés la Liberté de faire tel usage qui Vous vouldrés des Indications que j'ai l'honneur de Vous donner. J'ai celui d'être &c.

B.

LAZARE LENAIN, MAGE DE GÉNIE

par Benjamin Barret

CERTAINS LECTEURS DE *RENAISSANCE TRADITIONNELLE* ONT peut-être eu connaissance d'une exposition dédiée, courant 2018 à Amiens, à l'« histoire de la Franc-Maçonnerie à travers les documents des archives de la Somme », et surtout de son affiche. Quelques images intrigantes : des cercles tangents de différentes tailles, tracés proprement au compas, répartis asymétriquement, où des figures démoniaques et anthropomorphes émergent d'un imbroglio de caractères mystérieux, plus ou moins lisibles, le tout dans un style difficile à dater, mais indubitablement ancien...

À leur vue, Pierre Mollier, ayant appris que ces illustrations avaient été tirées d'un fonds d'autographes du bouquiniste picard Lazare Lenain (1793-1877) tardivement acquis par les archives de la Somme¹, lance alors un appel au futur auteur de ces lignes, également auteur, une décennie plus tôt, d'un mémoire sur ledit Lenain, et entre-temps devenu sous-diacre de l'Église Orthodoxe des Gaules dans le parc naturel de Lorraine.

Avant tout, Lenain était un mage, et il faut ici entendre « magie » au sens fort : celui d'un art ancestral et toujours insaisissable qui consiste à rendre opérants les liens entre monde « visible » et monde « invisible », à toutes fins utiles (morale, immorale, amoral, parfois spirituelle...). Théoricien méconnu d'une « science cabalistique » qu'il assimilait à la Sagesse universelle des Antiques, mais également Maître Maçon, bouquiniste modeste et passionné, et père d'une ribambelle d'enfants, Lenain aurait sans nul doute souscrit à cette question toute rhétorique : quoi de plus stimulant que de s'efforcer de mettre en lumière ce génie créateur dont témoignent les écrits mystérieux des anciens mages, pour mieux lui obéir ?

L'auteur de ces lignes a donc accepté l'aventure. Après cela, tout est question de méthode.

1. Quelques pièces éparses conservées dans la collection « Vieillard », cotée 96 J (cote 96 J 3 en particulier). Faute de disponibilité personnelle, nous n'avons pu consulter ces documents que sous forme de copies (informations et scanographies aimablement fournies par M. Xavier Daugy, responsable des archives privées aux archives départementales de la Somme).

« Créer des liens » : voilà ce qui pourrait être le maître mot d'un tel travail, et nous invitons nos lecteurs à considérer cet article comme une sorte d'hommage à l'œuvre de Lenain lui-même : si notre méthode diffère du tout au tout de celle du mage – méthode sobrement historico-critique pour le présent article, méthode expérimentale et pleine d'enthousiasme quasi-religieux pour Lenain – il ne s'agit pas moins, dans l'un et l'autre cas, d'une certaine quête de l'indicible.

Notre objet, c'est Lenain et son œuvre, un homme dont la foi débordante en sa pratique confine quelquefois à la candeur, sans amoindrir pour autant la profondeur d'esprit, et une œuvre qui, tout uniformément cantonnée au domaine magique, demeure disparate, et surtout profondément elliptique, d'abord parce qu'une partie des autographes de Lenain est aujourd'hui perdue, ensuite et surtout parce qu'il n'a délibérément pas souhaité mettre par écrit le fin mot de sa « science ».

Puisqu'il s'agit notamment ici de faire connaître aux Frères Maçons l'un de leurs prédécesseurs méconnu, nous ne ferons bien sûr pas plus l'économie d'une courte biographie (1^{re} partie) que de d'une présentation de l'œuvre lenainienne connue considérée dans son ensemble (2^e partie), nous attardant quelque peu sur ce qui a trait à l'univers maçonnique. Nous n'étudierons donc qu'en une troisième partie les quelques documents récemment acquis par les archives de la Somme, documents dont l'étude présente un multiple intérêt : ils comportent de nouvelles données tout à fait centrales pour la connaissance de leur auteur ; ils sont fort significatifs de l'état d'esprit de Lenain face aux « mondes invisibles », et d'une œuvre à laquelle ils apportent même une nouvelle dimension ; leur commentaire pourra faire office d'exemple d'enquête historique de pièces originales à l'extrême ; ces pièces sont fascinantes.

Des pans entiers de la « science magique » de Lenain devront cependant être laissés de côté compte tenu du format qui nous est imparti². Nous espérons cependant honorer un double objectif : d'une part, de faire davantage connaître une figure d'une importance insoupçonnée pour l'histoire de l'occultisme – voire de l'ésotérisme occidental – figure qui plus est attachante, véritablement spirituelle, et sincèrement philanthrope ; et d'autre part de visiter un tant soit peu cette notion même de « magie », dont les implications dans notre quotidien sont peut-être plus importantes qu'il n'y paraît.

2. Pour un complément d'informations, voir, en premier lieu, notre mémoire de recherche soutenu en décembre 2010 à l'École Pratique des Hautes Études sous la direction de M. Jean-Pierre Brach, en second lieu notre article « La 'science cabalistique' de Lazare Lenain (1793-1877) », paru dans le quatrième tome de la série *Octagon*, éditée par M. H.T. Hakl (*La recherche de la perfection*, Gaggenau : Scientia Nova, 2018), et en troisième lieu la page Wikipedia que nous avons consacrée au mage picard (et demeurée inchangée depuis sa mise en ligne jusqu'à ce jour du 11 octobre 2019) : https://fr.wikipedia.org/wiki/Lazare_Lenain. Signalons également la publication en 2014 d'une nouvelle édition annotée de la *Science cabalistique*, couplée au *Rit cabalistique* (éd. princeps) par Stephan Hoebbeck (Bruxelles : ESH éditions).

Première partie :

QUI ÉTAIT LENAIN ?

Premières années

Lazare Lenain naît dans le X^e arrondissement de Paris le 19 février 1793, entre deux Terreurs. Au bas d'un fascicule électoral publié cinquante-cinq ans plus tard (1848), on lira la signature : « LENAIN (Lazare-Républicain), le cinquième qui a reçu ce nom en France ».

De ses premières années, on ne sait quasiment rien, si ce n'est la disparition de son père Augustin, âgé de quarante-sept ans, quelques jours après le onzième anniversaire de Lazare-Républicain, enfant unique. Le décès aura lieu dans ce même X^e arrondissement, où l'auteur de la *Science cabalistique* passa vraisemblablement son enfance.

Conscrit des armées napoléoniennes en 1813, puis placé au dépôt au bout d'une année de service comme fils unique de veuve³, on ne retrouve clairement sa trace qu'en 1817, année de son premier mariage, avec une dénommée Madeleine Roussel, dix-huit ans.

Franc-Maçonnerie

Lenain fréquente durant ses premières années amiénoises les loges maçonniques du Grand Orient de France. Son certificat d'initiation au grade de Maître, conservé dans le fonds des archives de cette obédience à la BnF à Paris, est daté de 1818. Lenain a vingt-cinq ans.

Son nom, en revanche, ne figure sur aucun des tableaux de la loge de la « Parfaite Sincérité » – où il fut initié au dernier degré des loges bleues – jusqu'au 27 octobre 1814 (les tableaux manquent au-delà de cette date). Pas plus de Lenain dans la correspondance de la loge avec les administrateurs parisiens jusqu'en 1816, et notre étude des quelques documents maçonniques de la bibliothèque communale d'Amiens ne s'est pas avérée plus féconde.

Quant aux circonstances de la venue de Lenain à Amiens dans les années 1814-1817, on trouve néanmoins dans l'ouvrage de Nathalie Besson-Caillet *La Franc-Maçonnerie dans la Somme au XIX^e siècle*⁴ quelques indices importants : Amiens, à l'instar d'Abbeville sa voisine, est une ville de garnison. Or, des deux loges amiénoises en activité durant l'Empire et jusqu'aux premières années de la Restauration, la Piété Fraternelle et la Parfaite Sincérité, la seconde semble avoir obtenu la faveur particulière des militaires (plus du quart des membres à la fin de l'Empire, contre 2,4% seulement pour la Piété Fraternelle). Il est assez

3. Le mot « veuve », sur l'acte de mariage, est difficilement lisible, mais ce statut justifiait à l'époque une réduction du service militaire de cinq à un an.

4. Nathalie BESSON-CAILLET, *La Franc-Maçonnerie dans la Somme au XIX^e siècle*, Amiens : Martelle, 1991, p. 41.



probable que l'intégration de Lenain dans l'armée napoléonienne en 1813 ait été non seulement la cause de son déménagement en Picardie, mais aussi l'un des facteurs ayant favorisé son entrée en Maçonnerie.

Diplôme de Maître du Frère Lazare-Républicain Lenain (BnF FM⁵ 1385), parchemin, H. : 28 cm ; L. : 36 cm.

La Parfaite Sincérité avait reçu ses constitutions en 1785⁵. Mise en sommeil de 1789 à 1801 – période durant laquelle elle tint quelques réunions clandestines – elle est la première loge du département à rentrer officiellement en activité au tournant du XIX^e siècle, peu de temps avant la Piété Fraternelle. On sait, grâce au livre d'architecture de la Parfaite Sincérité⁶, que celle-ci travaillait au Rite Français, et qu'une « cumulation au Rit Ancien Accepté » avait été accordée par les instances parisiennes du Grand Orient de France le 28 novembre 1804⁷. La

5. L'extrait du livre d'architecture mentionné ci-dessus donne comme date le « 11^e : jour du 2^e : mois 5785 [1785], N^o 2258 ».

6. Archives du Grand Orient de France, site Richelieu, FM² 138 bis, dossier 1, f^o 130, extrait du 7 mai 1812.

7. « Le 28^e jour du 11^e mois 5804 (N^o 4669 des Lettres Capitulaires) ». Sur l'histoire de ce rite, voir Pierre Mollier, « Naissance et essor du Rite Écossais Ancien et Accepté en France : 1804-1826 », in *Deux siècles de Rite Écossais Ancien et Accepté en France : 1804-2004*, Paris : Dervy, 2004, pp. 71-83 ; Pierre Mollier, Jacques Lechelle, « Les Débuts du R.É.A.A. en France », in *Renaissance Traditionnelle*, Clichy : Renaissance Traditionnelle, n^o 122, avril 2000, pp. 136-143 ; Alain Bernheim, « Présentation des problèmes historiques du Rite Écossais Ancien et Accepté », in *Renaissance Traditionnelle*, n^o 61, janvier 1985, pp. 1-29.

« construction » et l'« embellissement » du temple avaient cependant retardé la mise en place de ce nouveau rite jusqu'en 1812, date à laquelle la Parfaite Sincérité décida finalement d'adresser au Grand Orient ses constitutions pour « obtenir le visa portant faculté de cumuler » ledit rite (nous n'avons retrouvé aucun document indiquant que cette démarche a abouti). La Parfaite Sincérité se fit surtout remarquer en son temps par les hommages solennels qu'elle rendit au roi de Rome le 10 juillet 1811, puis à Louis XVIII le 5 mars 1816, dont un buste, placé à l'intérieur du temple, sera inauguré en grande pompe. Quelques années plus tard, Lenain dédie un chant à Charles X intitulé *Ronde de table* (sur l'air de « Vive Henri IV », hymne royaliste)⁸. L'heure n'est pas encore à la publication de son second prénom, « Républicain ».

La Restauration, cependant, et contrairement à l'Empire, n'étant pas une période favorable aux loges, suspectées par le pouvoir, la Parfaite Sincérité entrera de nouveau en sommeil au début des années 1820, cette fois définitivement (une dédicace de Lenain à ses « F[rères] :.», au chapitre X de la *Science cabalistique*, publiée en 1823, peut à la limite suggérer que la loge est encore active à cette date). De tout le département, seule la loge de la Parfaite Harmonie, à Abbeville, traversera les années 1820, ne mettant un terme à ses travaux qu'en 1836. L'activité maçonnique ne reprendra à Amiens que le 20 novembre 1864, avec la création de la loge Rénovation, toujours sous l'égide du Grand Orient, qui sera elle-même mise en sommeil en 1883. Lenain ne fut membre ni de la Parfaite Harmonie ni de Rénovation, et à l'exception d'un poème de 1849 (« Invocation au Sauveur du monde ») qui présente quelques allusions au symbolisme de la Franc-Maçonnerie, les rares indices que nous possédons semblent donc indiquer qu'il ne fréquenta activement les loges que dans la décennie 1815-1825, c'est-à-dire surtout durant les années précédant la publication de la *Science cabalistique*.

Ajoutons que l'un des trois lieux de vente parisiens de la *Science cabalistique* dans les années 1820 n'est autre que la librairie Delaunay, où l'érudit François-Henri-Stanislas de l'Aulnay (1739-1830) publia en 1813 puis en 1821 son fameux *Thuilleur des 33 degrés de l'Écossisme*⁹. Bien que cet auteur, proche des milieux maçonniques, n'ait jamais été initié lui-même, l'ouvrage se propose de présenter et de rétablir les symboles et mots secrets du rite dit « écossais » dans son état originel, conformément à certains postulats historiques et linguistiques hérités en partie de Dupuis et de son *Origine des cultes*¹⁰. Le *Thuilleur* compte

8. Cet enthousiasme pour le souverain doit être envisagé avec une certaine prudence, celui-ci n'ayant joui d'une véritable popularité que dans les tout premiers temps de son règne grâce à quelques signes d'ouverture et de conciliation. Son catholicisme fervent devait néanmoins apparaître aux yeux de Lenain comme un atout majeur.

9. F.-H.-S. de l'Aulnay, *Thuilleur des 33 degrés de l'Écossisme*, Paris : Delaunay, 1813, puis 1821. Voir l'introduction de Claude Rétat pour l'édition critique du *Thuilleur* (Paris : Dervy, 2007 – nous orthographions « de l'Aulnay », contrairement à M^{me} Rétat, qui opte pour la version resserrée « Delaulnay »).

10. Charles-François Dupuis, *L'Origine des cultes* de, Paris : H. Agasse, an III (1794); Paris : Chasseriau, 1822.



au nombre des sources de la *Science cabalistique*. Il est probable que les deux auteurs se soient connus.

Vieilles maisons d'Amiens à la fin du XIX^e siècle, gravure d'Auguste Lepère, 1907.

Amiens

Lazare restera domicilié à Amiens jusqu'à sa mort, survenue le 5 novembre 1877, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, quai de l'Écluse. Il résida durant ces quelque soixante années dans un quart nord-ouest du centre-ville d'Amiens, au sein d'un triangle aujourd'hui délimité par la cathédrale, le jardin des Plantes et le palais des Sports. Ces quartiers, sans être les plus populaires, insalubres et animés de la ville, n'étaient pas moins partie prenante de ce que l'on pourrait appeler la « ville basse ». L'église Saint-Jacques, en leur centre, attirait à la fin des années 1820 la plus forte concentration de mendiants et d'indigents de la ville, qui y côtoyaient une population essentiellement commerçante et petite-bourgeoise.

Les activités littéraires et de libraire de Lenain lui valurent sans doute un certain nombre de déplacements à Paris ou dans les villes de province, comme en témoignerait sa correspondance de 1838 à 1842 adressée à son client et ami Joseph Grosset¹¹, domicilié à Paris (X^e). La

11. Correspondance connue indirectement grâce au catalogue de la librairie Dorbon (*Bibliotheca Esoterica*, Paris : Dorbon-ainé, 1940), qui la cite en partie. Le *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays* (Paris : Gründ, 1999), d'Emmanuel Bénézit, consacre une notice à un certain

Science cabalistique (1823) sera d'ailleurs mise en vente, dès sa publication en 1823, dans trois librairies parisiennes et une librairie bruxelloise.

Père de famille

L'histoire matrimoniale de Lenain nous est connue grâce aux actes d'état civil. Le trait le plus saillant de cette histoire est le nombre d'enfants : seize en tout – dont cinq décèdent en bas âge – soit huit de Madeleine, sa première épouse, et huit de la seconde, Victoire, fille-mère à la généalogie assez confuse, qu'il épousera en 1834, quelques mois seulement après le début de son premier veuvage (Lenain a alors six garçons à charge, âgés de quelques mois à treize ans).

L'abondante progéniture de Lenain présente, faute de documents biographiques explicites, un avantage non négligeable pour la recherche, certains des seconds prénoms des enfants de son premier mariage reflétant manifestement les centres d'intérêt de leur(s) géniteur(s).

Une Isis Alexandrine (1824), un Adonis (1825) et un Narcisse (1833) témoignent tout d'abord des accointances de(s) Lenain avec la culture antique¹². Le prénom Germain (1827), quant à lui, est un possible hommage au fameux comte de Saint-Germain, dont Lazare mentionnera – en annexe d'une longue liste de recettes et théories alchimiques transcrites en 1832 sous le titre *Les Arcanes*¹³ – une série de faits et gestes reprise d'un ouvrage contemporain de chroniques apocryphes¹⁴. Mais on sait aussi que le foyer réside de 1824 à 1829 rue Saint-Germain, puis rue Basse Saint-Germain (aujourd'hui rue Pingre), à l'angle desquelles se dresse encore aujourd'hui une église dédiée au saint. On peut donc

« Grosset Louis Joseph » : « XIX^e siècle. Français. Peintre. » (p. 481). Une toile intitulée *Fontaine sur une place animée*, datée de 1840, et signée d'un certain Louis-Joseph Grosset, a été mise en vente il y a quelques années sur un site d'enchères par correspondance (http://www.artnet.fr/artists/artisthomepage.aspx?artist_id=636680&page_tab=Past_auction_results&showBio=1&remote_addr=66.249.70.24, consulté le 11 octobre 2019).

12. Joseph-Marie Quérard (*France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique des savants*, Paris : Didot 1827-1839, entrée « Lenain ») précise que Lenain « travaille depuis longtemps à un poème intitulé la *Philosophie de la Nature* : cet ouvrage est dans le genre de celui du philosophe Lucrèce, « de Natura Rerum », ouvrage qui ne vit jamais le jour. Son article parle aussi de plusieurs « romances » dont Lenain serait l'auteur.

13. *Les Arcanes, ou secrets de la philosophie hermétique dévoilée...*, Bibliothèque de l'« Accademia dei Lincei », Rome, cote Verginelli-Rota 35. Lenain s'intéressait sans doute à l'alchimie en qualité d'érudit et de bibliophile : on imagine assez mal comment ce père de famille nombreuse, ouvrier, bouquiniste, et sans doute occupé à des recherches ou à des pratiques poussées dans le domaine de la magie, aurait pu se livrer en outre à une activité alchimique aussi contraignante qu'onéreuse. Les *Arcanes* proprement dits sont présentés comme la copie d'un manuscrit aussi rare que précieux « trouvé à la Bastille par une personne qui n'en faisait aucun cas », et revendu par la suite à un « adepte ». En introduction, Lenain précise la possibilité d'atteindre grâce aux « arcanes » les « plus grands résultats » à condition d'être « initié dans la science d'Hermès ».

14. *Chroniques pittoresques et critiques de l'Oeil-de-Boeuf, des petits appartements de la cour et des salons de Paris, sous Louis XIV, la régence, Louis XV et Louis XVI, publiées par Mme la comtesse douairière de B****, ouvrage publié anonymement entre 1830 et 1832 (8 volumes) par Georges Touchard-Lafosse (1780-1847), se faisant passer pour une comtesse qui aurait fréquenté dès son plus jeune âge les cours de Louis XV et Louis XVI.

également considérer le choix de ce prénom comme la marque de son attachement à la vie paroissiale du ménage.

Deux prénoms, Joseph *Agla* (1820) et Pierre *Inri* Emmanuel (1824), sortent encore davantage du lot¹⁵. *Agla*, sorte de version masculine d'Aglaé, est un acronyme kabbalistique que Lenain mentionnera en sa *Science cabalistique* trois années plus tard¹⁶: 'AThaH GiBôR Le'ôLaM ADoNaY (« Tu es le Dieu fort durant l'éternité »)¹⁷. Le premier enfant de son second mariage sera également prénommé Aglaée. Soulignons ici l'esprit habile et créatif, voire ludique, dont Lenain fera usage dans toute son œuvre. Il n'est d'ailleurs pas à exclure que le prénom Adonis, déjà mentionné, fasse intentionnellement le lien entre mythologie antique et onomastique juive, par le truchement des vocables *Adôn* (« Seigneur », en hébreu) et surtout *Adonai*, nom ou qualificatif divin particulièrement usité dans le *Rit cabalistique* (1830), le manuscrit magique par excellence de Lenain (le prénom Adonis est d'ailleurs apposé dans l'acte de naissance, en 1825, à trois prénoms d'origine juive: Michel, Daniel, Joseph). On trouve trace d'une telle porosité inter-linguistique, là encore, dans la *Science cabalistique*¹⁸, où Lenain reprend à son compte le parallèle bien connu entre le nom latin de Jupiter, *Jovis*, et la version latinisée du tétragramme hébraïque YHWH, *Jehovah*, preuve supposée de l'universalité de la science magique des Anciens.

Les prénoms donnés aux enfants de Victoire, à partir de 1834, marquent un revirement plus classiquement chrétien, et en particulier marial (Marie Joséphine Catherine, 1838 – Maria Eugénie, 1840 – Marie Cécile Madeleine, 1841 – Marie Gabriel Raphaël Michel, 1846), tendance confirmée par l'édition, en 1840, d'un poème intitulé *Salutation à la Très Sainte Vierge* (troisième édition)¹⁹, et d'un second beaucoup plus tard, en 1874 : *Hommage à la Vierge Marie, reine du Ciel et des Anges*. La relative soudaineté de ce revirement est cependant relativisée par l'existence, dès 1829, d'un premier poème de piété: *Hymne ou invocation à Dieu, dédiée aux Amateurs de la Vérité*.

Qu'on nous pardonne ces spéculations sur le sujet à première vue anecdotique des prénoms des enfants de Lenain: il nous a semblé pertinent de faire de ce thème (pour le moins) un symbole de l'esprit de notre auteur.

Lenain, mage chrétien

Ni la piété catholique de Lenain, ni son intérêt pour les « sciences magiques », ne semblent avoir été vraiment démentis tout au long de son existence. Ainsi, la plupart des onze poèmes et chants que Lenain

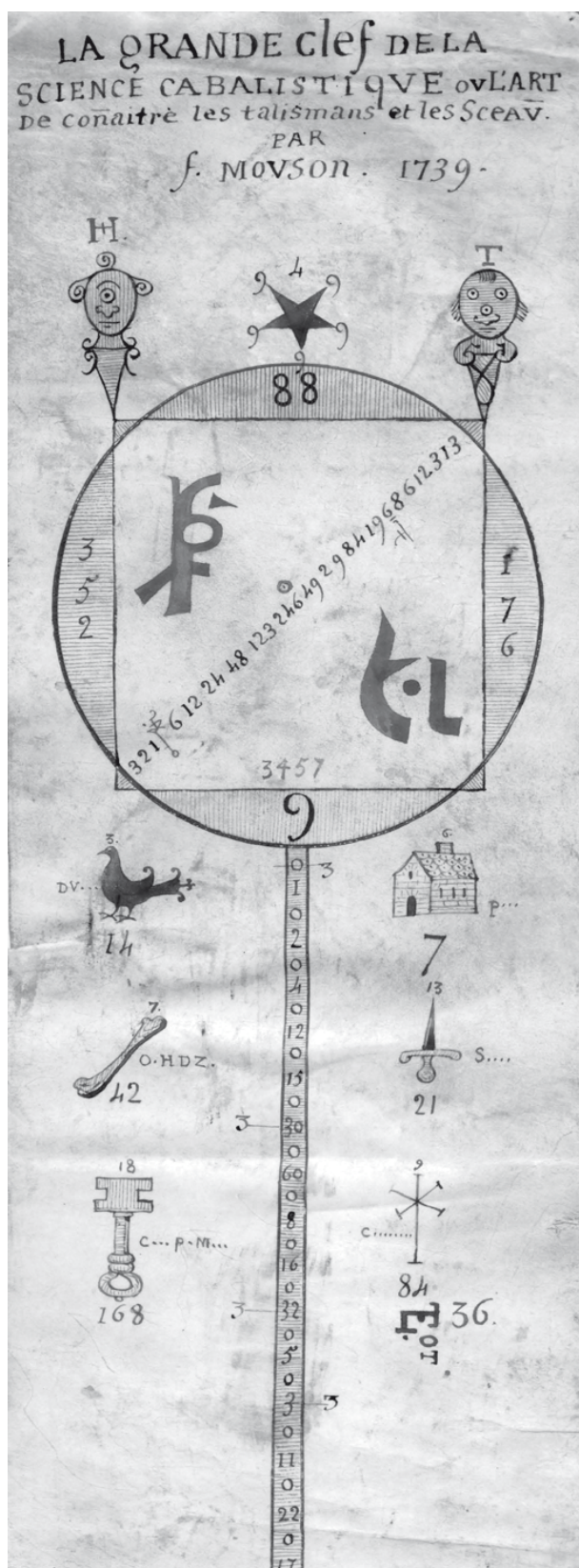
15. L'orthographe « Henry » remplacera dans certains actes d'état civil l'acrostiche bien connu I.N.R.I. (*Iesvs Nazarens, Rex Ivdæorum*).

16. *Science cabalistique*, p. 70.

17. Traduction choisie par Lenain.

18. *Science cabalistique*, p. 150.

19. Aucune trace des deux premières éditions.



publiera entre 1829 et 1874²⁰, pour la plupart dédiés au Christ ou à Marie, présentent – et c’est là un trait tout à fait notable de son œuvre – des correspondances très nettes avec son œuvre magique. Le terme d’« invocation », que l’on retrouve dans l’intitulé de quatre de ces poèmes, si l’on prête au texte une attention minutieuse, et connaissant l’œuvre manuscrite, peut et doit être lu ici dans un sens véritablement magique, voire théurgique. Nous sommes, avec ces poèmes, sur l’exacte limite que leur auteur plaçait entre ses écrits magiques manuscrits et explicites, et son œuvre imprimée, dont les clefs interprétatives ne sont que suggérées, au mieux discutées, mais jamais véritablement données. Il nous faudra revenir sur ce point dans la deuxième partie de cet article.

Si l’existence de Lenain a donc été marquée par une charge familiale croissante, conséquence probable de sa fidélité à la mentalité catholique procréationniste, cette contrainte n’aura donc nullement empêché l’étude et la pratique de cette « science cabalistique » à laquelle les occultistes accordaient tant de valeur. La période de plus grande activité magique de Lenain semble ainsi correspondre aux années 1820-1835.

La *Science cabalistique* résulte d’abord d’un travail remarquable de compilation et de synthèse : de la vingtaine de sources identifiées – toutes, ou presque, consciencieusement signalées par l’auteur en notes de bas de page – très peu avaient pu être consultées par lui à la bibliothèque communale d’Amiens au début du XIX^e siècle, et en tout cas aucune des principales (Reuchlin, Agrippa, Kircher, Villars, etc.). L’accès à ces sources a pu être favorisé d’un côté par ses relations maçonniques, et de l’autre par sa profession de

Un talisman manuscrit de la main de Lenain, Archives départementale de la Somme.

20. La majorité de ces œuvres est conservée aux archives diocésaines d’Amiens.

bouquiniste-libraire. Le réseau des mages, quant à lui, n'est certes pas à exclure, plusieurs autographes ayant même voyagé jusque dans les milieux occultistes de la capitale britannique dès la fin des années 1830, grâce notamment aux activités du fameux cristallomancien bibliophile Frederick Hockley (1808-1885).

Quelques manuscrits

Le début des années 1830 est donc pour Lenain une période rédactionnelle particulièrement intense. Avec pour source vraisemblable un corpus de manuscrits magiques dont la liste peut être reconstituée à partir de ceux conservés à la bibliothèque de l' Arsenal (Paris), Lenain laissera derrière lui (au moins) deux grands autographes dont la trace s'est perdue, intitulés *Cabale divine, contenant une ample explication du grand nom de Dieu...* et *Cabale divine des Hébreux* (tous deux encore en vente à la librairie Dorbon-Ainé en 1940)²¹. Le premier, de 323 pages, est daté de 1830. Il s'agirait d'après Dorbon de la copie d'un manuscrit original (même titre) « considérablement augmentée » par Lenain. Le second fut sans doute une création intégrale rédigée dans la foulée. Une troisième *Cabale divine*, transcription, augmentée d'une introduction, d'un manuscrit magique sur les soixante-douze anges de la kabbale, et réalisée avant 1840, complète ce corpus.

Le *Rit cabalistique* (54 pages), également de 1830, introduit comme la « suite et le complément » de la *Science cabalistique*, fut considéré par son auteur comme une sorte de rituel magique par excellence. Le lien étroit de ce manuscrit avec les thèmes et les données de la *Science cabalistique* laisse supposer une continuité des recherches – et des pratiques – tout au long des années 1820, ce que suggère par exemple l'existence d'un curieux talisman dessiné, sans doute en 1825, au dos de son certificat d'initiation au grade de maître maçon, sur lequel nous reviendrons également.

Il semble même que Lenain ait complété ses recherches en astrologie – partie intégrante de sa « science » – par une étude relativement avancée de l'astronomie, au point, si l'on en croit les transcriptions de Dorbon, de « prédire une éclipse pour le 31 décembre 1842, à 7 h 12 du soir »²², prédiction dont nous avons pu vérifier l'exactitude²³.

Outre les *Cabales divines* et le *Rit cabalistique*, une dizaine de manuscrits magiques de moindre importance sont aujourd'hui consultables, pour la plupart, au service des archives du diocèse d'Amiens; ces pièces témoignent surtout des pratiques personnelles de Lenain en matière de « science cabalistique ». D'autres encore ne sont connus que grâce aux notices du catalogue de la librairie Dorbon-Ainé.

21. *Bibliotheca Esoterica*, Paris : Dorbon-ainé, 1940, notices 2619 et 2620.

22. *Bibliotheca Esoterica*, 2626.

23. Éclipse annulaire de Soleil visible en Amérique du Sud et dans le Pacifique, au moment annoncé par Lenain, et qui dura 3 h 50 environ.

Années difficiles

Nous savons que Lenain exercera bien durant sa vie (au moins jusqu'en 1858), parallèlement ou alternativement, les deux professions de bouquiniste et de coupeur de velours, la première par passion, la seconde, semble-t-il, par nécessité. Il est probable que Lenain se soit initié et résigné à un travail d'ouvrier spécialisé aux époques les plus difficiles de sa longue existence de père de famille. Les métiers du livre, quant à eux, le concernent plus intimement. Il commence sa carrière comme relieur (1820), avant de devenir libraire en 1822, bouquiniste en 1824 et de nouveau libraire en 1825. La qualification de « bouquiniste » finira par s'imposer dans la majorité des actes d'état civil à partir de la fin des années 1820, et ce jusqu'en 1871.

Les années 1836-1848 furent particulièrement sévères pour la famille Lenain, comme pour la France²⁴. Lazare, dans sa correspondance avec Joseph Grosset, « avoue se trouver dans la gêne et attendre avec impatience une somme d'argent promise pour payer une dette ». Ailleurs, il « se déclare peiné de la situation précaire dans laquelle se trouve son correspondant, mais dit qu'étant lui-même sans ressources il ne peut malheureusement le secourir », il « remercie son client pour son envoi de livres et d'argent », et « se plaint de l'état critique de ses affaires, du désordre de son esprit »²⁵.

Un certain nombre d'autographes de Lenain, à teneur magique ou alchimique, se retrouveront dans diverses collections particulières ou bibliothèques bien avant sa mort, et l'on sera tenté de voir là une nouvelle preuve des pressants besoins d'argent du ménage, ces documents ayant pu être monnayés du fait de la rareté de leur contenu. Un tel commerce, qui n'aurait d'ailleurs rien de bien étonnant pour un bouquiniste de métier, commence peut-être même dès le début des années 1820, avec un manuscrit magique intitulé *Les Mystères de l'Agneau*.

1848 et l'engagement républicain

La précarité de sa situation nous sera confirmée par la lettre circulaire pour sa candidature aux élections législatives d'avril 1848²⁶ – celle signée « Lenain (Lazare-Républicain)... – d'où sont tirées les lignes suivantes :

C'est un démocrate ouvrier tel que vous, chargé de famille comme vous, qui subit toutes les privations que vous éprouvez, qui s'offre à vous pour candidat, qui se présente à vous pour vous représenter, pour être votre mandataire, le défenseur de vos Droits et l'interprète de vos besoins à l'Assemblée Nationale. Citoyen, mon nom n'est point inconnu du

24. Épidémie de choléra en 1832, maladie de la pomme de terre en 1846, mauvaises récoltes céréalières, crise industrielle liée à la sous-consommation, crise financière...

25. *Bibliotheca esoterica*, 2626.

26. Lazare Lenain, sur toute la municipalité, ne totalise que six voix.

monde littéraire, mon défaut de fortune me plonge comme vous dans l'obscurité et m'a toujours empêché de paraître sur la scène du monde politique.

Je parlerai peu, mais à propos. Dans la crise que nous éprouvons, de graves circonstances peuvent surgir, alors soyons-en bien certains, je saurais [sic] m'élever à la hauteur de la première tribune du Monde et faire entendre la voix patriotique que vous me connaissez. Les cris de la Liberté du monde entier réveillent mon génie, et me font sortir de ma longue léthargie ; je me sens fort de moi-même ; sans quoi je n'oserais pas me présenter à vous ; imitez donc le Gouvernement provisoire de la République française, qui s'honore de posséder des artistes ouvriers dans son sein ; observez donc ponctuellement la circulaire du Gouvernement qui déclare positivement préférer le prolétaire intelligent, patriote, honnête et laborieux à tout autre candidat²⁷.

Peut-être la « voix patriotique » supposée connue de ses concitoyens fait-elle allusion à un chant républicain sur l'air de la « Marseillaise » publié le mois précédent sur une feuille volante et intitulé *La Picarde*. Ce chant illustre une vision de la république comme signe de la grâce divine, et sa conception générale du politique sous le giron du religieux y figure sous la forme d'un éloge enflammé du pape Pie IX, encore assez populaire à cette époque suite à quelques mesures libérales. Lenain y cite d'ailleurs le républicain Lamartine (1790-1869), auquel il voue une certaine admiration, et également favorable à Pie IX²⁸. Mais l'expression de « longue léthargie » met sérieusement en doute l'hypothèse d'un activisme politique réel les années précédentes, et même d'une présence spécialement remarquée.

Relevons au passage la collaboration commerciale entre Lenain et le libraire-éditeur Émile Babeuf (1785-avant 1842)²⁹, fils du révolutionnaire François-Noël Babeuf, dit « Gracchus » (1760-1797) : sur les quatre librairies où la *Science cabalistique* est commercialisée en 1823, deux portent le nom d'Émile Babeuf (Paris et Bruxelles). Partisan de Napoléon, Émile se distingue dans les années 1810 pour son activisme contre la monarchie. Il sera arrêté puis condamné à la déportation en 1816 pour n'avoir pas voulu communiquer les noms des rédacteurs

27. L'année 1848 verra la suppression du cens par le gouvernement provisoire : tout homme, en principe, devient électeur à vingt et un ans et éligible à vingt-cinq. Cette ouverture de la vie politique aux classes laborieuses provoque une grande agitation à Amiens. Les républicains, partisans du gouvernement provisoire, s'opposent aux partis légitimiste, orléaniste et napoléonien. Des « clubs » s'organisent autour du comité central républicain dont l'action s'étend à tout le département et dont Lenain s'« honore de faire partie » (voir de Calonne, *Histoire de la ville d'Amiens*, Amiens : Piteux frères, 1899 ; Marseille : Laffite Reprints, 1976, III, p. 253).

28. Lenain, en 1840, avait déjà composé un chant sur l'air de *L'Hirondelle et le proscrit*, pièce populaire dont Lamartine avait signé le texte.

29. Sur ce personnage, voir notamment Claude Vaquette, *La Révolution en Picardie : ses principaux acteurs picards*, Amiens : Martelle, 1992 ; F. Wartelle, article « Babeuf », in *Dictionnaire historique de la Révolution française* (Albert Soboul dir.), Paris : PUF, 1989.

d'une revue dont il était l'éditeur : *Le Nain tricolore*³⁰ (!). Peut-être existe-t-il d'ailleurs un lien de parenté par alliance entre Lenain et la famille Babeuf, originaire de Picardie³¹. Ce rapprochement entre Lazare et Émile doit peut-être être pris en compte pour évaluer les tendances politiques du premier.

Il est difficile de dire si Lenain, qui ne reniera jamais ses convictions religieuses, doit être considéré comme un témoin de la « reconquête spirituelle » amorcée par l'Église au temps du premier Empire, dans la mesure où cette reconquête ne fut pas particulièrement relayée par les partisans de la république. Ces derniers, en général, seront plutôt les promoteurs d'un anticléricalisme qui culminera dans les années 1830-1835 avec la chute des Bourbons, eux-mêmes particulièrement en bons termes avec le Vatican. Mais le tableau doit être nuancé : la gauche politique diffusera elle-même dans les années 1840 « des thèmes chrétiens, en dehors du catholicisme officiel et en relation avec le romantisme : égalité des hommes devant Dieu, caractère sacré de l'amour, Christ-prolétaire »³².

En l'absence d'autres documents biographiques pour l'époque de la monarchie de Juillet, il faudra nous en tenir à ce témoignage de Lenain sur lui-même, témoignage dont il convient de garder à l'esprit le caractère orienté.

Les dernières années

Les dernières décennies de la vie de Lazare Lenain nous seraient presque entièrement inconnues sans la notice qu'un nommé Ferdinand Pouy lui consacre en 1861 en son ouvrage dédié à l'histoire de l'imprimerie et de la librairie amiénoises³³. Nous lisons sous sa plume un témoignage plein d'affection pour l'auteur de la *Science cabalistique*, devenu, à ce qu'il semble, une figure attachante de la cité picarde :

Parmi les bouquinistes et étalagistes amiénois, il en est un dont le nom ne doit pas être passé sous silence ; chacun devine qu'il s'agit de Lazare Lenain, connu à plus d'un titre. Lenain est auteur et poète ; il collectionne avec passion les livres sur les sciences occultes, sujet sur lequel il a écrit un livre devenu rare, intitulé la *Science cabalistique*. Avec cette vocation, si Lenain eut vécu au xv^e ou au xvi^e siècle, il

30. *Le Nain tricolore, ou Journal politique des arts, des sciences et de la littérature*, Paris, Imprimerie du Nain tricolore, et Troyes, Imprimerie de S. Bouquot, 1816, 14 pages (un seul numéro paru, janvier 1816).

31. Gracchus Babeuf, né à Saint-Quentin, épouse en 1782 dans la Somme Marie-Anne Victoire (ou Victorine) Langlet, femme de chambre de 26 ans, fille d'un quincaillier amiénois. Or, le patronyme Langlet – assez commun en Picardie il est vrai – est celui de la mère supposée de Victoire, la seconde épouse de Lazare Lenain.

32. Pierre Albertini, *La France du xix^e siècle*, Paris : Hachette, 1995, p. 42.

33. Ferdinand Pouy, *Recherches historiques sur l'imprimerie et la librairie à Amiens*, Amiens : Typographie de Lemer aîné, 1861, pp. 108-109.

n'aurait pas manqué d'être brûlé vif, comme l'ont été à cette époque, sur de simples soupçons, de prétendus sorciers.

Lenain se livre parfois à des invocations qu'il nomme mystiques, dans le genre de celle-ci :

« Je t'invoque en secret, souverain créateur,
Toi qui règnes toujours dans le fond de mon cœur,
Toi, dont le nom sacré formé de cinq voyelles :
Jehovah, couvre-moi sous l'ombre de tes ailes.
Sans toi je ne suis rien, je suis tout avec toi ;
Dieu de la vérité, viens, descends jusqu'à moi. »

On a vu Lenain, en 1848, aborder certaines questions de transformations sociales qui étaient à l'ordre du jour, composer des chansons patriotiques, poser sa candidature à l'Assemblée constituante et obtenir la faveur ultra-démocratique d'un certain nombre de suffrages.

Lenain a survécu à presque tous les bouquinistes, ses concurrents d'autrefois, et il est encore plein d'ardeur pour ce métier peu lucratif.

C'est donc principalement dans le cadre de sa profession que Lenain semble avoir acquis une certaine popularité parmi ses concitoyens. Sans surprise, l'étude de ses sources littéraires de Lenain accréditera enfin les assertions de F. Pouy le dépeignant comme un bibliophile confirmé.

Le grand âge que Lazare Lenain atteindra en 1877 fait office d'exception dans le contexte démographique qui est le sien : le taux de mortalité ne décroît quasiment pas durant le siècle dans les cités françaises de province telles qu'Amiens, où les conditions de vie, l'hygiène, demeurent assez lamentables dans les classes populaires.

Lenain et les occultistes

Il faut attendre la toute fin du *xix^e* siècle pour que la *Science cabalistique*, éditée à domicile en 1823, et tirée à 500 exemplaires, fasse la renommée posthume de son auteur dans les milieux occultistes, renommée qui aboutira à une première réédition en 1909 sous l'impulsion de Papus. L'ouvrage semble en effet être passé relativement inaperçu en France du vivant de Lenain chez les rares auteurs qui auraient pu s'y intéresser. Aucune trace, en tout cas, dans les écrits d'un Eliphas Lévi (1810-1875), pour qui magie et kabbale furent pourtant des thèmes de prédilection³⁴. Quant aux six œuvres composées, retranscrites ou améliorées par Lenain dans les années 1820-1840, toutes sont demeurées inédites. L'activité magique de Lenain demeura, selon toute vraisemblance, cantonnée au domaine privé. Mais il demeure possible

34. Lévi ne consacre pas une ligne de son *Histoire de la Magie* (Paris : Baillière, 1859) à l'auteur de la *Science cabalistique*.

de pister quelques échanges avec des individus partageant ces centres d'intérêt.

Le manuscrit magique intitulé *Les Mystères de l'Agneau* fut offert à Lenain dans le courant des années 1820 par le neveu de son auteur, un mystérieux curé originaire de région parisienne. Lenain en exécutera une copie, qu'il transmettra à son tour à un tiers, dont nous n'avons pu établir l'identité.

La bibliothèque municipale de Rouen conserve ou a conservé avec le *Rit cabalistique* plusieurs autographes de Lenain, parmi une collection de pièces ayant appartenu à un certain docteur Desbois (1798-1864), président d'une « Société pour l'Étude du Magnétisme », fondée en 1841 dans la cité normande.³⁵

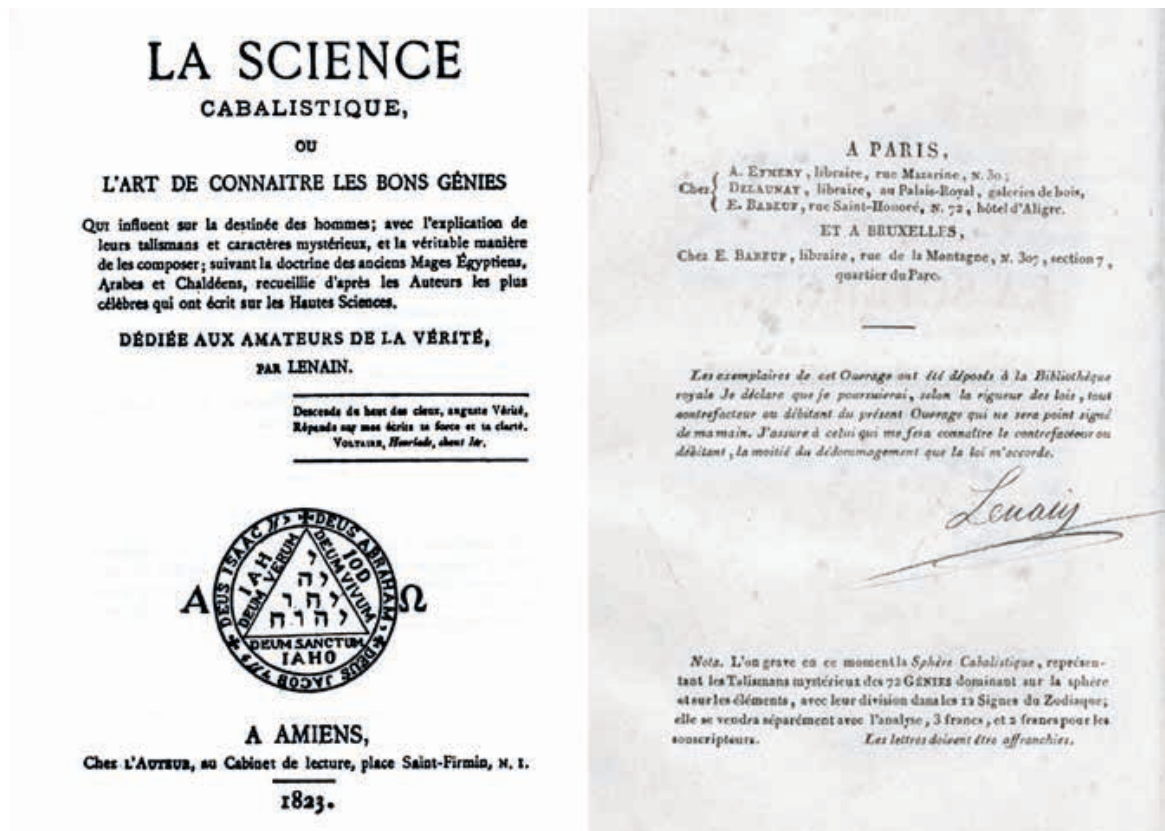
La correspondance régulière entre Lenain et son ami Joseph Grosset au tournant de la décennie 1840 laisse croire en l'existence d'un réseau parisien d'amateurs de sciences magiques. Comme évoqué plus haut, on sait notamment grâce aux notices du catalogue de la librairie Dorbon que Grosset fréquenta de son côté un certain Grot, lequel eut semble-t-il sur Grosset une influence à laquelle Lenain s'opposa vigoureusement. Le catalogue Dorbon mentionne aussi un document intitulé *Oraison ou invocation des Noms Divins et des Anges qui président aux 12 heures du jour et de la nuit*, daté de 1838 et dédié au même Grosset³⁶. Lenain aborde dans ces documents une série de thèmes presque exclusivement liés à la magie, qu'il s'agisse de discussions sur des livres s'y rapportant (baron de Nerciat, Jean Belot, Pierre d'Aban, Lenain lui-même, et d'autres), de thèmes plus spécifiques (nombres, sceaux, carrés magiques, etc.), ou même d'indications ritueliques explicites (habillement, préparatifs, prières, etc.).

La ville d'Amiens elle-même semble avoir hébergé en ses murs, du vivant de Lenain, plus d'un amateur de « sciences magiques ». La dédicace d'un carré magique à un certain Jacques Garnier semble plutôt s'expliquer par son métier de professeur de mathématiques que par un véritable attrait pour les talismans. Mais il faut aussi mentionner l'existence d'une conjuration manuscrite et versifiée à « Sa majesté Infernale l'Empereur Lucifer », dédicacée en 1836 à un nommé Sénart. Si cette dédicace ne permet aucunement de voir en Sénart un mage confirmé, son intérêt pour les pratiques invocatoires est ici d'autant plus probable que le thème luciférien ne fit aucunement partie des sujets de prédilection de Lenain. L'hypothèse d'une commande est donc assez plausible.

Enfin, et comme nous l'avons vu, l'influence de Lenain en son temps ne s'est pas limitée aux frontières françaises : l'une de ses *Cabales divines* ne nous est connue qu'en traductions anglaises, l'une réalisée

35. Rappelons que le somnambulisme magnétique passionne alors toute une partie de la société civile et religieuse. Mentionnons notamment l'école dite « psychofluidiste » du marquis de Puységur (1751-1825), ou encore, dans un tout autre registre, les théories du socialiste Fourier (1772-1837), inspiré des communications magnétiques. Voir notamment l'ouvrage de Nicole Edelman, *Histoire de la voyance et du paranormal*, Paris : Seuil, 2006, pp. 32-48.

36. *Bibliotheca Esoterica*, 2225.



en 1840 par un certain Geo Shephard et retranscrite par Frederick Hockley, l'autre ayant appartenu à Henry Dawson Lea, compagnon dudit Hockley. L'introduction du *Divine Cabal*, qui explique l'usage magique du manuscrit, est sans doute de Lenain lui-même. Elle fut peut-être rédigée dans les années 1820, ou au début des années 1830.

En 1823 Lenain publie *La Science Cabalistique* qui deviendra, bien des années plus tard, un des livres de référence de la tradition occultiste française.

*

**

Que ces quelques jalons biographiques nous permettent déjà d'estimer la foi et l'abnégation qu'il fallut à Lenain tout au long de sa vie pour réaliser son œuvre en dépit d'une situation familiale, sociale et financière particulièrement défavorable.

La deuxième partie de cet article sera consacrée aux grandes lignes de cette œuvre, et nous permettra d'appréhender le formidable esprit de créativité qui en fut la source. Nous espérons présenter à nos lecteurs l'exemple probant d'une forme de magie invocatoire motivée par un sincère désir spirituel, confinant au domaine de la théurgie.

LES ÂGES DU MONDE

par Jacob Perlman

SANS Y FAIRE AUCUNE MENTION, LES RITUELS MAÇONNIQUES s’inscrivent, intellectuellement (certains diront aussi *symboliquement*), dans le contexte de l’*Histoire* telle qu’on la concevait en Europe chrétienne, en particulier aux XVII^e et XVIII^e siècle¹ pour ne retenir que cette période. C’est ce que l’on appelait (et que l’on appelle encore) l’*Histoire Sainte*. La manière de dater en ajoutant, généralement, 4000 au quantième de l’année ordinaire, révèle une telle conception. Beaucoup de Maçons l’ignorent, et considèrent cela comme un symbolisme maçonnique bien sympathique, mais il n’en reste pas moins vrai que cette manière de marquer les années n’est pas particulière à la Maçonnerie, même si elle l’est devenue. En cela, comme en d’autres domaines, la Maçonnerie est le conservatoire de conceptions qui, si elles paraissent passées, ne sont pas dépassées².

Les calendriers maçonniques

Nous ne traiterons pas ici de l’année maçonnique, avec ses mois et son début, même si nous l’évoquerons, mais de l’ère maçonnique. Il y a plusieurs types d’ère maçonnique, bien que la plus connue soit celle dont le début est situé 4000 ans avant l’ère chrétienne (EC). On l’appelle généralement *Anno Lucis*, ou année de la vraie lumière, que l’on indique en abrégé par A.L. après le quantième. Pour mentionner brièvement d’autres datations, le grade de l’*Arche royale* (*La Sainte Arche Royale de Jérusalem*) utilise comme point de départ le début de la reconstruction du Temple, en 530 avant l’EC (*Anno Inventionis*) ; les Chapitres de *Maître Royal* et de *Maître choisi* (la Maçonnerie cryptique) prennent comme point de départ la consécration du Temple, 1000 ans av. EC. (*Anno depositionis*) ; les grades « templiers » utilisent l’année de la fondation de l’Ordre comme point de départ, en 1118 EC (*anno ordinis*), et le RÉAA (pour les hauts grades) utilise souvent (dans les grands textes en tout cas) le calendrier juif, en ajoutant 3760 au quantième de l’année ordinaire (*Anno mundi*). L’*anno mundi* « écossaise » est consignée dans

1. Et même les rituels les plus « laïques »...

2. Codage des *Chronologies* : B (Bossuet), C (Calmet), D (Davity), F (Furetière), L (Labbé), Mg (Monge), Mr (Moréri), O (Ozanam), R (Rou), S (Saci), V (Vence).

divers textes, le Chappron³ et le Quesada étant les plus connus⁴. On peut encore signaler l'*Ordre de la grande prêtrise* qui ajoute 1913 au quantième de l'année, correspondant à l'année de bénédiction d'Abraham par Melchisédek (*anno benedictionis*) ; les *Prêtres de l'Arche royale de chevaliers du temple* prennent comme départ la renaissance (affirmée) de l'Ordre, en 1686 EC (*anno renascent*). Les « Templiers » et leurs rénovateurs retranchent donc un nombre au quantième de l'année ordinaire, quand les autres en ajoutent un.

Pour préciser l'orientation de la présente étude, si les rituels trouvent leur source dans la Bible, comme on peut l'affirmer sans trop de risques, la Bible n'est pas leur source unique. Elle nous apparaît comme très visible et bien identifiable, mais n'est pas la seule. La Bible ne propose pas de date au sens où nous l'entendons. Elle ne dit pas : *An 1 du monde*, ou *An 3000*, par exemple. Ce sont des mentions que l'on a ajoutées en marge du texte. Il va sans dire que « la Bible » que nous désignons sous ce titre générique est d'abord la Bible chrétienne, c'est-à-dire une collection de textes de l'Ancien et du Nouveau Testament dans une même reliure. Comme rien n'est simple, le nombre et l'ordre de ces Livres a varié dans le monde chrétien, selon que l'on a été, d'abord, d'Orient ou d'Occident et, dans ce cas, que l'on a été ensuite catholique ou protestant. On pourra préciser encore en calviniste et luthérien mais, même dans le monde catholique, les versions de la Bible n'ont pas toujours comporté le même nombre de livres canoniques, selon les périodes. Et même, selon les époques, certains textes ont été conservés, ou exclus⁵. Quoiqu'il en soit, les rituels maçonniques ayant été élaborés au XVIII^e siècle, les Bibles dont disposaient leurs rédacteurs sont en latin, en anglais ou en français (en allemand aussi, mais moins souvent) et ce sont les versions les plus courantes à cette époque : *Vulgate latine* (de Paris), *Geneva Bible* (1560) ou *King James Bible* (1611), *Bible de Port-Royal* (1701), et différentes révisions de la *Bible de Genève*.

Les rituels empruntent aussi une grande partie de leur matière, dont les légendes et les longs exposés de divers grades, à toute une littérature biblique existante comprenant commentaires, exégèses, chronologies, et différentes *Histoires saintes* connues (et parfois revues) à l'époque de la rédaction-composition des rituels. Il serait sans doute utile de réétudier le contenu des premiers textes qualifiés de maçonniques, d'abord, et des rituels, ensuite, en fonction de ces sources et en particulier de ces chronologies qui proposent les six ou les sept *périodes de l'Histoire sacrée* d'alors. Tentons un début de recherche sur ce point.

3. Chappron indique que *L'année maçonnique commence le premier Mars de chaque année, d'où il suit, que le premier Mars dix huit cent onze est le premier jour du premier mois cinq mille huit cent onze. [...] Au rit ancien on date d'Hérédon O... de... auquel on ajoute les degrés de longitude et de latitude de la ville d'où l'on a l'occasion d'écrire. On date aussi sous la voûte céleste du Zénith O. de...*

4. Ces « computs » semblent avoir oublié que, jusqu'à l'instauration d'une année débutant le 1^{er} janvier, les calendriers occidentaux commençaient le 1^{er} mars, puisqu'ils reposaient sur le calendrier julien.

5. Si la *KJV* (1611, Angleterre) contient, dans sa première édition, *les livres apocryphes*, la réédition récente en fac-similé les a exclus, ce qui en fait un fac-similé « faux », pour des raisons théologiques modernes.

La quasi totalité des Maçons ne sont confrontés à cette littérature qu'à travers les rituels, et ne connaissent pas les sources de ceux-ci.

Les meilleurs historiens maçonniques, Georges Luquet (1876-1965) après Albert Lantoin (1869 –1949), bien qu'animés d'un louable souci d'exactitude dans leurs recherches, et quelques autres auteurs après eux, ne se sont pas souciés de situer l'environnement intellectuel des textes qu'ils pouvaient découvrir, souvent par quelque heureux hasard, dans les bibliothèques maçonniques. Ils ne se sont pas passionnés, disons-le nettement, pour tout l'aspect culturel entourant les rituels. Celui-ci dépasse de beaucoup les *pamphlets*, les *gazetins* et feuilles imprimées évoquant les premières pratiques maçonniques, car il en conditionne le contenu. On est souvent resté, avec eux, dans le domaine maçonnico-maçonnique, avec une longue plongée dans les registres et dans les procès-verbaux des Loges.

Chronologies

Le découpage en ères historiques n'est pas une idée nouvelle. Les hommes ont toujours ressenti le besoin de se situer dans le temps et ils ont, pour cela, adopté des découpages du temps conventionnels mais toujours symboliques. Le morcellement en périodes permet de délimiter des époques et, ainsi, de poser des repères en identifiant des ruptures. Les années dites civiles ou « ordinaires » ont toujours comme point de départ un événement important, le plus souvent symbolique. On sait toujours, au départ, qu'un tel découpage est arbitraire, mais il n'en reste pas moins nécessaire pour situer les événements humains, à condition de garder à l'esprit son arbitraire, précisément. Les Classiques distinguaient cinq âges du monde, à savoir *l'âge d'or*, *l'âge d'argent*, *l'âge de bronze*, *l'âge des héros* et *l'âge de fer*. Le poète grec Hésiode⁶ a fait, au VIII^e siècle av. EC, le récit des cinq races marquant chaque âge successif, à savoir la race d'or (la première), puis les races d'argent, de bronze, la race des héros et, enfin, la race de fer.

Platon⁷, Virgile⁸ dans les *Géorgiques*⁹, et Ovide¹⁰ dans les *Métamorphoses*¹¹, reprendront cette tradition et ce système classificatoire. Cela n'est pas sans rappeler, bien entendu, la théorie des quatre yugas de la cosmologie hindoue, appelés *krita yuga*, *treta yuga*, *dvapara yuga* et *kali yuga* qui forment ensemble un *mahâyuga*. Mille *mahâyuga* formeront un *kalpa*. Ces systèmes correspondent à un besoin humain fondamental de poser des repères, même très étendus, pour ne pas se trouver devant un amoncellement de faits, de choses et d'êtres divers (et en grand nombre), aussi brouillon que difficile à évaluer. C'est un besoin

6. Cf. *La Théogonie*, et *Les travaux et les jours* : la première race est celle où règne l'harmonie.

7. 428/427 av. EC.-348/347 av. EC.

8. 70 av. EC.-19 av. EC.

9. *Géorgiques*, I, 125-159.

10. 43 av. EC.-87 EC.

11. *Métamorphoses*, I, 89-150. Race d'or, d'argent, de bronze, de fer.

de structurer le temps pour organiser ces objets, ces choses et ces êtres, dans les sociétés humaines.

Nous avons actuellement, en Occident, un découpage en deux grandes périodes, l'Histoire et la Préhistoire (c'est-à-dire avant et depuis l'écriture), pour ne prendre qu'un exemple sommaire. En France, on périodise encore l'Histoire en *Antiquité*, *Moyen-Âge*, *Temps modernes* et *Période contemporaine*. Quatre périodes historiques enseignées aux enfants et que les adultes retiennent. On peut encore insérer une *Protohistoire* entre la Préhistoire et l'Histoire. C'est une manière de matérialiser les marges en tentant de préciser ce qui a conduit à une période considérée. Ajoutons que l'on découpe l'ensemble de ce qui précède à l'aide des ères géologiques. On s'aide pour cela d'une échelle des temps (primaire, secondaire, tertiaire, quaternaire) dont la dernière ère est découpée en pléistocène et holocène, auxquelles on propose depuis peu d'ajouter l'anthropocène. Notre manière de scander le temps semble aussi scientifique que possible et répond ainsi à notre actuelle mythologie.

Si l'on veut, ensuite, parler de l'origine du monde, on désignera alors des périodes appelées éons : précambrien (4,560 Ma à 542 Ma), paléozoïque (ou ère primaire), mésozoïque et cénozoïque. Cette ère aboutira finalement, divisée, et encore divisée, au mésolithique, au néolithique et à la protohistoire, comprenant un âge du cuivre, un âge du bronze et un âge du fer, précédant l'Antiquité évoquée plus haut. Finalement, tout est fait pour que nous nous y retrouvions, surtout dans les périodes les plus proches de nous. L'inquiétude des origines et le besoin de diviser le temps n'est donc ni nouveau ni obsolète. Il s'appuie maintenant sur d'autres théories.

Avant l'apparition des ères géologiques puis des périodes historiques telles que nous les admettons, les choses étaient plus simples, du moins en Europe occidentale. Sur un plan ordinaire, notre xviii^e siècle considérait la vie humaine selon un découpage en quatre phases : *l'enfance*, jusqu'à quatorze ans, *l'adolescence*, jusqu'à vingt-quatre ans (on devenait majeur à vingt-cinq), la *jeunesse*, jusqu'à soixante ans, et la *vieillesse*, jusqu'à la fin de la vie. L'Oratorien Richard Simon (1638–1712) avait adopté une structure en cinq phases : *l'enfance*, jusqu'à quinze ans, *l'adolescence*, jusqu'à trente, la *jeunesse* ou âge viril, jusqu'à quarante, la *vieillesse*, jusqu'à soixante, et la *décrépitude*, jusqu'au tombeau. Il notait ensuite les âges du monde en les comparant aux âges de la vie et remarquait : *Le quatrième, depuis cette sortie jusques à la fondation du Temple de Salomon, d'autres disent seulement jusques au Gouvernement de Samüel, qui ne comprendroit que les années qui se sont écoulées depuis cette sortie jusques à la mort de Samüel, ou à l'élection de Saül, Roi des Juifs : cet âge s'appelle la jeunesse, juventus, mais cette opinion est particulière au Pere Michel Fexender Jesuite*¹².

Notre manière habituelle de considérer l'Histoire est de poser un début du monde situé, pour résumer, *quelque part* lors de sa formation, puis de placer l'histoire de l'humanité, depuis les préhominiens

12. Simon 1703 : 68. On n'en sait pas plus sur ce jésuite.

jusqu'au temps présent. L'Histoire comme telle ne débute qu'avec les sources connues, écrites ou non. Lorsque nous manquons de sources, nous rejetons ces périodes dans la Préhistoire et plus en amont. Ainsi, nous appelons la première période de l'Histoire *Antiquité*, que nous faisons s'étendre de l'apparition de l'écriture à la chute de l'Empire romain d'Occident (en 476). Ce morcellement repose sur un modèle où, seuls, les événements sont pris en compte. C'est, peut-on dire, une histoire laïque (pour non religieuse).

Lorsque l'on présente actuellement une chronologie universelle, notre Histoire s'inscrit dans cette conception dominante. En 1853, un professeur d'Histoire, Charles Dreyss (1821-1905), fait paraître une *Chronologie universelle* où il fait le point sur toutes les chronologies précédentes¹³. En 1872, un ingénieur fera de même en reprenant l'ensemble des travaux de ses prédécesseurs¹⁴, même si la Bible reste son point de référence. Isaac Newton (1642-1727) avait publié, en son temps, un *Abrégé de la chronologie des anciens royaumes* (1725¹⁵ ; 1743¹⁶) et *La Chronologie des royaumes anciens corrigée* (1728¹⁷) qui ne débutaient pas à la Création du monde. Les ouvrages de Newton seront traduits en français par le linguiste et historien Nicolas Fréret (1688-1749) et par J.-A. Butini (1723-1810).

Histoire sacrée

Précédemment en Occident, et en particulier aux xvii^e et xviii^e siècles, la *chronologie universelle* à laquelle on se référait était fondée sur la Bible, et sur les calculs que l'on pouvait établir à partir des âges indiqués pour chaque personnage biblique. L'authenticité de la Bible n'était pas discutée, l'exactitude des chronologies, non plus, tout allait de soi. La vérité religieuse se confondait avec la vérité tout court. Les éons et les ères géologiques n'étaient pas concevables, même si quelques voix isolées commençaient à contester la doctrine officielle. Ces calculs ont ainsi permis aux chronologues chrétiens d'établir *l'âge du monde*, dont la date de sa *création*, cela va sans dire, et de disposer tous les événements selon une ligne unique de temps. On date alors en indiquant, par exemple, « Âge du monde ou Année du monde », *anno mundi* (avec ou sans majuscules). Le souci principal des chronologues était *d'abord* de placer l'histoire de l'Église par rapport à celle du peuple juif, c'est-à-dire d'établir les rapports existants entre ces deux histoires, à partir d'une seule source, Dieu. Le souci est à la fois théologique et pastoral.

L'Histoire sacrée débutait alors avec la *Création du monde par Dieu* et, pour les Chrétiens, elle devait (elle doit encore) se conclure avec la Parousie. Intellectuellement, on s'inscrit dans une *histoire du salut*.

13. Dreyss 1853.

14. Brunton 1872.

15. Newton 1725.

16. Newton 1743.

17. Newton 1728.

Mais il fallait aussi placer dans cette chronologie universelle tout ce qui concernait l'Histoire profane, c'est-à-dire l'ensemble des événements connus des États antiques dont leurs sources fournissaient les preuves textuelles. Ayant établi une *Histoire universelle sacrée*, on a ainsi dressé, à côté d'elle, le tableau d'une *Histoire prophane* (sic) que l'on a tenté de mettre en correspondance. Cela n'a pas toujours été facile.

Nous sommes donc, à ces époques, dans un contexte intellectuel absolument inverse du nôtre quant au principe de référence. Citons, pour illustrer notre propos, quelques grands noms du domaine, sans chercher à être exhaustif. Nous ne les trouverons pas nécessairement dans les gazetins maçonniques si prisés de certains historiens de la Maçonnerie. L'abbé Nicolas Lenglet du Fresnoy (1674-1755) sera le premier que nous mentionnerons, pour sa manière de considérer la chose historique et parce qu'il ne pouvait qu'être lu des Maçons (cultivés) de la première période de la Maçonnerie européenne : *La base de l'histoire universelle est un arrangement juste & précis, du moins autant que nous le pouvons avoir des principaux événements. Mais pour ne point tomber dans la confusion, qui n'est que trop ordinaire aux études, qui nous présentent un grand & vaste champ, il faut diviser tous les temps en différentes portions ; en s'assurant d'un point fixe d'où l'on commencera à dater chaque intervalle : & ce sont ces points fixes, que l'on nomme EPOQUES.* La méthode est rationnelle, légitime et raisonnable : on détermine un point fixe.

Après avoir rappelé le peu de fiabilité des annales antiques (elles sont païennes), l'auteur déclare que *l'on se croit heureux quand on peut les accorder tant avec elles-mêmes qu'avec l'Histoire Sainte ; la seule qui nous présente une véritable certitude dans l'ordre des événements essentiels.* Il ajoute quelques lignes plus loin que *pour établir l'ordre & jeter la lumière dans l'étude historique, je devois partager les anciens temps en Sept Epoques, toutes tirées de l'Histoire Sainte & toutes distinguées par des caractères particuliers. Je les prends des Livres Sacrés, parce qu'il n'y en a pas de plus certaines, quoique sujettes à quelques différences par rapport à la manière de compter*¹⁸.

À le lire, on comprend qu'il considère l'*Histoire sainte* comme la seule assurée, et que le reste des événements relatés par les histoires profanes (païennes) ne l'est pas. C'est bien un axe de pensée globalement inverse du nôtre. L'Histoire sainte est, pour lui, et pour les autres spécialistes, la seule qui puisse offrir une chronologie universelle juste. C'est donc à partir d'elle que l'on jugera l'Histoire profane. La théorie des âges du monde sur laquelle se repose notre abbé semble avoir été introduite par saint Augustin (354-430). Dans un texte connu sous le titre *De la Genèse contre les Manichéens*, par exemple, Augustin distinguait six périodes qu'il comparait aux âges de la vie¹⁹. La septième période était celle de *l'autre vie*, le repos divin. Il reprenait ce qu'il avait écrit dans la *Cité de Dieu*, au Livre IX. Ces âges correspondent très ostensiblement

18. Lenglet 1744 : iij (Chronologie F).

19. Augustin 1866 : I, XIII.

aux six jours de la création et au « septième jour ». Mais Augustin fait un lien entre monde et individu, entre le général et le particulier. Rien n'est isolé, dans cette conception.

Le cadre s'impose de lui-même aux lecteurs de la Bible et de la littérature sacrée qu'ils sont tous, à cette époque. Ce seront surtout le Carthagénois Isidore de Séville (560/70-636) et l'Anglo-Saxon Bède le Vénérable (672-735) qui développeront ce thème dans leurs nombreux volumes²⁰. Comme l'écrivent l'historien Henri Dubois (1923-2012) et le médiéviste Michel Zink (1945-), *au Moyen Age la spéculation sur les âges de la vie relève d'une représentation d'ensemble de l'homme et du monde dans le plan divin, ainsi que d'une réflexion sur la correspondance entre les âges de l'homme et les âges du monde*²¹. Nous l'avons vu avec Augustin d'Hippone. Au xviii^e siècle, les âges du monde sont toujours largement acceptés et marquent la manière de penser le monde, l'Histoire et les hommes, même si tous les auteurs n'adoptent pas exactement le même découpage²². Les choses ne changeront que très progressivement, grâce à des scientifiques dégagés d'une empreinte religieuse trop pesante et, en particulier, grâce aux travaux d'astronomes et de physiciens. L'un des premiers à ne pas partager ce type de système est Benoît de Maillet (1656-1738)²³, qui fut, pour cela, dénoncé (déjà !) aux autorités religieuses comme franc-maçon²⁴, par de bonnes âmes chrétiennes.

Quelques autres auteurs

Pour prendre des exemples dans les textes lus à l'époque d'émergence et de stabilisation des rituels, consultons un ouvrage publié dans la seconde moitié du xvii^e siècle, l'*Abbrégé²⁵ chronologique de l'histoire sacrée et profane de tous les âges*, de Philippe Labbé, s. j. (1607-1666/7)²⁶. Il pose la question des époques du monde, et il y répond en donnant les caractéristiques des différents âges.

Quelles sont les principales Epoques tirées des Livres Sacrez ? Nous les appellons ordinairement les Ages du Monde par une allusion à la vie de l'homme. Le I. âge ou enfance du monde commence depuis sa naissance & la Creation d'Adam jusques au Deluge de Noé & comprend 1656. ans. Le II. âge ou jeunesse du monde au Deluge de Noé jusques à la naissance d'Abraham, & comprend 382.[ans.] Le III. âge du Monde commence à la naissance du Patriarche Abraham jusques à la sortie de ses descendans du Royaume d'Egypte sous la conduite de Moyse & comprend 505. ans. Le IV. âge du monde considéré comme dans sa maturité, commence à

20. En 1835, Pierre C. F. Daunou (1761-1840) écrivait qu'à sa connaissance, Bède avait été le premier qui ait partagé l'histoire du monde en six âges (*Cours d'études historiques*).

21. Dubois et Zink 1992 : 5.

22. Luneau 1964.

23. *Telliamed ou Entretiens d'un Philosophe Indien avec un Missionnaire François...*, À Amsterdam, Chez L'honoré & Fils, 1748. .

24. <http://expositions.bnf.fr/ciel/arrets/origines/sciences/creation/index12.htm>

25. Sic.

26. Labbé 1666. Chronologie L.

l'Exode ou sortie des enfans d'Israël de la captivité de Pharaon jusques à la construction du Temple de Salomon & comprend 479. ans. Le V. âge du monde considéré dans sa perfection & plus grande force, commence aux premiers fondemens du Temple de Jerusalem jettez par Salomon le plus puissant & le plus riche de tous les Rois des Hebreux, l'an 480. depuis l'Exode, jusques à la Monarchie du grand Cyrus Roy des Perses & comprend 538. ans. Le VI. âge ou vieillesse du monde commence à la Monarchie de Cyrus & finit à la naissance du Messie & à sa circoncision, où commence l'Ere Chretienne que Saint Paul & les autres appellent les derniers temps novissima tempora²⁷ & comme l'âge decrepit du monde, lequel estant écoulé nous entrerons dans le Royaume éternel de Jesus-Christ cuius regni non exit finis²⁸.

Pour notre jésuite, le septénaire comprend, classiquement, six âges précédant la naissance de Jésus, et un septième, l'ère chrétienne, la nôtre. En 1675, le protestant Jean Rou (1638–1711)²⁹, *Advocat au Parlement*, publie de *Nouvelles Tables historiques... ouvrage tres-commode pour l'intelligence de l'Histoire universelle, tant ancienne que moderne, Sainte que profane...* Le titre, à lui seul, est un programme. Il fallait bien quelque protestant pour proposer un tel ouvrage face à ceux des jésuites³⁰. L'auteur se fonde pourtant sur des *Ages du Monde* correspondant globalement à ceux du P. Labbé. Pour citer Bernard Chédozeau (1937–), *À Port-Royal, la Chronologia Sacra de Claude Lancelot, publiée pourtant assez tard puisqu'on la trouve dans la Biblia Sacra de 1662, s'organise en sept ensembles (huit en fait) auxquels le chronologiste augustiniien qu'est Claude Lancelot semble reconnaître une importance plus grande que ne le font ses prédécesseurs jésuites. Pour ces âges du monde, Claude Lancelot renvoie non aux âges de l'homme mais aux sept jours de la semaine, qui n'est peut-être pas la semaine génésiaque*³¹.

En 1660, l'historien et géographe Pierre d'Avity (1573–1635), seigneur de Montmartin, formé lui aussi chez les jésuites, avait écrit que *les six âges du monde sont de l'opinion commune*³². Pour cet auteur, le *Troisième âge est depuis la naissance d'Abraham, Père des Croyants, jusques à la première année du Roy David, successeur de Saül, Premier Roy d'Israël*. Il inclut, dans sa chronologie, les 3^e et 4^e âges d'autres auteurs. En conséquence, son *Quatrième âge prend depuis l'onction du Roy David*, et il le fait se terminer *la première année de la captivité de Babylone*, qui est la 5^e période chez d'autres. Son *Cinquième âge va depuis la première année de la captivité de Babylone jusques à la naissance de nostre Seigneur Jesus-Christ advenuë l'an du monde 3948*. C'est le 6^e âge des auteurs précédents. Enfin, le *Sixième âge du Monde* de Pierre

27. C'est-à-dire : *des temps nouveaux*.

28. C'est-à-dire : *et son règne n'aura pas de fin* (Symbole de Nicée-Constantinople, le *Credo*).

29. La page de titre porte : *I. Roy* (Chronologie R).

30. On ne peut oublier ici de citer le nom de Scaliger (1540–1609). Son traité *De emendatione temporum* a été qualifié de « premier ouvrage où la chronologie soit bien traitée » (Richard et Giraud 1825).

31. Chédozeau 1996 : 90.

32. Davity 1660 (Chronologie D).

d'Avity se compte de la naissance de Jesus Christ jusqu'à la fin de ce monde, & c'est le temps de la Grace, succedant à celuy de la Nature & de la loy. Il reprend une division en six périodes, tout en cherchant à ne pas y ajouter une septième, comme on le faisait volontiers. Un siècle après le P. Labbé, l'abbé Lenglet adoptera une chronologie analogue.

Nous n'oublierons pas de citer un *Abrégé de la chronologie sainte*, inséré à la fin du tome XVI d'une *Bible de Port-Royal*, appelée aussi *Bible de Le Maistre de Saci* (1613–1684). Cette Bible est, comme l'indique le privilège, « enregistré » en 1695³³, la *traduction de l'ancien et du nouveau Testament, faite par Monsieur Le Maistre de Sacy*. L'*Abrégé* qui y est joint est destiné à ceux qui ne veulent pas s'embarasser de recherches exactes ni dans des études à fond de la chronologie, mais seulement en avoir une vûe générale. Une sorte de *Chronologie sainte pour les Nuls...*, en somme. Cet *Abrégé* sera inclus dans différentes éditions de *La Sainte Bible* de Saci, dont l'édition en trois volumes, de 1717³⁴ nous sert de référence ainsi que le volume XVI (*Apocalypse*) d'une édition datée de 1695.

Les différents auteurs à s'être – beaucoup – occupés de ces chronologies et de *l'Histoire sainte & profane* se lisaient normalement les uns les autres, comme ils en témoignent en se citant fréquemment, que ce soit les auteurs nationaux ou ceux des pays environnants, qui les lisaient aussi, et de la même manière. Il n'est que de consulter les *listes de livres nécessaires* (bibliographies) incluses dans les différents ouvrages pour en être convaincu. Le nombre de références y est étonnant. Ainsi, dans toute l'Europe, existe une communauté du savoir partageant une même culture et qui s'occupe des mêmes questions, même si chacun peut adopter de légères variantes, suivant qu'il est protestant ou jésuite, prêtre ou pasteur. La prégnance de telles chronologies aura visiblement une incidence sur l'élaboration des rituels maçonniques qui, quel que soit le pays d'origine, reposeront sur les mêmes bases intellectuelles et culturelles.

Composition des âges

Comment sont composés précisément ces âges du monde, et que contiennent-ils ? Nous avons, dans les lignes précédentes, répondu un peu à ces questions, mais nous pouvons résumer les choses comme il suit. La 1^{re} époque, ou *Premier âge du monde*, va de l'an 1 du monde, ou 4004 av. EC (comme J. Usher), ou encore 4000 (comme Luther), avec la *Création*, puis la formation d'Adam et d'Eve, créés en l'*âge viril*. Cet âge s'étend ainsi de la *création du monde* au déluge et comprend la *Sortie du Paradis*. L'abbé Lenglet écrit même, en toute bonne foi : *Création du monde en six jours. On croit que ce fut en Automne*³⁵. James Usher (cité sous le nom d'Usseus, 1581–1656)³⁶, évêque anglican d'Irlande, avait

33. *Abrégé* 1695 (Chronologie S).

34. *Abrégé* 1717.

35. Lenglet 1744 : 1.

36. Les travaux de J. Usher seront repris, en France, par le Port-Royaliste Claude Lancelot (1615–1695).

donc précisé, se fiant à ses propres calculs : *au début de la nuit précédant le 23 octobre, un dimanche, de l'an 4004 avant l'ère Chrétienne* (le 22, à huit heures du soir !)³⁷. La précision nous laisse sans voix. Rappelons que le débat faisait rage, à cette époque, à propos de la période de la Création du monde et de sa date précise. Si beaucoup penchaient pour le printemps, Usher et d'autres en tenaient pour l'automne. *En résumé* : cette période va de la Création à Noé.

La 2^e époque part de l'an 1656/7 du monde, ou 2348 av. EC. Cet âge débute par le *Déluge universel* et il va jusqu'à la *Vocation d'Abraham*. Pour l'auteur de la *Chronologie S*, Noé qui *sort de l'Arche avec toute sa famille* constitue l'événement marquant le début du Second âge du monde³⁸. Pour l'abbé Lenglet, *Le Déluge commence le 25 Novembre de l'an 1656 de la Création du monde...*³⁹ mais Noé, prévoyant et bien informé, était entré *dans l'Arche quelques jours auparavant*. Cette période voit la naissance de Phaleg, cinquième patriarche et, *ce fut dans ce même temps que les hommes entreprirent de bâtir une Tour dans la Plaine de Senaar, qui depuis a été nommée Tour de Babel, à cause de la confusion des Langues, qui arriva dans ce même temps*⁴⁰. La *Chronologie* de l'abbé Lenglet propose : *Projet d'une tour, d'une hauteur excessive, renversée par la confusion des langues, & la dispersion des fils et petits-fils de Noé, Genes. II. I. & suivant*⁴¹. Cet âge voit aussi la naissance d'Abraham. *En résumé* : De Noé à Abraham.

La 3^e époque, ou *Troisième âge du monde*, part de l'an 2083 du monde, ou 2026 av. EC, c'est-à-dire de la *Vocation d'Abraham* à la *sortie des Israélites hors de l'Égypte*⁴². Dieu commande à Abraham de quitter la Mésopotamie, puis la famine lui commande d'aller en Égypte. Il revient ensuite en Chanaan. C'est au cours de cet âge du monde qu'Abraham rencontrera *Melchisedec, Roy de Salem & prêtre du Très-Haut, qui lui offrit du pain & du vin & le bénit*⁴³. Cette période connaît aussi la naissance d'Ismaël et d'Isaac, celles de Moab et d'Ammon, celles d'Esäü et de Jacob, la naissance de Moïse, sa mission et *les dix merveilles, que l'on appelle les Playes d'Égypte*⁴⁴. *En résumé* : D'Abraham à l'Exode (Moïse).

L'époque suivante, ou *Quatrième âge du monde* va de l'an 2513 du monde, 1596 av. EC, et commence lors de la *Sortie miraculeuse d'Égypte*. Les Israélites habitent le désert durant 40 ans, et le premier sanctuaire est construit par ordre de Moïse. *Dieu lui donne sa Loi sur le Mont Sinai le 18 May*⁴⁵ [2513 de l'âge du monde]. *Les Israélites célèbrent la seconde Pâques*⁴⁶. Cet âge voit les combats de Jephthé, septième juge des Israélites,

37. *At the start of the evening preceding the 23rd day of October in the year of the Julian calendar, 710.*

38. Apocryphes 1717 : 480.

39. Lenglet 1744 : 4.

40. *Ibid.* : 6.

41. Apocryphes 1717 : 480.

42. Lenglet 1744 : 8.

43. *Ibid.*

44. *Ibid.* : 16.

45. *Ibid.*

46. *Sic.*

contre Ephraïm, où il tue *quarante-deux mille [de leurs] hommes*⁴⁷. Cette époque se termine à la *fondation du temple de Salomon*. En résumé : De l'Exode au Temple de Salomon.

La 5^e époque débute en 1015 av. EC : Salomon commence à bâtir un Temple au Seigneur, *l'an 4. de son Règne*⁴⁸. Cet âge va de la fondation/ construction du Temple à la libération des Juifs de Babylone. *L'an 480. depuis la sortie d'Égypte, Salomon le deuxième jour du second mois de la quatrième année de son règne, pose les fondemens du Temple*, 3. Rois, v.1. 2. Paralip. 3.v.1. *et cette année concourt en partie avec l'année du monde 2992. [an 3000] Le Temple est achevé le huitième mois de la onzième année de son règne*, 3. Rois. ch.6. v.38⁴⁹. *Au cours de cet âge, Athalie usurpera le trône de Juda*. On peut caractériser cette période comme se situant entre les deux temples. En résumé : Du Temple à la Libération (2^e Temple).

Le Sixième âge du monde va de la *mise en liberté des Juifs*, la fin de la captivité, à la *naissance de Jésus*, survenue en l'an 4000 (ou 4004) du monde. Cet âge débute par les événements suivants : *Cyrus a mis les Juifs en liberté l'an quatre mille cent soixante et dix-huit de la Période Julienne. Jesus-Christ est né sur la fin de la quatre mille sept cents neuvième année de la même Période*⁵⁰. *Les Juifs obtiennent de ce Prince leur liberté, leur retour dans leur pays, et la permission de rebâtir le Temple*, 2. Paral. 36. 22 et 1 Edsr. chap. 1 et suiv.⁵¹ L'abbé Lenglet écrit à ce sujet : *Cyrus l'an I. de son règne, délivre les Juifs de la Captivité*⁵² *qui a duré 70. ans.* [536 av. EC] *Jésus fils de Josedec est fait 1^{er}. Souverain Pontife depuis le retour.* [535 av. EC] *On commence le second Temple de Jérusalem ; la jalousie des Cuthéens le fait interrompre.* [534 av. EC] *Daniel reçoit une Vision et Prophétie sur les quatre grandes Monarchies, qui doivent posséder l'Univers.* [516 av. EC] *Le second Temple est entièrement fini par Zorobabel et le Grand-Prêtre Josedec.* [443 av. EC] *Néhémias rétablit dans leur pureté la Religion et le Gouvernement Civil des Juifs.* [434 av. EC] *Néhémias met la dernière main aux murs de Jérusalem, et fait la Dédicace*⁵³. Pour résumer, la sixième époque va *depuis la liberté rendue aux Juifs par Cyrus, jusqu'à l'Ere-Chrétienne*. En résumé : De la Libération de Babylone (retour d'exil) à Jésus Christ.

La grande rupture est marquée, ici, par la naissance de Jésus, le Christ. Pour les chronologues chrétiens, c'est évident, il inaugure une ère nouvelle, en renouvelant la Loi. On parle toujours, à ce propos, de nouveau, de renouvellement, de régénération qui s'incarnera ensuite par une résurrection. Les rituels ne manquent pas de s'en faire l'écho, dans les mêmes termes. Mais on reste pointilleux sur le plan doctrinal et l'on insiste sur le « symbolique » de l'affaire.

47. *Ibid.* : 22.

48. *Ibid.* : 26.

49. Apocryphes 1717 : 498.

50. Tous les auteurs ne s'accordent pas.

51. *Ibid.* : 518.

52. Nous soulignons.

53. Lenglet 1744 : 144.

Le *Septième âge du monde* va donc, enfin, de la *naissance de Jésus-Christ* à nos jours. En fait, cet âge se terminera à la fin des temps. De Jésus Christ à la Fin du monde, pour résumer. Certains ajouteront un huitième âge, relatif à l'avènement de la Jérusalem céleste !, mais cela ne respecte pas le symbolisme des sept jours.

Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704) adoptera globalement le système d'Usher qu'il exposera dans *Les Epoques ou la suite des temps* de son *Discours sur l'histoire universelle* (1681). En outre, pour lui, le quatrième âge du monde était celui de *la Loi écrite* ; le cinquième, celui de *Salomon, ou le Temple achevé* ; le sixième âge, celui de *Cyrus, ou les Juifs rétablis*, et le septième âge débutait nécessairement à la *Naissance de Jésus-Christ*⁵⁴. L'*Abrégé* de Saci nous apprend que *Ce septième âge, comme nous avons dit, a commencé à la naissance de JÉSUS-CHRIST, notre Sauveur, c'est-à-dire, en l'an 4000. du monde ; & il durera jusqu'à la fin de tous les siècles. C'est proprement l'âge des Chrétiens ; & tout ce qui s'est fait dans le reste du monde, n'est presque plus à compter. Il n'y a de considerable que ce qui s'est fait dans l'Eglise, qui est le véritable royaume de JÉSUS-CHRIST, dont tous les Chrétiens sont les sujets*⁵⁵. L'auteur précise à la même page : *4000 [an du monde] JÉSUS-CHRIST naît à Bethléem le 25. jour de Decembre l'an 37. & dernier du regne d'Herode, & le 40. de celui d'Auguste. À la page suivante, il indique : 4004 Ans de l'Ere vulgaire. Cette année commence l'Ere vulgaire de JÉSUS-CHRIST, c'est-à-dire la maniere dont on use ordinairement pour compter les années depuis JÉSUS-CHRIST, quoiqu'il fût né 4. ans plus tôt.*

Dans son *Commentaire littéral de la Bible* (1707-1716), le lorrain Dom Calmet (1672-1757), bénédictin célèbre et ami de Voltaire (1694-1778), en fera autant, après Le Maître de Saci, et il persistera dans cette chronologie, avec son *Dictionnaire historique* (1722-1728). Dans un article de ce *Dictionnaire*, le bénédictin décrit les âges de cette manière⁵⁶.

AGES DU MONDE. On divise ordinairement tous les tems qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ, en six âges. Le premier s'étend depuis le commencement du Monde, jusqu'au déluge, & comprend mille six cents cinquante-six ans. Le second âge, depuis le déluge, jusqu'à la venue d'Abraham dans la Terre promise, en 2082. Il comprend quatre cents vingt-six ans. Le troisième âge du Monde, depuis l'entrée d'Abraham dans la Terre promise, jusqu'à la sortie d'Egypte, en l'an du Monde 2583. Il comprend quatre cents trente ans. Le quatrième âge, depuis la sortie d'Egypte, jusqu'à la fondation du Temple par Salomon, en l'an du Monde 2992. Il comprend quatre cents soixante & dix-neuf ans. Le cinquième âge du Monde, depuis que Salomon eut jetté les fondemens du Temple, jusqu'à la captivité de Babylone, en l'an du Monde 3416. Cet âge comprend quatre cents vingt-quatre

54. Bossuet 1707.

55. Abrégé 1695 : 239.

56. Calmet 1730 : 99.

ans. Le sixième âge du Monde s'étend depuis la captivité de Babylone, jusqu'à la naissance de Jesus-Christ, arrivée en l'an du Monde 4000. la quatrième année avant l'Ere vulgaire. Cet âge comprend cinq cens quatre-vingt-quatre ans.

Il commente ensuite ces éléments, mais son commentaire étant fort long, nous n'en citerons que le premier paragraphe⁵⁷.

Je ne m'étens point ici à concilier, ni même à exposer les differens systèmes des Chronologistes anciens & modernes sur les années du Monde. Ceux qui voudront s'en éclaircir, iront sans doute aux sources & aux Auteurs qui en ont traité exprès. Nous avons pris le parti de suivre Ussérius⁵⁸ dans la chronologie de l'ancien Testament, à quelques différences près, où nous croyons avoir des raisons de l'abandonner. Nous donnons à la fin de ce Dictionnaire une Table chronologique conforme à ce système ; & nous avons tâché de nous y conformer dans toutes les dattes que nous avons marquées dans le cours de cet Ouvrage.

La *Bible de Vence*⁵⁹ proposera une *Chronologie sacrée* analogue, où cinq âges précèdent la naissance de Jésus-Christ, mais cette Bible n'attribuera pas la même longueur à chaque période. Le *Dictionnaire* de Louis Moreri (1643–1680), enfin, donnera les âges en fonction de cette chronologie des Âges du monde et y consacra plusieurs pages⁶⁰. Dans l'*Avertissement* à l'édition de 1725, ce *Dictionnaire* attire l'attention des lecteurs sur la Chronologie, en précise les termes et ajoute : *On a coutume de partager tout le temps qui précède l'Ere Chrétienne en six âges, qui se terminent tous à une époque celebre*⁶¹.

Antoine Furetière (1619–1688), abbé de Chalivoy, réduira les differens âges du monde à trois époques principales. *Le premier âge, ou âge de la loi de la nature, depuis Adam jusqu'à Moïse : le second âge qui est le temps de la Loi, depuis Moïse jusqu'à Jesus-Christ : le troisième âge, ou le temps de la loi de la grâce, depuis J. Christ jusqu'à présent 1702*⁶². Pour le mathématicien Jacques Ozanam (1640–1718), les six époques sacrées constituent l'enfance du monde, sa jeunesse, son adolescence, sa maturité, sa perfection et sa vieillesse⁶³, puis commence l'Ère Chrétienne, qui renouvelle le monde.

Dans son *Explication de la Sainte Bible* en vingt-cinq volumes⁶⁴, Laurent Étienne Rondet (1717–1785), janséniste, reconnaît la difficulté

57. *Ibid.*

58. James Usher.

59. Vence 1773.

60. Moreri 1698 : 535 sqq.

61. Moreri 1725 : I, iij.

62. Furetière 1727.

63. Ozanam 1691 : 185.

64. *Explication de la Sainte Bible, selon le sens littéral et selon le sens spirituel, Tirées des saints Pères & des Auteurs Ecclésiastiques. Nouvelle édition augmentée de plusieurs Pièces nouvelles, & séparée du texte et de la Traduction, pour servir de supplément aux autres Bibles, & principalement à l'Abrégé*

des différentes chronologies existantes selon les versions bibliques adoptées : hébreu, samaritaine, grecque ou vulgate. Il cite les 3944 ans du texte hébreu, les 4004 ans d'Usher, les 4245 ans du texte samaritain et les 5200 ans selon la Septante. Il propose alors un calcul mixte lui permettant d'avancer la date de 4140 ans pour la création du monde.

Le mathématicien français Gaspard Monge (1746–1818) sacrifiera à cette chronologie en reconnaissant qu'elle n'était pas *directement du ressort de la physique*, mais qu'elle avait *des rapports avec la formation du globe*. Lui aussi distinguera sept âges : I. *Depuis la création jusqu'au déluge*⁶⁵, II. *Depuis le déluge jusqu'aux langues*, III. *Depuis les langues jusqu'à la vocation d'Abraham*, IV. *De là, jusqu'à l'entrée de Jacob en Egypte* et *De là, jusqu'à la sortie d'Egypte*, V. *De là, jusqu'à Saül*, VI. *Depuis Saül jusqu'à Cyrus* et VII. *Depuis Cyrus jusqu'à l'ère vulgaire des chrétiens*⁶⁶. Le temple de Salomon a disparu des événements essentiels, même si Cyrus est toujours là.

Tous ces ouvrages sont de lecture ordinaire, mais néanmoins érudite, à l'époque où les rituels ont été élaborés et, bien que certains Maçons actuels affirment ne pas vouloir s'embarrasser « de tous ces trucs bibliques », ces *trucs* n'en jouent pas moins un rôle essentiel dans ce qui est *toujours* proposé par les rituels (qu'ils soient traditionnels, anciens, réformés, rectifiés, restitués, rénovés, rétablis ou révisés). Ces textes contiennent, en conséquence, les directions données par les Maçons de cette époque et ils incluent *leurs intentions premières*, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles ils ont constitué des ensembles textuels destinés à enseigner des « leçons » spirituelles aux ritualisants. C'est pourquoi, il nous a semblé utile de mettre l'accent sur ces chronologies. Comme le notent toujours les *chronologues* d'alors, il s'agit d'abord d'une *Histoire sacrée*, c'est-à-dire d'une Histoire qui projette l'homme dans un temps particulier.

Les rituels maçonniques font de même, en s'inscrivant dans la *même* Chronologie sacrée. Rappelons, s'il en était besoin, que les *Constitutions* de 1723, premier texte réglementaire officiel organisant la Maçonnerie, commence par une « Histoire », qualifié souvent de mythologique ou de légendaire⁶⁷, qui est, en fait, une *Histoire sacrée*. C'est, pour le pasteur James Anderson (1680–1739), un cadre normal. De manière explicite, la théorie des âges du monde proposant de scander le temps en posant des moments forts, donne l'idée d'un *sens* des choses, d'une marche libératrice vers les *fins dernières* à partir d'une origine unique et déterminée. Une téléologie, en somme. C'est une des raisons ayant présidé à l'adoption par les Maçons d'une *datation sacrée* permettant d'ajouter 4000 au quantième de l'année ordinaire (elle-même calculée, rappelons-le, depuis la naissance de Jésus Christ...). Tout cela constitue un environnement éminemment symbolique de l'histoire des hommes. Signalons que ladite chronologie n'a été adoptée que par Anderson, en

du *Commentaire de Dom Calmet, connu sous le nom de Bible de Vence, qui s'imprime actuellement à Toulouse en Format in-octavo. À Nismes, Chez Pierre Beaume, 1781-89, 25 vol.*

65. Les capitales ont disparu de certains mots.

66. Monge 1793 : I, 37.

67. Chéné 1998.

premier. Les textes maçonniques précédents, comme les textes ouvriers des périodes antérieures ne l'ayant jamais adoptée.

Le *Livre des marchés*⁶⁸, recueil de rituels des années 1780, se réfère explicitement à l'ouvrage du P. Pétau⁶⁹ (1632⁷⁰, dont une réédition en 1683), surnommé « le Prince des chronologues ». On peut lire en effet dans le *Livre des marchés : Les francs maçons ont consacré la manière de dater de la Bible, c'est à dire qu'ils comptent de la création qui est de 4000 ans avant jesus christ, suivant la chronologie du Pere Petau et 4004 avant l'Ere vulgaire, a cause de l'erreur de 4 ans faite dans la supputation de Denis le petit, lors du commencement de la façon de compter les années, en usage actuellement*⁷¹. En outre, ce document maçonnique propose, en ses pages 13 à 15, une sorte d'échelle des grades présentée en plusieurs « époques » qui ne manque pas d'intérêt. Citons-le.

Tout le Corps maçonnique se divise en 4 Époques et dix grades réels et progressifs. La première Époque est celle où Salomon⁷² construisit le premier temple et elle contient tous les détails divisés en sept grades⁷³. La seconde Époque est le temple réédifié par Zorobabel⁷⁴ ou le second Temple. Il ne contient qu'un seul grade nommé Prince de Jérusalem parce que Zorobabel était de la famille royale. Outre les détails de la construction qui sont comme au 1^{er} Temple, il contient de plus la permission accordée par Cyrus de rebâtir Jérusalem, le retour des Juifs dans leur Patrie, les obstacles qu'ils eurent à surmonter, l'entretien du nouveau Temple, et enfin le rétablissement des murs de la ville par Nehemias. La 3^e Époque ou le 3^e Temple est celui des croisés⁷⁵. On y apprend en un seul grade nommé Ch^{er} de la Palestine, l'histoire des neuf guerres saintes, la conquête et la perte de la Palestine ; et c'est là où est fixé le commencement de la maçonnerie chrétienne. La 4^e et dernière Époque sous le nom de Ch^{er} Elu Kadosh⁷⁶ contient l'histoire des défenseurs du Temple jusqu'à nos jours. Quelques enthousiastes ont voulu ajouter une 5^e époque contenant l'histoire de la révélation faite en Angleterre par Olivier Cromwal parce que celui-ci avait relevé l'ordre. Mais quel rapport la malheureuse catastrophe de Charles I a-t-elle avec le Temple et ses Défenseurs ? Ce serait faire de notre ordre l'étendart de la rébellion ? Il ne lui manquerait plus que d'y joindre les jésuites pour le rendre

68. Document Latomia LINC-D-06, 186, pages 203-13. Origine : BM Bordeaux, Ms 2098.

69. Denis Pétau, 1583-1652. Théologien et philologue jésuite célèbre.

70. *Rationum Temporum*.

71. *Livre des Marchés*, 52.

72. Nous soulignons.

73. Apprenti, Compagnon, Maître bleu, Ancien Maître, Élu symbolique, Écossais, et Maçon du secret.

74. Nous soulignons.

75. Nous soulignons.

76. Nous soulignons.

l'objet de la haine et de l'exécration des gens sensés et des sujets fidèles.

L'auteur ne manque pas d'ironie. Une chronologie sacrée assumée sert de cadre à cette structure des grades maçonniques. De même, les rituels anglophones affirment dans leurs *Instructions* (en anglais *Lectures*), que « Hiram fut assassiné 3000 ans après la création du monde » (*He was slain three thousands years after the creation of the world*), ce qui veut dater la construction avec précision, et qui l'inscrit dans une chronologie sacrée. C'est, selon Usher, la date de l'achèvement du temple, et c'est donc sur ce chronologue que les ritualistes anglais se sont fondés. En 1701, l'Église d'Angleterre avait adopté la chronologie d'Usher pour sa Bible officielle. Durant les deux siècles qui suivront, les dates établies par l'évêque d'Armagh resteront « parole d'évangile ».

En conséquence...

S'ajoutant au fait qu'ils concernent la construction de l'homme en tant qu'être humain, on comprend mieux pourquoi les rituels maçonniques sont *d'abord* situés, symboliquement, à l'époque de la construction du Temple (Salomon), *puis* à l'époque de la libération des Juifs et de la construction du 2^e Temple (Zorobabel), pour évoquer ensuite la fin des temps, puisque l'âge de Jésus ira jusqu'à la « consommation des siècles », l'époque de l'Apocalypse, ou Révélation. C'est une sortie du temps humain, c'en est même la sortie définitive. Cela ne signifie pas que les rituels ont été élaborés dans l'ordre où ils sont numérotés (quel que soit le Rit), cela signifie simplement que leur logique terminale est celle-ci. On peut en effet supposer que l'on ait eu l'idée de la *construction du second temple* - ou reconstruction - et que l'on a proposé ensuite, ou consécutivement, la *notion de temple* avec celui de Salomon, le premier, permettant de justifier et de fournir le modèle au second. On a ainsi élaboré un avant pour justifier le travail du maintenant.

Suivant ce type de chronologie, la Maçonnerie se situant, pour la plupart des premiers grades, autour du *Temple de Salomon* (le 1^{er} temple), appartient à la 5^e période du monde. Les rituels évoquant le *second Temple* appartiennent alors à la 6^e période. Pour les textes fondateurs, le *Ms Graham* situe une proto-légende d'Hiram durant la 2^e période, *après* le déluge universel, puisque le cadavre que l'on découvre est celui de Noé, par ses fils. Ce texte évoque ensuite la 4^e période avec Betsaléel⁷⁷, le constructeur du premier sanctuaire et de l'arche (Ex 37, 1-9), puis la 5^e période, en citant Salomon, le commanditaire du temple. Une expression du P. Labbé doit retenir notre attention : il écrit que le 5^e âge du monde, allant de la construction du Temple à Cyrus, doit être *considéré dans sa perfection & plus grande force*. Ces notions ne sont pas inconnues des rituels maçonniques.

77. Ou Bésaléel, Betsaleël, Betsaleel, Bezeleel, Besalél, Beçalel, Beçaleel, etc., suivant les traducteurs. Nom qui signifierait : à l'ombre de Dieu.

Les rituels de la *Maçonnerie d'Adoption*, comme ceux du *Parfait maçon*, selon ses Tableaux, se situent d'abord dans la 1^{er} période, avec l'arbre du jardin d'Eden (apprentie), la tour de Babel ; puis, dans la 2^e période, avec l'arche de Noé (compagnonne), et enfin, dans la 5^e période, avec le Temple de Salomon. On peut aussi lire dans ce texte : *Quoique la maçonnerie, depuis Moïse jusqu'à Salomon, eût fait des progrès considérables*, phrase qui fait directement allusion à la 4^e période. On passe ensuite à la 6^e période avec *Zorobabel* : c'est la maçonnerie des Maçons Écossais (4^e grade) qui *s'occupent à rebâtir le temple*. C'est peut-être, nous l'avons évoqué, le premier des rituels, le *renouvellement* de la construction. La *maçonnerie renouvelée*, c'est-à-dire recommencée par rapport à l'ancienne, ou concernant un recommencement, et que l'on appelle « la maçonnerie écossaise ». C'est exactement ce que déclare le texte de Rampont⁷⁸. Il faut rappeler que la Maçonnerie Rectifiée ne prend pas pour point de départ le temple de Salomon, contrairement aux autres Rits, mais sa reconstruction par Zorobabel. Le Vénérable de ce Régime a d'ailleurs, sur son bureau, les objets qui le manifestent : l'épée et la truelle. Le grade de l'Arche royale propose aussi la réunion de ces deux objets.

La question de la KJV

Dans sa contribution à *Bible de tous les temps*, Daniel Ligou (1921-2013) établit de manière fort précise les rapports entre les rituels, leurs thèmes et les textes bibliques⁷⁹. Il avoue, devant la difficulté de la tâche, prendre *les personnages et les événements bibliques dans leur ordre de présentation selon la Bible du roi Jacques*, pour voir *ce que tente de nous apprendre la Maçonnerie*. S'il est vrai que cette version de la Bible est la référence de langue anglaise, un certain nombre de thèmes rituels connus en France n'ont aucune existence (légitime) dans la Maçonnerie anglaise et, s'ils en ont dans le RÉAA, venu des Amériques, c'est après un détour par les rituels français. C'est ce que précise avec pertinence J.-B. Lévy (1941-2019) : *Mais le Rite Écossais Ancien et Accepté en 33 degrés n'est que le prolongement du Rite de Perfection ou mieux de l'Ordre du Royal Secret en 25 degrés mis au point par Etienne Morin et Henry Andrew Francken entre 1762 et 1767. Ce rite, on le sait, n'est en fait qu'une mise en ordre de grades pratiqués en Europe, et notamment en France, avant 1762.*

La *Bible du roi Jacques* (1611) n'était, *en aucun cas*, le livre de chevet des Maçons français d'avant 1762 (ni d'après, d'ailleurs) et pour au moins une bonne raison : ils disposaient de leurs propres traductions bibliques, dont celle de Lefèvre d'Étaples, parue à Anvers en 1530, celle d'Olivétan parue en 1535, et surtout celle dite *de Port-Royal*, parue en entier en 1696⁸⁰, même si les autorités religieuses françaises lui ont fait

78. Rituels de Rampont (MAB, Paris).

79. Ligou 1986.

80. Cette Bible fut éditée en volumes séparés entre 1672 et 1693. En 1683, il s'en était vendu 40 000

quelques misères. Ils pouvaient lire aussi le *Nouveau Testament* dans la traduction du P. Amelote, parue en 1666 (et réimprimée jusqu'en 1834), celle du P. Quesnel parue en 1671 et quelques autres. De 1701 à 1750, ils disposaient de la version de Louis des Carrières, révision de celle de Port-Royal, et surtout de l'imposante édition de Dom Calmet, éditée entre 1707 et 1716, pour la première fois. Nous ne citerons pas ici l'ensemble des ouvrages de commentaires disponibles alors, et que l'on étudiait du collègue à l'université.

Ensuite, D. Ligou prend en compte un environnement intellectuel où la Maçonnerie des *gentlemen qui connaissaient leur Bible et avaient quelque tenture (teinture ?) d'humanisme* succédait, pour lui, en toute logique, à une Maçonnerie *de gens de métier*. Ce modèle prend ses racines dans l'histoire sainte de la Maçonnerie selon Anderson, en fait, que Ligou ne conteste pas. Le modèle est largement contestable, mais communément admis à l'époque où il écrit. C'est pourquoi nous excluons, ici, les textes de l'ère pré-maçonnique, comme le *Regius* (domaine anglais) et la plupart des Règles ouvrières anglaises (dites *Charges*, puis *Old Charges*). S'il se réfère à la « Bible », D. Ligou ne prend pas en compte les *chronologies sacrées*, et il ne met donc pas les thèmes, personnages et événements rituels, en perspective avec ce type de chronologie. Enfin, l'auteur, apportant un océan de références bibliques précises et justifiées, oublie toute la littérature parabiblique qui était aussi la nourriture de ces *gentlemen* à forte culture classique, de part et d'autre du *Channel*. Nous pensons en particulier aux *Figures de la Bible* et à toutes les illustrations bibliques dont le rôle n'a pas été mince dans la construction de l'imaginaire maçonnique⁸¹.

Les rituels

Comment les rituels sont-ils alors cadencés en fonction des âges du monde ? Pour plus de simplicité, nous prendrons nos exemples dans les rituels du RÉAA, ce qui n'exclut en aucune manière les rituels du Rit moderne, ou les autres, que nous citerons lorsque de besoin. À première vue, la *première période des rituels* correspond globalement au 5^e âge du monde⁸² : *construction du Temple* et tous les aléas que l'on y attache (RÉAA 1-12). C'est, *globalement*, l'environnement des trois premiers grades ; mais aussi d'éléments du 22^e ainsi que le 23^e (*Chef du tabernacle*), du 24^e grade, et du *Maître Maçon de Marque* ; de la dédicace du Temple (*Très Excellent Maître*) ; de la visite de la reine de Saba (*Installation anglaise du Maître de Loge*).

L'édition de 1763 des *Tablettes* de l'abbé Lenglet ajoutait, dans la partie consacrée aux « Grands Hommes dans les Beaux-Arts » : 1015. *Hiram, de Tyr, Israélite d'origine au moins par sa mere, très-ha-*

exemplaires. Louis XIV en fit imprimer à lui seul 20 000 exemplaires (Lortsch 1910). Ce sera la Bible de Racine, de Corneille, de Sainte-Beuve. La Bible de Sébastien Castellion, parue en 1555, semble avoir été pratiquement inconnue.

81. Lire à ce sujet, Langlet 2010.

82. C'est un peu différent pour la Maçonnerie d'Adoption.

bile en Architecture & en Sculpture. Ce fut lui qui dirigea le Temple de Salomon⁸³, & qui fit un nombre infini d'ouvrages d'orfèvrerie & de fonte qui y devoient servir. Il bâtit aussi plusieurs Palais, &c. au dedans & au dehors de Jérusalem⁸⁴. Peut-on affirmer que l'abbé Lenglet n'avait pas lu les rituels ou les divulgations qui faisaient d'Hiram celui qui dirigea le Temple ? La conception d'Hiram comme architecte du temple semble empruntée aux *Chronologies*.

La date de l'édition est intéressante et soulève quelques questions stimulantes. Ce paragraphe n'était pas dans l'édition précédente de 1744. L'auteur a-t-il trouvé cette idée dans les rituels maçonniques déjà répandus dans les milieux cultivés, ou la Maçonnerie l'a-t-elle empruntée aux commentaires et aux chronologies ? Comme on le sait, *rien ne le dit dans la Bible*. L'idée était connue des lecteurs anglais, aussi. Plusieurs ouvrages de l'abbé français furent, en outre, traduits en anglais. Sa *Méthode pour étudier l'Histoire*⁸⁵ l'a été en 1730, par Richard Rawlinson (1690-1755), Maçon, *antiquarian*, membre de la *Royal Society*, docteur en droit, condisciple et ami d'un certain John Theophilus Desaguliers (1683-1744).

En ce qui concerne les rituels, prend place ici une *période intermédiaire* pouvant être considérée comme *une deuxième période* : le Temple est détruit et les Juifs sont conduits en captivité (*Super Excellent Master*). La parole est perdue, l'Arche est perdue, les Hébreux sont captifs. Le temple « s'enfoncé » sous terre, sous forme de ruines habitées par l'Esprit. On met les secrets en sécurité dans un caveau/voûte, bien entendu prévue à l'avance (RÉAA 13-14, *Maître choisi*, et *2^e Ordre Français*) : ils seront redécouverts du temps de Zorobabel (*Arche Royale*).

La *troisième période apparente des rituels* correspond au 6^e âge du monde : libération des Juifs, sortie d'exil sous la conduite de Zorobabel, reconstruction des murailles (la ville) et du Temple (RÉAA 15, 16 & 20 ; *Installation* de type français du Vénérable Maître), avec arrêt des travaux ; demande de Zorobabel à Darius de reprendre les travaux (*Chevalier de la Croix Rouge de Babylone*). La cour de Cyrus et le Second Temple : 4^e grade du RÉR, en particulier.

Chez James Usher, on peut lire : -472. *As a reward for Hiram's good will in helping construct these houses, Solomon offered to Hiram king of Tyre 20 cities of Galilee, or Cabul which were located within the trive of Asher. Solomon purchased these cities himself. When Hiram refused to take them, Solomon reconstructed them all himself, planting colonies of the Israelites in them. 1 Ki 9 :10 2Ch 8 :1,2*. On retrouvera tout cela dans les rituels du RÉAA, presque au mot près. Ce chronologue est cité par James Anderson, à plusieurs reprises. Notre bon pasteur se fonde sur ce qu'il a étudié à Marishal College, la *Chronology or Annales Veteris et Novi Testamenti*, en deux volumes (1650-54) de James Usher.

83. Nous soulignons.

84. Lenglet 1763 : 507. La mention sera reprise dans l'édition suivante, Lenglet 1778 : 468.

85. Lenglet 1730, ouvrage traduit en allemand (Leipzig 1718) et en italien (Venise 1726).

La création du monde fut datée du début de *la nuit précédant le 23 octobre de l'an 4004 av. EC*. James Anderson citera plus tard, dans sa propre édition des Constitutions (1738), deux autres chronologues connus des Britanniques, Humphrey Prideaux⁸⁶ (1648–1724) et Frédéric Spanheim père (1600–1649)⁸⁷. Ce dernier divise l'Histoire en neuf époques⁸⁸ (dix en réalité), dont la première va de la fondation du monde au déluge ; la 2^e, du déluge à la vocation d'Abraham, la 3^e, de la vocation d'Abraham à la sortie d'Égypte ; la 4^e, de la sortie des Israélites d'Égypte à Samuel et à Saül ; la 5^e, du règne de Samuel puis de Saül à Roboham (c'est durant cette période que l'on construit le temple dont Spanheim donne les dimensions et la structure) ; la 6^e, de Roboham à la captivité à Babylone ; la 7^e, de la captivité à Babylone à Cyrus ; la 8^e, de la fin de la captivité par Cyrus aux Macchabées ; 9^e, des Macchabées à la naissance du Christ. La 10^e est le temps qui va de cette naissance à notre présent.

C'est dans ces diverses chronologies que l'on découvre, entre autres choses, le nom de *Cabul*⁸⁹ signifiant 1) *a city on the border of Asher and located approx 10 miles (16 km) east of Akko; modern 'Kabul'*. 2) *a district in Galilee given by Solomon to Hiram and contemptuously called 'Cabul' by Hiram. 1 R 9, 10-13. The word "cabul" means : worthless, good for nothing; nothing good can come from it. The land of Galilee is very mountainous, very dry, and poor for agriculture. When Hiram went to look at it, he decided that the people from this area weren't going to make him wealthy. With only a few shepherds herding sheep in the barren wilderness, it offered little that would bring him prosperity. So he spoke over the land declaring that it was "cabul," worthless, good for nothing.*

Le 4^e et le 6^e âges commencent par une *libération*, la sortie d'Égypte, pour l'une, et la sortie de Babylone, pour l'autre. Au milieu, comme axe, se placera la *construction du temple* matérialisant la sortie de l'errance. À y bien regarder, la « vocation d'Abraham » (3^e période) est aussi une *sortie* de son pays, qu'il quitte à jamais pour marcher vers Canaan, et le « déluge universel » de Noé est la *sortie* d'un âge du monde pour entrer dans un autre. Antérieurement, l'Histoire sacrée de l'homme commence avec sa « sortie » du Paradis. L'épisode de la libération de Babylone est analogue à la sortie d'Égypte, avec des combats au sortir du pays, une période « au désert », avant l'établissement définitif, ou le rétablissement. Ce voyage de Babylone à Jérusalem a été considéré par les exégètes comme une *figure* de l'Exode, de même que Zorobabel

86. *The Old and New Testament connected in the History of the Jews and Neighbouring Nations* (1715-17). En français : *Histoire des Juifs & des peuples voisins, depuis la Décadence des Royaumes d'Israël & de Juda jusqu'à la mort de Jesus-Christ. Par Mr. Prideaux, Doyen de Norwich, Traduite de l'Anglois.* À Amsterdam, Chez Henri du Sauzet, 1722-.

87. Spanheim 1679 ; 1683 ; 1663 ; 1673 ; 1679.

88. Spanheim 1683.

89. Bible de D. Martin 1707, p. 11-12 : *v.11 Hiram Roi de Tyr ayant fait amener à Salomon du bois de cèdre, du bois de sapin, & de l'or, autant qu'il en avoit voulu, le Roi Salomon donna à Hiram vingt villes dans le païs de Galilée. 12 Et Hiram sortit de Tyr pour voir les villes que Salomon lui avoit données, lesquelles ne lui plurent point. 13 Et il dit ; Quelles villes m'as-tu données, mon frère ? & il les appella, Païs de Cabul, lequel a été ainsi appelé jusqu'à ce jour.* La traduction de la NBS donne *Kaboul*. La Vulgate *Chaboul*, Crampon suit évidemment la Vulgate.

a été une *figure* de Moïse. Les rituels maçonniques ont utilisé les mêmes figures. Les notions de sorties, de passage et d'entrée sont présents à presque tous les degrés. C'est la structure des passages théorisée par Van Gennep⁹⁰ qui fut éditée par E. Nourry, l'ami d'A. Lantoin.

Enfin, pour constituer un noble quaternaire, la dernière période apparente des rituels correspond au 7^e *âge du monde* : rituels des 17^e au 19^e grade (RÉAA), *Apocalypse/Révélation*, et *fin des temps*, et les rituels des 26^e, 27^e et 29^e, et du 30^e grade du même Rit.

Il va sans dire que différents rituels traversent allègrement ces *périodes du monde*, même si on peut les ancrer dans une toute particulière. Le 19^e grade peut être rattaché au 1^{er} âge du monde en même temps qu'au 7^e ; le 25^e grade contient des éléments du 1^{er} âge, mais aussi du 7^e. Il en est de même des trois grades suivants. Les arguments ont été piochés dans la matière de plusieurs âges, mais surtout des extrêmes, opérant une sorte d'arc notionnel par-dessus les temps « humains ». Un dernier point : si nous ajoutons *apparent* aux périodes des rituels, c'est qu'en fait tout commence avec la *reconstruction*, ce que nous ont appris les premiers textes. Les questions relatives à la construction semblent avoir été « mises au point » ensuite, pour fournir un début d'apparence à une ritualité débutant en réalité *in media res*, à l'origine. La plupart des Maçons y perdraient leur latin.

La première période réelle des rituels est donc à situer dans le 6^e âge du monde, avec des incisives avant et après. Le Rit Écossais Ancien Accepté existant comme Rite des hauts grades (les *Grades sublimes*), on a créé trois grades, en France, comme *préparation*. Ce ne serait pas la première fois que l'on écrirait le début après avoir écrit la fin, pour rendre celle-ci logique.

En outre, on remarque que les *rituels d'Adoption* se situent dans le 1^{er} âge du monde, alors que les rituels masculins commencent le plus souvent « dans » les 6^e et 5^e âge. Il en est de même d'éléments des 21^e et 22^e grades, et du 28^e (RÉAA) qui évoque Adam. Lorsque le RÉR donne *Phaleg* comme nom de l'apprenti, ou que l'on trouve ce nom au grade de *Chevalier Prussien*, cela renvoie au 2^e âge, et à la construction de la tour de Babel (comme les rituels d'Adoption). Le RÉR semble reprendre « la » construction présente dans les textes opératifs (mais sans le dire), en affirmant se situer à l'époque de *reconstruction* (2nd temple). Il a en outre abandonné les colonnes antédiluviennes au profit de celles du Temple. J.-B. Willermoz a fait ici une sorte de synthèse complexe et peu explicite.

Les chronologies sont le plus souvent accompagnées de commentaires et d'*Introductions* à l'Écriture sainte présentant le cadre général des textes. Ainsi, Richard Simon se sert-il d'un abrégé du P. Lamy (1640–1715) qu'il place en tête de son propre *Dictionnaire*. Cela permet de donner dans un *Chapitre I* une *Idée générale de la nation juive* où le lecteur peut découvrir : *ils ont eu le nom de Juifs, de la Tribu de Juda pour trois raisons, parce que les Rois étoient de cette Tribu, parce que le Messie en devoit naître, parce qu'elle revint de Babylone toute entière*

90. cf. Langlet 2015.

et tres-florissante sous la conduite de Zorobabel. Dans le Chapitre II. suivant, nous trouvons un *Abregé chronologique de l'histoire des Juifs* ; dans le Chapitre III., le *Plan abregé de l'Univers* et le *Plan particulier de la Terre Sainte*. Après un Chapitre IV., intitulé *De la Republique des Hebreux. Ses Loix*, où l'on découvre la phrase suivante : *Il faut remarquer que les Rabins appellent Noachides les autres Peuples de la terre, les Juifs, Abrahamides ou Israélites*, à propos de la *Loi universelle que Dieu donna à Abraham*, le texte poursuit : *Dieu ne donna pas d'autre Loi à Abraham que celle de la Circoncision, et de cette Circoncision il en fit le signe de l'Alliance, qu'il contractoit avec ce Patriarche et avec toute sa postérité. Elle donnoit entrée à celui qui la recevoit dans le Peuple de Dieu. Un incirconcis n'auroit osé entrer dans la partie du Temple destinée aux Israélites, ni manger l'Agneau Pascal ; il n'étoit pas soumis à l'observation de la Loi de Moïse.*

Nous trouvons ensuite un Chapitre V., *Des Magistrats de la Republique des Hebreux*, où il est précisé le rôle des Juges puis des Rois qui prirent la place des premiers. Après le retour de Babylone, *ils [les Juifs] obéirent aux Souverains Prêtres* (grands prêtres) qui remplacèrent les Rois. Le chapitre onzième a pour titre *De l'Année et du Calendrier des Juifs*. De longues pages y décrivent en détail chaque mois avec ce qui doit s'y passer comme fête religieuse. Le Chapitre XX. et dernier précisera les *Regles pour entendre et pour expliquer l'Écriture*.

Il apparaît que la plupart de ces conceptions ont été adoptées dans les rituels ou, plus exactement, qu'elles leur ont servi de socle. Les Maçons d'alors envisageaient ainsi le temps et la chronologie sacrée qui « entoure » la pratique maçonnique et l'ensemble des rituels. C'est ce que les Maçons des débuts ont voulu léguer aux temps futurs. Ils ne doutaient pas que la communauté scientifique proposerait un autre cadre pour la conception du monde et sa fondation.

Affirmer que le rituel projette les pratiquants dans un temps sacré, ou encore que le temps est, métaphoriquement, suspendu de l'ouverture à la fermeture de la Loge, n'est pas seulement une manière symboliquement maçonnique pour passer ensuite à des « choses plus sérieuses », l'étude des contingences sociétales et autres sujets. C'est surtout parce que tout rituel maçonnique mis en acte par le rite reste fondé sur une conception du temps sacré propre au christianisme. Il se situe d'emblée *in illo tempore...* et cela, depuis 1723, la *Constitution des Francs-Maçons*. C'est ce qui débute, c'est ce qui conduit, et c'est ce qui clôt le rite. Cette conception du *temps sacré* est une constante de tous les rites du monde, et la Maçonnerie doit avoir l'humilité de le reconnaître, même si elle pense être *extrêmement* différente de tout ce qui existe ou a existé.

Chronologie succincte

	Âges du monde	Rituels maçonniques
	1 ^{er} âge : de la <i>création du monde</i> au <i>déluge</i>	
		RÉAA 28
	Expulsion du Paradis, construction de l'arche de Noé	Adoption, RÉAA 22
	2 ^e âge : du <i>déluge</i> à la <i>vocation d'Abraham</i>	
	Tour de Babel, échelle de Jacob	RÉAA 21, Adoption, RÉR
	3 ^e âge : de la <i>vocation d'Abraham</i> à la <i>sortie d'Égypte</i>	
	4 ^e âge : de la <i>sortie d'Égypte</i> à la <i>construction</i> du Temple	
	Sortie d'Égypte	RÉ 1, RÉAA 24, 25
	Moïse et	Passage des voiles
	Le Tabernacle	RÉAA 23
	5 ^e âge : de la <i>construction du Temple</i> à la <i>libération de Babylone</i> (2 ^e temple)	
~ 965	Salomon monte sur le trône en Israël	RÉAA 1-12, 22, 24
	Construction du premier Temple	Grand Tuileur de Salomon MMM, <i>Select Master</i> , <i>Royal Master</i> , <i>Most Exc. Master</i> , <i>Install. anglaise</i>
	6 ^e âge : de <i>fin de la captivité</i> à <i>naissance de Jésus</i>	
~ 597	Nabuchodonosor II, roi de Bab., conquiert J.	
587	Défaite de Sédécias et chute de J. = destruction du Temple	RÉAA 13-14,
559	Cyrus, roi de Perse	
559	Conquête de Babylone par Cyrus	
559	Edit de Cyrus sur les Juifs (538 ?)	
	Retour de Babylone à J. et la Judée : Zorobabel et Josué	
522	Darius I^{er} , roi de Perse	RÉAA 15-16,
~ 520	<i>Reconstruc. du Temple</i> de J. Esdras (525 ?)	RÉAA 22,
490	Première guerre médique	<i>Arche royale</i> ,
480	Seconde guerre médique	RÉR,
479	Bataille des Thermopyles	<i>Excellent Master</i> ,
464	Artaxerxés roi de Perse	<i>Select Master</i> ,
	Missive de Rehoum et Chimchaï pour stopper la reconstruction du Temple	Croix Rouge de Babylone,
	Arrêt de la construction sur ordre d'Artaxerxés.	<i>Install. VM française</i>
464	Néhémie reconstruit les murs de Jérusalem	
423	Darius II roi de Perse.	
	Prophéties d'Haggée et de Zacharie	
421	Reprise des travaux du 2 ^e Temple	
418	Fin de la construction du 2 ^e Temple	
63	Prise de Jérusalem par Pompée	
	7 ^e âge : de la <i>naissance de Jésus</i> à la <i>fin des temps</i>	
		RÉAA 26, 27, 29
0 à 33	Jésus de Nazareth	
~ 36	Premier voyage de Paul	
~ 70	Destruction de Jérusalem par Titus	Grade de <i>St Laurent le martyr</i>
~ 70	Évangile de Marc	Chev. de Constantinople
~ 80	Évangiles de Matthieu et de Luc	
	<i>Notre temps</i>	
	Apocalypse/Révélation de Jean de Pathmos	RÉAA 17-19, 30
	<i>Fin des temps</i>	

Bibliographie succincte

Abrégé de la Chronologie Sainte, in *L'Apocalypse de Saint Jean Apostre*, [Bible de Saci] T. XVI, Paris, Desprez, 1695 (Abrégé 1695).

Les âges de la vie au Moyen Age. Textes réunis par Henri Dubois et Michel Zink, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 1992 (Dubois-Zink 1992).

Augustin, *De la Genèse contre les Manichéens*, Bar-le-Duc, 1866 (Augustin 1866).

— *La cité de Dieu*.

John Blair, *Tables chronologiques, qui embrassent toutes les parties de l'Histoire Universelle, année par année, Depuis la Création du Monde jusqu'en Mil Sept Cent Soixante-huit, Publiées en Anglois par John Blair, Et traduites en François par le citoyen Chantreau, qui les a continuées jusqu'à la Paix, conclue avec l'Espagne en 1795...*, À Paris, Chez Henri Agasse, 1795 (Blair 1795).

Lucian Boia, *La fin du monde. Une histoire sans fin*, Paris, La Découverte, 1999 (Boia 1999).

Jacques Bénigne Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle à Monseigneur le Dauphin pour expliquer la suite de la Religion & les Changemens des Empires*, à Paris, Chez Mabre-Cramoisy, 1681 (Bossuet 1681).

— *Discours sur l'Histoire universelle...*, première partie, neuvième édition, Londres, David Mortier, 1707 (Bossuet 1707).

Thomas Brunton, *Chronologie universelle depuis la création jusqu'à l'ère vulgaire. Concordance des époques avec les Livres saints*, Aix-en-Provence, Remondet-Aubin, 1872 (Brunton 1872).

Augustin Calmet, *Commentaire littéral de tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par le R.P.D. Augustin Calmet, Religieux Bénédictin, de la Congrégation de S. Vanne et de S. Hydulphe. Tome Premier, partie Première. Paris, Chez Emery, Saugrain, Pierre Martin, Quay des Augustins, M.DCC.XXIV. (Calmet 1724)

— *Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible, seconde édition, tome premier*, à Genève, chez Marc-Michel Bousquet et cie, 1730 (Calmet 1730).

— *Histoire universelle, sacrée et profane : Depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours* Par le R.P. Dom Augustin Calmet, 17 vol., Strasbourg, Chez Jean Renauld Doussecker, 1735-1771 (Calmet 1735).

Bernard Chédozeau, « L'éviction des âges de la vie et des âges du monde dans les conceptions de l'Histoire au xvii^e siècle. D'une histoire de sens à une histoire de savoir », Grenoble, ELLUG, *L'imaginaire des âges de la vie*, D. Chauvin dir., 1996 (Chédozeau 1996).

Pierre Chompré, *Dictionnaire abrégé de la Bible, pour la connoissance des Tableaux historiques tirés de la Bible même, & de Flavius Joseph. Nouvelle édition Revûë & corrigée*. À Paris, Chez Desaint & Saillant, Libraires, ruë S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collège. M.DCC.LXIV (Chompré 1764).

Pierre Davity, *Le Monde ou la Description Generale de ses Quatre Parties Divisee en Six gros Volumes, par Pierre Daviti...*, A Paris, chez Denis Billaine, Rue St Jacques, au Compas d'or et à Saint Augustin, 1660 (Davit 1660).

Charles Louis Dreyss, *Chronologie universelle*, Paris, Hachette, 1853 (Dreyss 1853).

Gérard Ferreyrolles, *La représentation de l'Histoire au XVII^e siècle*, Dijon, Université de Bourgogne, 1999 (Ferreyrolles 1999).

La Franche-Maçonnerie dans tous ses grades..., par le frère De Rampont, à l'Orient du Régiment de Brie Infanterie, 5780, et années suivantes

Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, tome premier, La Haye, 1727 (Furetière 1727).

Philippe Labbé, *La grande et petite methodes pour apprendre la chronologie et l'histoire tant sacree que prophane*, 1664 (Labbé 1664).

— *Abbrégé chronologique de l'histoire sacrée et profane de tous les âges...*, Paris, 1666 (Labbé 1666).

Bernard Lamy, *Introduction à l'Écriture sainte*, A Lyon, Chez Jean Certe, 1698 (Lamy 1698).

Claude Lancelot, *Chronologie sacrée*, 1662 (Lancelot 1662).

Philippe Langlet, *La Bible et la Loge*, La Hutte, 2010 (Langlet 2010).

— *Rites de passage et franc-maçonnerie*, Champion, 2015 (Langlet 2015).

— *La Constitution des francs-maçons*, édition bilingue par Ph. Langlet, Champion, 2018 (Langlet 2018).

Nicolas Lenglet du Fresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire : Où après avoir établi les principes & l'ordre qu'on doit tenir pour la lire utilement, on fait les remarques nécessaires pour ne se pas laisser tromper dans sa lecture : avec un catalogue des principaux historiens, & des remarques critiques sur la bonté de leurs ouvrages, & sur le choix des meilleures éditions*, Bruxelles, Aux dépens de la Compagnie, 1714 (Lenglet 1714).

— *Metodo per istudiare la storia, del Signor Dottor Langlet di Fresnoy*, Venezia, 1726 (Lenglet 1726).

— *A New Method of studying History, Geography, and Chronology...*, *Written Originally in French by M. Langlet du Fresnoy...*, trad. R. Rawlinson, London, Davis, 1730 (Lenglet 1730).

— *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle...*, 1743 (Lenglet 1743).

— *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle sacrée et profane, ecclésiastique et civile, Depuis la Création du Monde jusqu'à l'an 1775...*, *Tome Premier ; Contenant l'Histoire Ancienne. Nouvelle Édition, revue, corrigée & augmentée, par J. L. Barbeau de la Bruyère. Tome Second. Contenant l'Histoire Moderne. Nouvelle Édition, revue, corrigée & augmentée, par J[ean] L[ouis] Barbeau de la Bruyère*. Paris, les Frères De Bure-P. M. Delaguette, 1778 (Lenglet 1778).

Jean-Bernard Lévy, *Abrégé d'histoire du RÉAA*, La Hutte, 2012 (Lévy 2012).

Daniel Ligou, « La Bible des Maçons », Paris, Beauchesne, *Le siècle des Lumières et la Bible*, Bible de tous les temps, tome 7, 1986 (Ligou 1986).

Daniel Lortsch, *Histoire de la Bible française*, 1910 (Lortsch 1910).

Auguste Luneau, *L'histoire du salut chez les Pères de l'Église : la doctrine des âges du monde*, Paris, Beauchesne, 1964 (Luneau 1964).

Benoît de Maillet, *Telliamed ou Entretien d'un Philosophe Indien avec un Missionnaire François...*, À Amsterdam, Chez L'honoré & Fils, 1748 (Benoît de Maillet 1748).

Guillaume Marcel, *Tablettes chronologiques : contenant avec ordre, l'état de l'Église en Occident*, 1682 (Marcel 1682).

Jean Marsham, *Diatriba Chronologica*, 1649 (Marsham 1649).

Jean Martianay, *Defense du texte hebreu et de la chronologie de la Vulgate...*, Paris, Pierre de Bats, 1693 (Martianay 1693).

Gaspard Monge, Jean Dominique Cassini, Pierre Bertholon, *Dictionnaire de Physique, Tome premier*, Paris, 1793 (Monge 1793).

Louis Moreri, *Le grand dictionnaire historique ou le Melange curieux de l'histoire sacrée et profane...*, 8^{ème} édition, tome 3, Amsterdam, George Gallet, 1698 (Moreri 1698).

— *Le grand dictionnaire historique ou le Melange curieux de l'histoire sacrée et profane...*, Nouvelle et dernière édition revue, corrigée et augmentée, tome 1, Paris, Denys Mariette, 1725 (Moreri 1725).

Isaac Newton, *Abrégé de la chronologie de M. le Chevalier Isaac Newton, fait par lui-même, & traduit sur le manuscrit anglais [par N. Fréret]*, Chez Guillaume Cavelier, 1725 (Newton 1725).

— *The Chronology of Ancient Kingdoms Amended*, 1728 (Newton 1728).

— *La chronologie des anciens royaumes, corrigée, à laquelle on a joint une chronique abrégée qui contient ce qui s'est passé anciennement en Europe, jusqu'à la conquête de la Perse par Alexandre le Grand traduite de l'anglois de M. le chevalier Isaac Newton*. Paris, G. Martin, 1728 (Newton 1728)

— *Abrégé de la chronologie des anciens royaumes, par Mr. Newton, traduit de l'anglois de Mr. Reid [par Jean-Antoine Butini]*, Genève, chez Henri-Albert Gosse, et compagnie, 1743 (Newton 1743).

Jacques Ozanam, *Dictionnaire mathématique, ou Idée generale des mathématiques*, Amsterdam, Huguétan, 1691 (Ozanam 1691).

Denys Petau s.j., *Abrégé chronologique de l'histoire universelle, sacrée et profane...*, 1683 (Petau 1683).

Jean Picot, *Tablettes chronologiques, de l'Histoire universelle sacrée et profane...* Ouvrage rédigé d'après celui de l'abbé Lenglet du Fresnoy, Genève, Chez Manget et Cherbuliez, 1808⁹¹ (Picot 1808).

91. Il a poursuivi le travail de l'abbé Lenglet.

Humphrey Prideaux, *The Old and New Testament connected in the History of the Jews and Neighbouring Nations* (1715–17) ; en fr. *Histoire des Juifs et des peuples voisins...* (Prideaux 1715).

Charles Louis Richard et Jean Joseph Giraud, *Bibliothèque sacrée, ou Dictionnaire universel, historique, dogmatique canonique, géographique et chronologique des sciences ecclésiastiques*, T. 22, Paris, Méquignon-Havard, 1825 (Richard et Giraud 1835).

Charles Rollin, *Abrégé de Chronologie, D'après La Chronologie d'Usserius, adoptée par M. Rollin. Nouvelle Édition*. Paris, De l'Imprimerie d'Aug. Delalain, 1818 (Rollin 1818).

Laurent Étienne Rondet, *Explication de la Sainte Bible, selon le sens littéral et selon le sens spirituel, Tirées des saints Pères & des Auteurs Ecclésiastiques. Nouvelle édition augmentée de plusieurs Pièces nouvelles, & séparée du texte et de la Traduction, pour servir de supplément aux autres Bibles, & principalement à l'Abrégé du Commentaire de Dom Calmet, connu sous le nom de Bible de Vence, qui s'imprime actuellement à Toulouse en Format in-octavo. À Nismes, Chez Pierre Beaume, 1781-89, 25 vol.*

François Rothen, *Et pourtant, elle tourne !* Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2004 (Rothen 2004).

Jean Rou, *Nouvelles Tables historiques dressées par ordre du Roy pour l'usage de Monseigneur le Dauphin, ouvrage tres-commode pour l'intelligence de l'Histoire universelle, tant ancienne que moderne, Sainte que profane, & dans toutes les parties du Monde, depuis sa Creation jusqu'à present, & divisé en huit Tables...*, 1675 (Rou 1675).

La Sainte Bible contenant l'Ancien et le Nouveau Testament, traduite en françois sur la Vulgate. Par Monsieur Le Maistre de Saci. 3 vol. Paris, Desprez-Dessartz, 1717 (Saci 1717).

La Sainte Bible en latin et en françois, vol. 4, Livres apocryphes de l'Ancien Testament, avec les Écrits des tems apostoliques... Paris, Desprez-Dessartz, 1717 (Apocryphes 1717).

La Sainte Bible en latin et en françois, avec des notes littérales, critiques et historiques, des Préfaces et des Dissertations, Tirées du Commentaire de Dom Augustin Calmet, Abbé de Senones, de Mr l'Abbé de Vence, & des Auteurs les plus célèbres..., *Seconde édition revue...*, *Tome Dix-septieme*. Paris, A. Boudet et Veuve Desaint, 1773 (Vence 1773).

Richard Simon, *Le grand dictionnaire de la Bible, ou Explication littérale, et historique...*, *Tome premier*, Lyon, Jean Certe, 1703 (Simon 1703).

Edward Simson, *Chronicon Historiam Catholicam*, Amsterdam, 1752 (Simson 1752).

Frédéric Spanheim, *Introductio ad Chronologiam, et Historiam sacram, ac præcipuè Christianam, Ad Tempora proxima Reformationi. Cum necessariis castiga-*

tionibus Cæsar Baronii, Lugd[uni] Batavorum, Apud Danielelem à Gaesbeeck, 1683 (Spanheim 1683).

Orazio Torsellini, *Histoire universelle*, traduite du latin, Amsterdam, Pierre Humbert, 1708 (Torsellini 1708).

Jacques Usserius (James Usher), *Annale veteris testamenti et prima mundi origine deducti*. [*Annals of the world*], 1650 (Usher 1650).

Nicolas Vignier, *Les fastes des anciens Hébreux*, Paris, Abel L'Angelier, 1608 (Vignier 1608).

L'ABBÉ RAMBAUD, UN PERSONNAGE ÉNIGMATIQUE...

Par Hugues Berton et Christelle Imbert¹

LE PLUS CONNU DES TROIS PRINCIPAUX MOUVEMENTS COMPAGNONNIQUES actuels, l'*Association Ouvrière des Compagnons du Devoir et du Tour de France* est une association qui fut créée officiellement le 8 juillet 1941, puis déclarée au Journal Officiel du 30 juillet 1941 sous le nom de *Compagnonnage du Devoir du Tour de France*.

Si nous connaissons en grande partie l'implication de Jean Bernard, *la Fidélité d'Argenteuil*, dans l'élaboration de cette association, un autre personnage, l'abbé Rambaud, qui y joua également un rôle non négligeable en tant que Conseiller aux Règles, est resté jusqu'à présent dans l'ombre.

Nous avons donc tenté de lever le voile sur sa vie et sa personnalité.

L'abbé Rambaud et le compagnonnage²

Le souhait de Jean Bernard de rénover un compagnonnage qui, selon lui, aurait alors été en voie d'extinction et très divisé, tout en le débarrassant de toute influence maçonnique, s'accorde avec les visées idéologiques du maréchal Pétain. Jean Bernard le rencontre le 8 octobre 1940. Cette entrevue, dont on peut penser qu'elle fut précédée par des rencontres préliminaires avec des conseillers du maréchal, avait été favorisée par son père, Joseph Bernard, sculpteur célèbre ; Joseph Bernard avait côtoyé des membres du « milieu médical qui jouera un rôle essentiel dans la mise sur pied d'une audience, obtenue par Alexis Carrel et un de ses élèves, un certain docteur Ménétrel »^{3 4}.

Pétain adresse tout aussitôt une lettre aux Compagnons du Devoir en date du 8 octobre 1940, les invitant à collaborer avec lui en vue du redressement national de la France :

Compagnons du Devoir du Tour de France, l'un des vôtres est venu me voir : il m'a expliqué et j'ai compris la profondeur qui émane de vos institutions. Il faut à notre pays des hommes

1. Auteurs de l'ouvrage : *Les Enfants de Salomon – Approches historiques et rituelles sur les Compagnonnages et la Franc-maçonnerie*, Dervy, 2015.

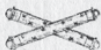
2. Pour la partie concernant le compagnonnage, nous nous sommes en grande partie appuyés sur les documents rassemblés par François Icher dans son ouvrage *Les compagnonnages en France au xx^e siècle*, Jacques Grancher, Paris, 1999.

3. Cité par François Icher, *Les compagnonnages en France au xx^e siècle*, p. 186.

4. Nous verrons par la suite les rapports de ce même milieu médical lyonnais avec l'abbé Rambaud.

LE MARECHAL PETAIN

CHEF DE L'ÉTAT



Vichy, le 8 octobre 1940

Compagnons du Devoir du Tour de France

L'un des vôtres est venu me voir ; il m'a expliqué et j'ai compris la profondeur qui émane de vos institutions.

Il faut à notre pays des hommes au caractère ferme et aux vertus opiniâtres. Je sais que vous êtes de ceux-là et que vous pouvez inculquer vos disciplines parmi les jeunes dont la France a besoin.

Il faut que chaque profession, chaque métier ait son élite, et j'encouragerai de tout mon pouvoir la formation de ces élites sur les plans local et régional. C'est sur ces mêmes plans qu'il est nécessaire que votre action personnelle se développe.

L'artisan s'attaquant à la matière en fait une œuvre ; la création d'une œuvre artisanale demande un effort physique, de l'intelligence et du cœur ; elle exige de l'homme l'esprit de décision et le sens de la responsabilité. Elle aboutit à la naissance du chef-d'œuvre par où l'artisan se hausse à la dignité d'artiste. Mais si haut qu'il monte, l'artisan ne se détache jamais ni des traditions de son métier, ni de celles de son terroir.

Vous êtes les dépositaires de ces traditions ; elles sont restées chez vous intactes grâce à vos règles et à la conception si droite de vos devoirs ; l'heure est venue, Compagnons du Devoir du Tour de France, de travailler à leur rayonnement, et je suis certain que vous deviendrez, à mes côtés, les artisans d'un redressement national auquel vous apporterez le plus précieux des concours.

Ph. Pétain

au caractère ferme et aux vertus opiniâtres. Je sais que vous êtes de ceux-là et que vous pouvez inculquer vos disciplines parmi les jeunes dont la France a besoin. Il faut que chaque profession, chaque métier ait son élite, et j'encouragerai de tout mon pouvoir la formation de ces élites sur les plans local et régional. C'est sur ces mêmes plans qu'il est nécessaire que votre action se développe. L'artisan s'attaquant à la matière en fait une œuvre ; la création d'une œuvre artisanale demande un effort physique, de l'intelligence et du cœur ; elle exige de l'homme l'esprit de décision et le sens de responsabilité. Elle aboutit à la naissance du chef-d'œuvre par où l'artisan ne se détache jamais ni des traditions de son métier, ni de celles de son terroir. Vous êtes les dépositaires de ces traditions ; elles sont restées chez vous intactes grâce à vos règles et à la conception si droite de vos Devoirs ; l'heure est venue, compagnons du Devoir du Tour de France, de travailler à leur rayonnement, et je suis certain que vous deviendrez, à mes côtés, les artisans d'un redressement national auquel vous apporterez le plus précieux des concours.⁵

Entre octobre 1940 et janvier 1941, Jean Bernard, porteur de ce message d'appel du maréchal aux Compagnons du Devoir, qui avait été aussitôt imprimé tel un tract, va tenter de convaincre les compagnons des rites de Maître Jacques et de Soubise, en zone libre puis en zone occupée. Neuf fédérations régionales répondent à cet appel, et adressent un manifeste au chef de l'État français.⁶

Il est alors décidé d'élaborer une Charte du compagnonnage. Deux commissions préparatoires se réunissent à Lyon en mars et avril 1941.⁷

Une première commission préparatoire à l'élaboration de la Charte du compagnonnage se réunit au lycée Ampère à Lyon le 25 mars 1941, avec l'autorisation expresse du maréchal Pétain. Ses membres sont onze compagnons, dont deux tailleurs de pierre, six charpentiers, un maréchal-ferrant, un menuisier, un charron, tous compagnons du Devoir. Ne figurent parmi eux aucun compagnon du Devoir de Liberté (charpentiers, menuisiers, serruriers) ou des Devoirs Unis (Union Compagnonnique), sociétés compagnonniques que Jean Bernard considère comme étant sous tutelle maçonnique.⁸

Le 6 avril 1941, une nouvelle réunion de la commission se tient à Lyon en présence de Pierre Landron, conseiller nommé par le maré-

5. Lettre publiée en 1941 dans le journal *Le compagnonnage*, n° 1. François Icher, opus cité, p. 143.

6. Christian Faure, *Vichy et la "rénovation" de l'artisanat : la réorganisation du compagnonnage*, in : *Bulletin du centre d'histoire économique et sociale de la région lyonnaise*, Lyon, n° 3-4, 1984, pp. 103-117.

7. Voir à ce propos François Icher, opus cité, p. 147-150.

8. Cf. l'article intitulé « Compagnonnage et Maçonnerie » publié dans *Les Documents maçonniques*, n° 3, décembre 1941, p. 21-23. Bien que l'article soit signé « Maître Jacques », par allusion à l'un des fondateurs légendaires des compagnonnages français, le sommaire de la revue indique la véritable identité de l'auteur : Jean Bernard. Consultable sur le site :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k891678c/f1.image.r=%22Les%20Documents%20ma%C3%A7onniques%22>

chal Pétain. Les compagnons charpentiers décident lors de cette séance de remettre à Pierre Landron « la tête du Grand Livre, établie à Paris au congrès de Paris de 1905 ». Les compagnons présents décident de remettre à Jean Bernard les Règles écrites de chaque corps d'état, afin qu'il les remette « en un geste de confiance entre les mains du maréchal Pétain, chef de l'État ». Ils décident également « de s'adjoindre un Conseiller d'ordre moral et culturel pour la rénovation de leurs règles » et chargent le compagnon Jean Bernard « de demander au maréchal de bien vouloir désigner ce Conseiller ».⁹

Le *Document préparatoire à la Charte du Compagnonnage*, signé Philippe Pétain, précise les conditions fixées par le maréchal, parmi lesquelles :

Il est formellement demandé aux CC.D.D.T.D.F. de s'engager sur l'honneur à bannir de leurs réceptions, symboles, signes :

1^o- Ce qui paraît les confondre avec les Francs-Maçons. Les Rituels porteront désormais le nom de Règles. L'équerre et le compas seront reconnus dans les métiers qui s'en servent, les autres adopteront un symbole à la gloire de leur profession. Les .: seront supprimés dans toute disposition.

2^o- Ce qui, dans leurs Réceptions, porte atteinte à la dignité de la personne humaine par la grossièreté, la brutalité ou l'obscurité. [...] Les épreuves physiques seront maintenues dans la mesure où elles seront clairement adaptées au symbolisme et à l'expérience du métier. [...]

Si la Charte est jugée bonne, elle sera acceptée et confirmée solennellement par le Chef de l'État. C'est de l'excellence de la Charte dont dépendra la décision suprême. Si la Charte n'est pas jugée bonne, le Compagnonnage sera dissous.¹⁰

Le 1^{er} mai 1941 a lieu la remise solennelle de la Charte du compagnonnage aux compagnons à Commeny (Allier) par le maréchal Pétain. Sont présents près de deux cent compagnons du Devoir, ainsi que quelques compagnons de l'Union Compagnonnique et du Devoir de Liberté.¹¹

Le 22 mai 1941, jour de l'Ascension (fête patronale des compagnons tailleurs de pierre), Jean Bernard a enfin été lui-même reçu compagnon « dans le salon du Compagnon Magrez, son parrain, au 120 cours du Médoc, à Bordeaux ».¹²

9. P.V. du 6 avril 1941, fonds Hervet, cité par François Icher, *Les compagnonnages en France au XX^e siècle*, p. 148-149, 171.

10. Document préparatoire à la Charte du Compagnonnage, fonds Hervet, cité par François Icher, *Les compagnonnages en France au XX^e siècle*, pp.169-170.

11. À noter que les Compagnons du Devoir de Liberté et de l'Union compagnonnique resteront très majoritairement à l'écart des réunions ultérieures, n'acceptant pas de livrer leurs rituels et considérant qu'il y avait dans cette restructuration une dérive de la tradition compagnonnique.

12. D'après Jean-Michel Mathonière, *Jean Bernard et le Bouclier de la Foi*, 2015, qui cite ici des sources internes des compagnons passants tailleurs de pierre. Publié sur le site : <http://compagnonnage.info/blog/blogs/blog1.php/2015/09/11/jeanbernard-et-lebouclierdelafai>

Sortie du Maréchal Pétain de l'Hôtel-de-Ville de Montluçon (Allier), où devait être initialement remise la Charte du Compagnonnage, le 1^{er} mai 1941. Les compagnons du Devoir forment une voûte d'honneur avec leurs cannes. C'est environ une heure plus tard, à Commeny (Allier), après une véritable course-poursuite entre le cortège officiel et les voitures des compagnons que ce document leur sera remis.



Le 29 mai 1941, par décision du Maréchal Pétain, « monsieur l'Abbé Rambaud, Docteur en Théologie, Maître de Conférences à la Faculté de Théologie, a été désigné pour aider les CC. désireux de rechercher « ce qui, dans l'esprit de leurs fondateurs, a présidé à l'établissement de leurs Règles » ». Il s'agit « de retremper les Règles à leurs sources primitives et de les ramener à leur sens originel ». L'abbé Rambaud est ainsi associé à la rédaction des statuts et des rituels en tant que « Conseiller moral et culturel pour la rénovation des règles du compagnonnage ». En voici le texte complet :

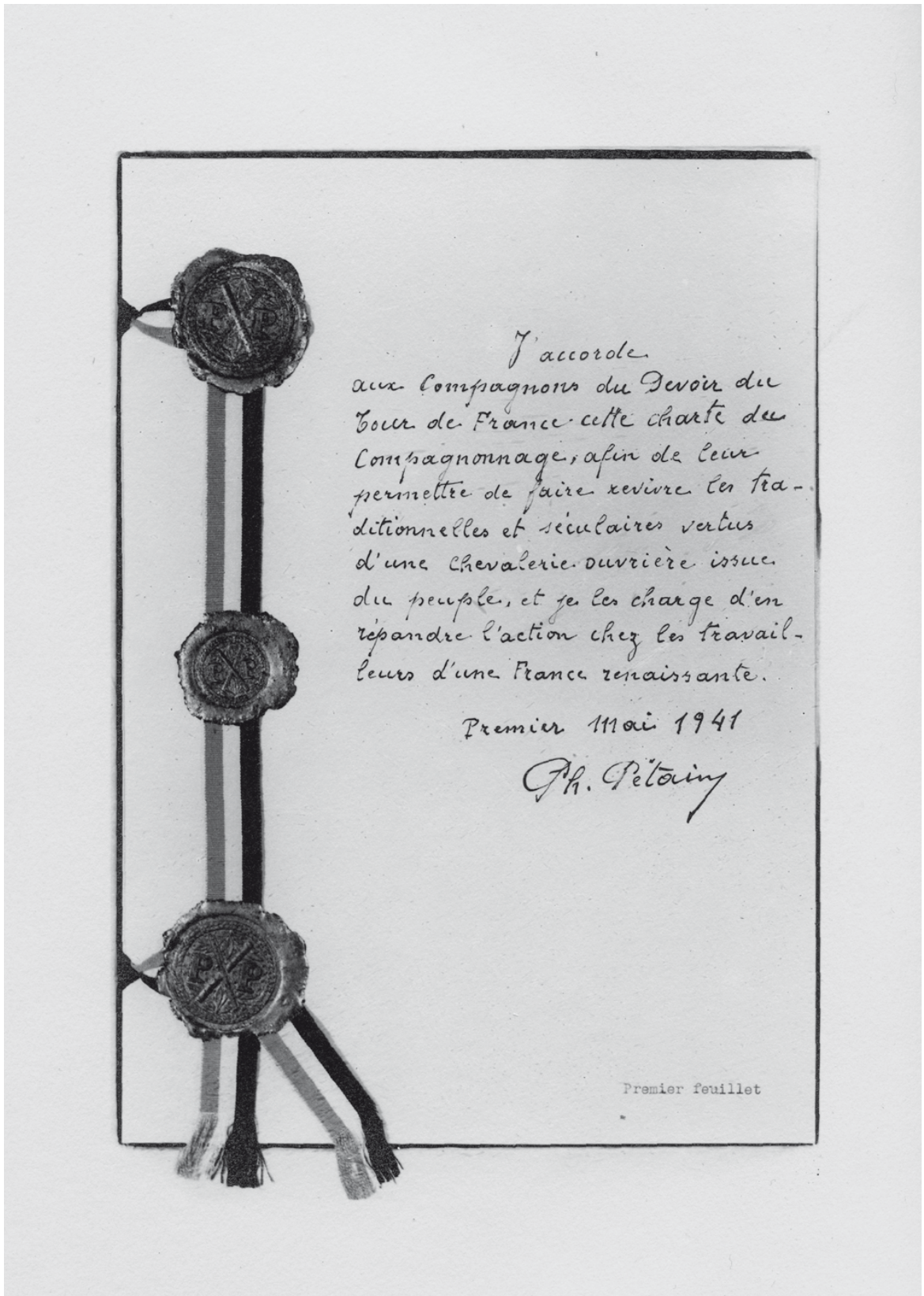
À droite, reproduction de l'acte officiel manuscrit, d'après *Une chevalerie du travail : les Compagnons du Tour de France*, Édition du Progrès, Lyon, 1942.

Dans leur réunion du 6 avril 1941 à la Salle Lorenti, à Lyon, les CC., « examinant les conditions fixées par le Maréchal, reconnurent l'utilité indispensable de s'adjoindre un Conseiller d'ordre moral et culturel pour la rénovation de leurs Règles, et chargèrent le C. Jean Bernard de demander au Maréchal de bien vouloir désigner ce Conseiller. »

Monsieur l'Abbé Rambaud, Docteur en Théologie, Maître de Conférences à la Faculté de théologie, a été désigné pour aider les CC. désireux de rechercher « ce qui, dans l'esprit de leurs fondateurs, a présidé à l'établissement de leurs Règles. »

Le Conseiller aux Règles sera présenté à la prochaine réunion des CC. qui furent nommés par le Maréchal le 25 mars pour l'élaboration de la Charte. Il leur exprimera ses vues sur l'aménagement d'une question si importante pour l'esprit du Compagnonnage, et cela, conformément aux directives du Maréchal, qui permettront de retremper les Règles à leurs sources primitives et de les ramener à leur sens originelle.

Il est précisé que le Conseiller aux Règles n'entre pas en contact avec les CC. à titre confessionnel et qu'il n'aura au-



cun rôle dans le Compagnonnage s'apparentant à celui d'un Aumônier : il est considéré exactement comme un homme de science, un technicien capable d'apporter, par un travail approfondi de pensée et de connaissances historiques spéciales, les éléments qui permettront aux CC. de rendre à leurs Règles la force nécessaire à l'accomplissement de la Mission confiée aux CC. par le Maréchal. D'autre part, le caractère sacerdotal du Conseiller aux Règles garantit le secret.

Vichy, le 29 mai 1941. Signé : Ph. PETAIN.¹³

Un mois plus tard, les 28 et 29 juin, se tiennent les Assises nationales du Compagnonnage du Devoir du Tour de France : « La séance est ouverte à 15 heures 40, dans la Salle Lorenti, Lycée Ampère à Lyon, le 28 juin 1941, sous la présidence de M. l'Abbé J. Rambaud, Conseiller aux Règles. »

L'abbé J. Rambaud, en tant que Conseiller aux règles, préside la séance du 28 juin ; « il expose ensuite le résultat de son examen des Règles du Compagnonnage et demande aux Compagnons la suppression de tout ce qui peut sembler une parodie religieuse, ainsi que celle du serment de vengeance sur le squelette présumé d'Hiram (on conserverait cependant le récit de la construction du Temple de Salomon). [...] Les Compagnons demandent au Conseiller aux Règles de mettre au point dès maintenant la règle définitive de l'adoption de l'Aspirant, et le remercient du travail qu'il a bien voulu consacrer au Compagnonnage, et lui expriment leur contentement pour la compréhension qu'il y apporte. »¹⁴ Ce document est co-signé J. Rambaud et Jean Bernard.

Pierre Landron, en qualité de représentant du maréchal Pétain, préside la séance du 29 juin, où les compagnons en présence débattent de la formule de serment, et adoptent la formulation suivante : « Je jure devant Dieu et sur l'honneur des honnêtes compagnons du Devoir, d'être fidèle et honnête compagnon. »¹⁵

Le 8 juillet 1941 voit la création officielle de l'*Association Ouvrière des Compagnons du Devoir du Tour de France*.¹⁶

Le 22 juillet 1941, parution du premier numéro du journal. Jean Bernard va diriger et publier le journal *Compagnonnage : organe des Compagnons du Tour de France*, dont le siège social se trouve à Couzon-au-Mont-d'Or, de juillet à novembre 1941, là où il réside pendant cette période. Le siège social du journal sera par la suite transféré à Lyon en décembre 1941.

13. Source : fonds Hervet. François Icher, *Les compagnonnages en France au XX^e siècle*, Jacques Grancher, Paris, 1999, p. 171.

14. P.V. du 28 juin 1941, fonds Hervet, cité par François Icher, *Les compagnonnages en France au XX^e siècle*, p. 172-175.

15. Source : François Icher, *Les compagnonnages en France au XX^e siècle*, Jacques Grancher, Paris, 1999, p. 172-175.

16. Déclarée au Journal Officiel du 30 juillet 1941 sous le nom de « Compagnonnage du Devoir du Tour de France ».

COMPAGNONNAGE

ORGANE DES COMPAGNONS DU TOUR DE FRANCE

Directeur, Jean BERNARD

Première Année, N° 2

Bimensuel / Août 1941 / Prix, 1 fr. 50

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, COUZON-AU-MONT-D'OR (RHONE)

RENCONTRE DE LA TRADITION ET DE LA JEUNESSE

Par leur attachement à la chaîne vivante des générations laborieuses les Compagnons du Tour de France ont pu trouver, en un temps qui les dissuadait d'un effort désintéressé, la force d'âme nécessaire au maintien de leur institution. Rien n'a pu rompre cette souple alliance des anciens et des jeunes, cimentée par les coutumes, les gestes et la mission propres à chaque métier, autant que par les matériaux à vaincre, les techniques à posséder, et cet effort persévérant des hommes qui est le plus noble des héritages. Et, au milieu du chaos de notre époque grande consommatrice, sans esprit de renouvellement, des énergies naturelles, dissipatrice effrénée des valeurs traditionnelles, on reste confondu de voir cet îlot encore animé d'une vie quelque peu ralentie, certes, mais pourtant réelle : par sa fidélité à des traditions jalousement gardées, le Compagnonnage a pu conserver intact son précieux dépôt d'honneur et d'amour du travail.

Avouons que les Compagnons du Tour de France se sont attachés à leur tradition avec un esprit devenu sans doute trop étroit. Pour en juger, il faut entendre ce que signifie tradition : si ce n'est qu'un faisceau de symboles dont on ignore la signification et de coutumes dont la source et le but sont inconnus, il est évident que cela n'est pas digne de s'appeler tradition. Ce qui compte, on le sait bien, c'est l'esprit de la tradition, et non sa forme qui ne peut vivre par elle-même. L'esprit est toujours vivant dans le Compagnonnage, et quand on le sonde, ainsi que le tailleur de

Pierre le fait du bloc, il rend encore un son juste et plein, parce qu'il émane de sources naturelles que le labeur de l'homme entretient. Cet esprit est fait pour durer. Il se peut que l'apparence en soit devenue désuète, mais ce farouche entêtement, dont le Compagnonnage a fait preuve en conservant jusqu'à des coutumes que plus rien alentour ne venait soutenir, a permis à la tradition de sub-

Cependant, certains parmi les Compagnons du Tour de France savent qu'une tradition qui ne se nourrit pas de la vie de son temps reste stérile et meurt. Ceux de Perdiguier, auxquels beaucoup dans le Compagnonnage actuel semblent encore penser comme à des modèles immuables, étaient, à leur époque, des Compagnons modernes. Pour ne considérer que leur aspect extérieur, il ne serait venu à l'idée d'aucun de ces hommes qui portaient redingote et haut de forme de se vêtir du tricorne, de la veste et des culottes à la française dont usaient sous Louis XV les artisans voyageurs. Les hommes de 1840 avaient leurs chansons, leur façon de vivre, leur "style" en un mot qui différait de celui de leurs pères. Ils savaient rester traditionnels et cependant, non seulement s'adaptèrent au siècle, mais encore en marquaient profondément de leur empreinte la part sur laquelle ils pouvaient étendre leur influence. Que les Compagnons conservent leurs traditions mais,

confiants en l'avenir auquel ils se donnent actuellement, qu'ils les ouvrent à la vie, et les fassent fructifier. Le temps est venu. Pour vivre, la tradition doit garder un visage éternellement jeune. Rien n'est plus émouvant et plus chargé d'un sens reconfortant et riche d'espérance que la rencontre de la tradition et de la jeunesse. C'est dans leurs traditions que se retrempe les peuples. Le Compagnonnage est par excellence une tradition ouvrière française. Le Maréchal lui permet de se révéler : une partie du peuple français en verra sa condition morale transformée et deviendra rayonnante.

La Fidélité.

*J'accorde
aux Compagnons du Devoir du
Tour de France cette charte de
Compagnonnage, afin de leur
permettre de faire revivre les tra-
ditionnelles et séculaires vertus
d'une chevalerie ouvrière issue
du peuple, et je les charge d'en
répandre l'action chez les travail-
leurs d'une France renaissante.*

Premier Mai 1941.

Ph. Pélain

Fac-simile de l'introduction à la Charte du Compagnonnage écrite de la main du Maréchal Pélain.

sister, à cet esprit de se retirer au plus profond de lui-même comme la sève de l'arbre au terme d'un grand hiver. Or, une tradition ne peut se dérober : elle ne change pas de milieu, pas plus qu'elle ne change de patrie, elle est un patrimoine inaliénable. On peut vouloir l'imiter : mais aucun artifice ne peut insuffler vie à cette imitation. La transplantation lorsqu'elle est à l'agonie est le plus sûr moyen de l'achever. Mais, de même qu'on ne peut ravir une tradition, il n'est pas possible de la conserver vigoureuse dans son propre élément si elle est privée du contact de la réalité.

Le 25 octobre 1941, lors des 3^e Assises nationales à Vichy dans les salons de l'Hôtel du Parc, nomination des trois premiers membres du conseil du compagnonnage par Philippe Pétain à Vichy, à savoir Jean Bernard, Eugène Briquet et Charles Mauhourat, en présence du docteur Bernard Ménétrel (médecin et conseiller personnel du maréchal), de Pierre Landron, auditeur au Conseil d'État, et de l'abbé Rambaud. Un article du *Figaro* en date du 27 octobre 1941 en rendit compte :

Le maréchal Pétain reçoit une délégation de onze Compagnons du devoir du Tour de France.

Vichy, 25 octobre, Le maréchal Pétain a reçu cet après-midi une délégation de onze Compagnons du devoir du tour de France, à l'occasion de la nomination du Conseil du compagnonnage, association qui, selon les termes mêmes du chef de l'État, entretient « les traditionnelles et séculaires vertus de la chevalerie ouvrière issue du peuple ».

C'est le 1^{er} mai, à Commentry, que le Maréchal a remis la Charte du compagnonnage à une délégation. Elle renferme les bases de l'artisanat, cher au chef de l'État. Il y a trois mille membres dans le mouvement renaissant, trois mille maîtres ouvriers ayant fait leur tour de France et leur chef-d'œuvre. La délégation qui a eu l'honneur d'être reçue par le Maréchal comprenait onze compagnons.

Après un déjeuner au pavillon Sévigné, un petit cortège gagna, un peu avant 10 heures, l'Hôtel du Parc. Il y avait là, représentant tous les compagnons de la zone libre, MM. Despierre, Philippar, Bernard, Capspegelle, Lafaisse, de la région de Lyon-Marseille ; M. Marigand (Béziers-Montpellier) ; MM. Carrosse, Gayral, Liabastres (Toulouse-Albi) ; Montauban, Briquet (Périgueux-Limoges) Mauhourat (Bordeaux).

C'est M. Bernard qui présenta les compagnons au chef de l'État. Celui-ci eut pour chacun un mot aimable. Puis, avec sa manière habituelle, sachant mettre tout de suite à l'aise son interlocuteur, il les interrogea sur leur métier. Des dialogues s'échangèrent. Comme M. Despierre, président des charpentiers, lui était présenté, le Maréchal remarqua qu'il y il avait beaucoup de charpentiers dans la délégation.

- C'est en effet, un vieux métier de chez nous.

- La charpente est vivace sur la terre de France, constata le Maréchal.

Et à M. Philippar, charpentier également et classé le meilleur ouvrier de France, qui travaille à Lyon sur le chantier du tunnel de Vaise, perçant la colline, le chef de l'État donna ce conseil, où l'on sent l'amour du travail bien fait : «Faites en sorte que ça soit bien solide et que ça ne s'écroule pas ». L'entrevue terminée les compagnons eurent la fierté de se retirer avec la francisque à la boutonnière et leur diplôme

de conseiller du compagnonnage, tandis que le Maréchal allait reprendre sa lourde tâche, « heureux, comme il le dit, d'avoir reçu ces braves gens ». (OFI).

En 1948, l'abbé Rambaud se préoccupe toujours du compagnonnage. En témoignent deux lettres :

— Lune de Jean Bernard adressée au compagnon charpentier du Devoir, René Despierre, *Lyonnais le Bon Cœur*, datée du 16 décembre 1948, relatant un dîner en compagnie de Georges Papineau, *Blois l'Ami du Travail*, compagnon boulanger du Devoir :

... j'ai dîné dimanche chez Papineau, avec l'Abbé Rambaud. J'aurais bien voulu vous avoir dans un petit coin, car, quoique le métier de boulanger chez nous ne soit pas « en honneur », de cette conversation sont sorties de telles possibilités de symboles et d'esprit que j'ai l'impression que la règle des boulangers, rénovée, sera la plus belle du tour de France, nous n'avons qu'à bien nous tenir...

— L'autre est un courrier du 21 décembre 1948 de René Despierre, *Lyonnais le Bon Cœur*, à Jean Bernard :

J'ai eu hier la visite de l'Abbé Rambaud, il m'a parlé justement de contact avec Papineau, et m'a paru enthousiaste des possibilités symboliques de la boulangerie...¹⁷

Vie et œuvre de l'abbé Rambaud.

Tout ce qui précède ne nous renseigne que fort peu sur la personnalité de l'abbé Rambaud. Nous savons qu'il est docteur en théologie, maître de conférences à la Faculté de théologie, et que l'initiale de son prénom est un J.

Nos recherches nous ont conduits à Lyon, et plus précisément à l'Université catholique (Campus Carnot), où nous ont été communiqués divers documents du Séminaire universitaire, notamment les n° 82 et 85 de *Pax, Bulletin du Séminaire Universitaire*¹⁸, relatant la mort de Monsieur Joseph Rambaud survenue le 13 octobre 1951, et quelques éléments concernant sa vie et son œuvre.

Dans le n° 82 de décembre 1951, nous trouvons l'éloge funèbre écrite par G. Villepelet, que nous reproduisons ici partiellement, ainsi que son C.V. :

Monsieur Joseph RAMBAUD Prêtre de St. Sulpice (2 juin 1903 - 13 octobre 1951)

C'est dans la consternation que s'est inaugurée notre année. Avant d'entrer en retraite, nous avons dû consacrer notre

17. Source : Laurent Bourcier, *Papineau, trois générations de boulangers Blaisois* <https://levainbio.com/cb/crebesc/papineau-trois-generations-de-boulangers-blaisois>.

18. Bulletin ronéotypé publié Séminaire Universitaire de Lyon de 1933 à 1977.

première matinée aux funérailles de Monsieur RAMBAUD, rappelé à Dieu prématurément dans la force de l'âge.

Dès la fin du mois d'août, durant un séjour en Alsace chez un médecin de ses amis, une crise cardiaque et rénale avait causé à son entourage une vive inquiétude, de brève durée toutefois car, à quelques heures d'intervalle, le jour même où l'on prévenait le Séminaire de cet accident, on l'assurait aussi que le danger était passé et qu'il était inutile de se rendre auprès de lui. Pour sa convalescence, d'ailleurs, s'offrait le cadre amical de familles alsaciennes qui lui gardaient une fervente reconnaissance depuis que, réfugiées à COUZON en 1940-1944, elles avaient bénéficié de son dévouement et de son ministère.

Cependant, malgré le soin qu'on prenait de son rétablissement, les forces ne revenaient que lentement et l'on était contraint de prévoir pour lui un long repos, un nouveau régime de vie peut-être. Et soudain, à la suite d'un refroidissement au cours d'une petite promenade, le 6 ou le 7 octobre, une crise d'urémie le terrassa. Tandis qu'on lui administrait, le 9 octobre, l'onction des infirmes, M. Richard, accompagnant sa mère, accourait auprès de lui, suivi, vingt-quatre heures plus tard, du professeur Delore, son ami très cher, qui décida, afin de tout essayer, de le ramener en ambulance à l'hôpital de l'Antiquaille. Il y arriva sans trop de fatigue le jeudi soir, mais rien ne put conjurer la crise et, averti le vendredi que son état restait aussi grave, il s'éteignait sans agonie le lendemain à midi, ayant conservé jusqu'au bout la capacité d'attention fraternelle aux autres.

Lyonnais de naissance et de formation, il était revenu à Lyon au début de la guerre. Aumônier de la Maison Saint-Raphaël tenue par les Sœurs de Saint-Charles, il y vivait avec sa mère dont il tenait sa finesse et sa délicatesse et qui lui survit, douloureuse, après avoir fermé les yeux de son mari et de ses trois fils. Un enseignement plusieurs années durant, à Saint-Irénée, la suppléance, puis la succession de Mgr Catherinet à la chaire de théologie mystique, la direction spirituelle au Séminaire Universitaire après la mort de M. Cimetier surtout, maintenaient un caractère sulpicien à son ministère. Mais celui-ci s'étendait largement au delà de ces tâches. Aumônier à Lyon des Compagnons du Tour de France, il aidait aussi un curé voisin et il avait succédé à l'abbé Montchanin comme théologien du groupe lyonnais d'études médico-philosophiques. »

G. V.

« Curriculum Vitae

Joseph Rambaud, né le 2 juin 1903 à Lyon, élève aux « Lazaristes », puis, après une année de maladie, à l'externat Notre-Dame des Pères Maristes.

1921-1926 : Grand séminaire à Sainte Foy et à Francheville.

1926-1928 : séminaire Universitaire des prêtres et Doctorat en Théologie.

1927 : Ordination sacerdotale.

1928 : Solitude, interrompue dès ses premiers mois par son envoi au Grand séminaire de Nantes, comme professeur de Philosophie.

1931-1939 : Directeur au séminaire des Carmes, à Paris.

1939-1951 : Aumônier de la Maison Saint-Raphaël, à Couzon au Mt. d'Or et professeur à la Faculté de Théologie [de Lyon]. »

Dans le n° 85, un hommage lui est rendu par Michel de Certeau :

« Sa mort m'a été dure comme celle de mon père. Je sais que là où le corps n'est plus une amorce de rencontre, il cesse d'être une cause de séparation, et que la présence de sa part est devenue parfaite. Maintenant plus encore qu'autrefois est vrai de lui, en Dieu, ce mot que vous aimez bien. Il nous séduisait à l'Esprit-Saint, le voilà éternellement séduit par Dieu, lui qui savait voir et dire - et qui m'a fait un peu comprendre - les somptuosités de l'âme, les grandeurs admirables de Jésus dans les cœurs. Il reste le père et l'ami » (ses lettres à nous autres « dirigés » commençaient ainsi « mon cher ami ») ; il continue à nous appeler au-delà, où il est... »

Tentons maintenant de détailler certaines étapes de sa vie.

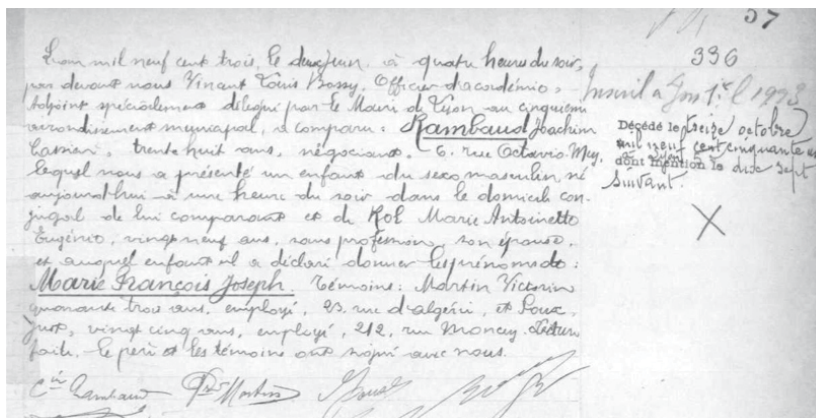
Sa naissance, tout d'abord.

D'après le registre d'état civil de la ville de Lyon¹⁹, nous apprenons que :

« L'an mil neuf cent trois, le deux juin [...] a comparu Rambaud Joachim Cassien, trente-huit ans, négociant, 6 rue Octavio Mey, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né aujourd'hui à une heure du soir dans le domicile conjugal de lui comparant et de Rol Marie Antoinette Eugénie, vingt-neuf ans, sans profession, son épouse, et auquel enfant il a déclaré donner les prénoms de : Marie François Joseph.

19. Registre des naissances, cote 2E1957, n° 336, consultable sur : <http://www.fondsenligne.archives-lyon.fr/ark:/18811/c4960a2d554f593d03c610e52d9bbac8>

Témoins : Martin Victorin quarante trois ans, employé, 23 rue d'Algérie, et Poux Just, vingt cinq ans, employé, 212 rue Moncey. Lecture faite, le père et les témoins ont signé avec nous.



Son père, Joachim Cassien Rambaud, est né le 4 mai 1865 à Valloire (Savoie) et est décédé à Lyon le 31 janvier 1942. Il épouse le 24 mai 1899 à Roanne (Loire) Marie Antoinette Eugénie Rol (1874-1955). De cette union naîtront trois enfants :

- Adrien Vincent Marie Joseph, né le 10 janvier 1901, rue Constantine à Lyon, marié le 3 novembre 1933 avec Marie Thérèse Bardon à Solognac-sur-Loire (Haute-Loire), décédé avant 1951,
- Marie François Joseph, né le 2 juin 1903,
- Marie Joseph Charles Eugène Rambaud, né le 6 février 1908, décédé le 6 avril 1925.

Son grand-père, Casimir Rambaud (1839-1866), né à Valloire (Savoie), est forain.

Joachim Cassien Rambaud tient en 1904 une boutique de rubans et de soieries, 23 rue d'Algérie et 2 rue Sainte-Catherine à Lyon.



En 1925, il habite avec sa femme 5 rue de la Martinière à Lyon.
En 1933, il habite avec sa femme 12 rue Constantine à Lyon.

De ses années de séminaire à Francheville, nous savons que l'abbé Rambaud étudia « le Thomisme (l'intellectualisme thomiste et la pensée moderne), nature et surnature (rapport-approfondissement par la théologie du problème philosophique). »²⁰

En juillet 1928, il rencontre au Cercle des Universitaires catholiques de Nantes, le Cercle Saint-Augustin, Joseph Malègue, écrivain appartenant à la Renaissance littéraire catholique en France, et se lie d'amitié avec lui.

Sa thèse de doctorat en théologie, soutenue à Lyon en 1928, portera sur L'éveil de la personnalité morale. En 1935 et 1936, il entre en contact avec Jacques Maritain et Emmanuel Mounier, ainsi qu'avec monseigneur Courbe, secrétaire général de l'Action catholique française.²¹

De sa rencontre avec Jean Bernard, nous savons peu de choses :

– « Le Cardinal Verdier souhaitait faire connaître cet artiste exceptionnel. Originaire de l'Aveyron, en contact avec le Père Rambaud, sulpicien dont le frère était à Millau, il oriente Jean Bernard sur le projet important d'une fresque pour l'église Notre-Dame. »²²

– « À un professeur qui était aumônier des Carmes à Paris et qui s'intéressait beaucoup au symbolisme, j'avais demandé d'étudier le symbole sur nos couleurs du XIX^e et du début du XX^e [siècles]. »²³

À partir de 1939, il exerce les fonctions de « professeur à la faculté de théologie de Lyon et successeur de l'abbé Monchanin comme théologien du Groupe Lyonnais d'études médico-philosophiques ». ²⁴ Ce Groupe lyonnais d'études médico-philosophiques, fondé en 1924 par le médecin René Biot et le docteur Richard, étudiait les liens entre santé et psychisme. La maison d'édition Spès publiera à partir de 1947 les comptes rendus des réunions annuelles qui se tenaient au Châtelard dans la revue *Convergences*. L'abbé Joseph Rambaud participera à ces rencontres. On lui doit plusieurs articles :

– *Individualité biologique et singularité spirituelle* (Chapitre X de : *Médecine sociale et médecine individuelle*. Éditeur : Spès, 1949.

– *Métaphysique et théologie de la sexualité* (Chapitre IX de : *Médecine et sexualité*. Groupe Lyonnais d'Études Médicales - Éditeur : Spès, 1950. Auteurs : Chanoine Barbe, Dr R. Biot, Dr J. Boutonier, Dr F. Dufour, Dr P. Galimard, Pr. Et. de Greef, Dr A. Hesnard, Abbé J. Rambaud, Dr F. Signoud, Gustave Thibon.)

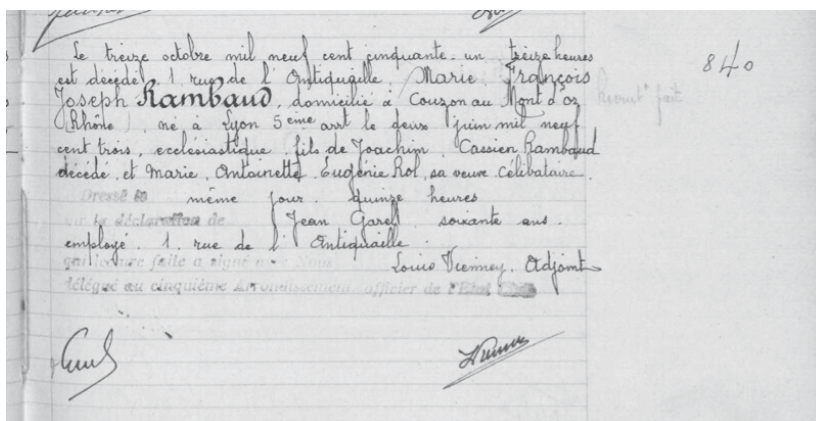
20. Cf. Jacques G. Petit, *La Jeunesse de Monchanin, 1895-1925. Mystique et intelligence critique*, Paris, Beauchesne, 1983, p. 221.

21. Jacques Maritain & Emmanuel Mounier. *Correspondance (1929-1949)*. Édition établie, annotée et présentée par Sylvain Guéna, Desclée de Brouwer, 2016.

22. Jean D'Alañon, *Le Compagnonnage de l'an 2000*, L'Harmattan, 2001.

23. Propos de Jean Bernard à François Icher dans une entrevue accordée en 1986. In : François Icher, opus cité, p. 315.

24. Jean Lebrech, *Joseph Malègue : romancier et penseur. Avec des documents inédits*, Paris, Dessain & Tolra, 1969, p. 107.



– *Péché et rédemption* (Chapitre VIII de : *Le coupable est-il un malade ou un pécheur?* Groupe Lyonnais d'études médicales philosophiques et biologiques. *Convergences*, Éditeur : Spès, 1951. Auteurs : Dr. P. Abely, Prof. Henri Baruk, Dr. A. Berge, Dr. R. Biot, M. Jean Guitton, Chanoine E. Masure, Abbé J. Rambaud, M. R. Troude, P. Savey-casard.)

De 1939 jusqu'à sa mort, en 1951, l'abbé Rambaud est aumônier de la maison de retraite Saint-Raphaël²⁵, tenue par les Sœurs de Saint-Charles à Couzon-au-Mont-d'Or, ville où Jean Bernard édite le journal de l'Association ouvrière à partir de juillet 1941.

Cette même maison de retraite abrite depuis janvier 1943 le quartier général du *Réseau Martial*, branche de la 7^e Colonne d'Alsace de Zone Sud. Dirigé par Paul Dungler, Marcel Kibler, l'abbé Pierre Bockel et Bernard Metz, ce réseau de résistance s'occupe principalement de la collecte et de la transmission de renseignements. Ces hommes ont un parcours fort différent : Paul Dungler est royaliste, ancien dirigeant de L'Action Française qu'il quitte pour se rallier à la Cagoule, Marcel Kibler est également membre de L'Action Française, alors que Pierre Bockel sera reconnu « Juste parmi les nations » pour son action de protection de familles juives...

Un témoignage de cette époque nous est parvenu, grâce à Bernard Veit, fils d'Henri Veit, l'un des dirigeants historiques de la 7^e Colonne d'Alsace, hébergé avec sa famille en cette même maison de retraite :

Bernard Metz écoutait avec attention l'adolescent d'autrefois alors hébergé avec sa famille en ce lieu. Les résistants du Haut-Rhin venaient d'être frappés à l'automne 1943 par le drame des arrestations de René Ortlieb à Thann et de l'Abbé Stamm à Liebsdorf, qui menaçaient directement Max Schieber à Mulhouse et Henri Veit à Belfort. Des visiteurs discrets rejoignaient souvent cette Maison, et parmi eux l'Abbé Rambaud de l'entourage du Cardinal Gerlier, dont mon frère et moi-même servions la messe au petit matin :

25. La maison de retraite où exerça l'abbé Joseph Rambaud en tant qu'aumônier est actuellement un EHPAD, géré par une association de droit privé : « La pierre angulaire ».

Les mains du charpentier Joseph

« Ce que nos mains ont touché du Verbe de vie... », écrit St. Jean. « Nos mains » : les premières furent des mains maternelles, puis des mains d'artisan. Magnifique privilège des mains ouvrières qui ont palpé ensemble le bois de l'arbre terrestre et les tiges de l'arbre céleste ! Elles ont discerné la sagesse dans la charpente de la création. La conscience du métier a transformé leur toucher en tact ; mais la grâce a changé leur tact en connaissance du Verbe de Dieu, et elles ont perçu, mains de lumière, à, travers sa chair, la Pensée ouvrière de l'univers et des âmes. L'argile, désormais, ne se plaint plus d'être argile car elle a compris le Potier. « Je n'ai que mes mains », dit le pauvre : mais elles ont saisi le Possesseur du monde, qui s'est abandonné à elles, sans autre bien que Lui-même, comme un agneau se laisse prendre avec tendresse par un pâtre. La main du Père d'en-haut a remis le sceptre de la Création aux mains de l'artisan d'ici-bas : tout le destin de son œuvre est confié à la gestion de cette conscience d'honnête homme. Les intentions de l'Esprit Créateur se sont mystérieusement inscrites dans des essences et des veines végétales, comme en un vrai livre inspiré, et en les suivant, ainsi qu'à travers la forêt, la divination du bûcheron, l'esprit de l'ouvrier est allé au devant du divin Maître d'œuvre, de Celui qui se révélera pleinement à la fin en mêlant ses veines aux veines de la Croix.

Ne fallait-il pas que le bois fût travaillé par le long enfoncement de la terre et par l'industrie de la main pour qu'y apparût, un jour, le Verbe de Dieu en sa gloire rédemptrice ? Toute la sagesse recueillie par Israël depuis la technique primitive, jusqu'à l'habileté égyptienne conjugée à l'inspiration d'en-haut, a conflué vers le savoir-faire de ce compagnon, élu de Dieu, fils d'une race royale, autre Joseph à la cour du vrai Roi. À l'appel de l'Esprit, il n'a pas eu à quitter l'œuvre manuelle pour accéder à l'œuvre spirituelle. Mais ce n'est plus par des tours d'adresse éblouissants qu'il a conquis sur des païens amateurs de miracles le prestige de sa maîtrise. Son chef-d'œuvre est dans la fidélité de son esprit, car c'est le Verbe de Dieu Lui-même qu'il a trouvé aux prises avec le bois, et ses mains dociles ont étreint la Parole de Dieu dans le secret d'une fabrication. Ses mains d'ouvrier sont devenues organes de théologie, non pour écrire, pas plus que le Verbe lui-même n'a voulu écrire, mais pour saisir, pour tenir, pour former.

«Heureux homme, Joseph, à qui fut donné de voir Dieu que tant de rois voulurent voir et n'ont pas vu, de l'entendre, Lui qu'ils n'ont pas entendu ! Mais bien plus que le voir et de l'entendre ! De Le porter, de L'embrasser, de Le vêtir, de Le

garder » (Office Divin). Onction d'un sacerdoce royal sur ces mains qui, avec révérence, ont traité le Fils unique de Dieu, né de la Vierge Marie, comme un bois d'œuvre sacré, et L'ont tenu avec adoration comme l'outil efficace de l'universelle Rédemption. Un Dieu s'est donc assimilé à un instrument aux doigts de l'homme qui l'offre et l'utilise pour le salut de son peuple : le bois est devenu l'arbre de vie, et cette vie est celle du Fils de Dieu à travers le mystère de la Croix. Tout ouvrier qui croit au salut par le bois saint de la Croix, confesse déjà et annonce la Rédemption chaque fois qu'il besogne dans l'espérance à sa charpente, et chaque fois qu'il dresse dans l'espace comme une prière l'assemblage de ses traverses à la rencontre de l'infini. Tout homme pécheur est le charpentier de cet appareil cruel auquel son Sauveur fut cloué. Mais tout homme repentant est aussi le charpentier de même bois glorieux sur lequel son Sauveur exalta pour nous son amour.

Bois hérissé d'échardes, mais aussi bois tissé de grâce, semblable à un lit nuptial : l'homme qui fit couler sur le bois mort le sang du Juste, peut aussi, ô merveille, cueillir le fruit du sang sur ce même bois reverdi, comme sur un lit de feuillage une grappe féconde et douce. Par sa peine, il arrive à sa gloire : il ne façonne plus un ouvrage de mort, mais un bâti de vie. « Il m'a empoigné », dit Saint Paul, au nom des sauvés. Mais, ô mystère, l'homme aussi a « empoigné » son Dieu : saisi par le Christ rédempteur, il tâche à l'appréhender à son tour, de cette préhension de la foi qui est de comprendre le Christ, de Le prendre avec soi, comme une proie bénie de l'amour, de Le faire même, de Le former au creux de sa main comme une mère L'a façonné au sein de ses entrailles. Tout ce que la main peut faire, elle peut le faire pour le Verbe, elle forme le Christ même dans ses gestes. Car l'homme coopère à ce Chef-d'œuvre unique, et il n'est rien, surtout le bois, qui ne soit lié à la Chair du Fils de Dieu et ne devienne image de Dieu par la vertu de l'étreinte manuelle qu'illumine la foi.

Le charpentier a l'âme rude : mais une divine érudition a fait de lui un prophète et un roi, un esprit libre capable de se maîtriser lui-même en même temps que les espaces, et mieux encore, un fils de Dieu. Il n'est plus seulement ce mage qui préside à l'ordre des dimensions, capte la violence des vents comme dans les flancs d'une carène, et campe dans l'espace le toit de l'homme semblable à un vaisseau au milieu des eaux, à une barque que le flot épouse : transfiguré par l'éclat des volumes, il arpenté l'étendue, de l'orient à l'occident, et dicte les lois de sa raison géométrique à la mesure du pauvre comme au palais des rois.

Mais le voici, maintenant inspiré par le souffle de l'Esprit qui guida la construction du Tabernacle et l'édification

du Temple ; de la demeure faite de main d'homme il s'est haussé à la révélation d'une Demeure nouvelle, d'un Temple céleste, éternel. D'une charpente aux dimensions d'un corps d'homme, sa foi s'est agrandie aux dimensions du corps d'un Dieu. Cet enfant, Fils de Dieu, qui tient dans les proportions qu'une mère lui donna, toute la mesure de l'univers, la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de l'Amour infini, il Le contemple, Le mesure des yeux et des mains, comme on prend la règle et le compas pour reconnaître les possibilités d'un rêve incommensurable. Dans les contours de l'homme-Dieu qui un jour couvriront sur la Croix, bras étendus, jambes dressées, tête haute, toute la plénitude du ciel et de la terre, tout l'en-haut et tout l'en-bas, toute la droite et toute la gauche, il invente un espace nouveau où peuvent se tenir toutes les âmes et toutes les choses de la Création ensemble dans l'unité, cet espace qui est le sein de Dieu, rempli de sa Présence et de son Œuvre. Sublime consécration de l'homo faber qui se forme lui-même en formant son œuvre, et forme le Christ en se formant lui-même, parce que l'œuvre qu'il fait est le Christ, le Christ en lui, le Christ tout en tous en toute l'étendue de ses dimensions. Désormais un toit est plus qu'un toit, et une porte plus qu'une porte : toutes les grandeurs de la Création passent sous cette arche que l'humble artisan élabore dans ses mains, car c'est le Christ artisan de l'univers qui s'élabore dans l'obéissance de ses mains. Toute la famille de Dieu habite dans la maison du petit charpentier de la bourgade. Du bois, il a fait la clôture d'un royaume, large comme le cœur de Dieu, où seuls n'entrent pas les violents, les avarés, les menteurs, les impudiques et les méchants.

L'artisan Joseph est un contemplateur. Il est silencieux. Sa culture n'est pas celle des rhéteurs. Mais il sait dans ses mains ce qu'il fait et Celui qu'il atteint. S'il faut au travail manuel une théologie, une théologie ouvrière, une manière de penser Dieu avec les mains, qui ne soit ni magique, ni idolâtre, Joseph le charpentier en est le premier docteur : non avec des mots et des traditions manuscrites, mais avec ses gestes d'homme au contact de la Sagesse vivante, avec ses traditions d'atelier, la transmission de son exemple, la communication de son secret de vie, la présence de son « patronage », la prophétie de ses actions chargées de mystère. Ce qu'une mère fait près de lui, dans la même maison et pour les mêmes hôtes, il le fait à sa manière qui est celle d'un éducateur et d'un père vis à vis des apprentis de la sagesse ouvrière. Regardez-le saisir la Présence divine à pleine poignée, et fermer en ses doigts assurés le don de Dieu qui comble sa pauvreté comme en un baiser viril au Verbe qui se livre à l'emprise de son active prière. Sa bénédiction, plutôt que

parlée, semble tracée comme une épure, tandis qu'un grand rêve, guidé par des anges, le conduit plus loin qu'il ne peut encore entrevoir à portée de sa main. Il est conduit par la main là où le regard de sa foi ne peut encore parvenir. Il ne verra pas s'édifier au dessus de terre la Croix du Salut, mais toutes les fibres du bois qu'il a travaillées dans le secret de la prédestination de Dieu, concourent à élever l'Arbre glorieux au centre de la Cité nouvelle. Nazareth est l'atelier de l'apprentissage et deviendra l'école du perfectionnement.

Joseph, patron de tout un peuple d'ouvriers de Dieu, éducateur de l'Église universelle, initiez à la sagesse du Créateur tout homme qui cherche à travers le maniement de la matière, en tâtant et en tâtonnant, une voie, à son esprit : qu'il trouve Dieu comme vous l'avez trouvé, au bout de ses doigts et de sa peine, que sa foi illumine l'intelligence de ses mains, et les joignent dans l'adoration du seul Créateur, que la joie de la charité divine et fraternelle comble leur étreinte et attendrisse dans le repos de la Bénédiction les mains faites pour porter la grâce de l'Enfant-Dieu aux plis d'un mérite caché, et d'un effort patient. Présentez au Maître de tout œuvre ces mains ouvrières que l'obéissance instruit et que l'offrande consacre afin que le sacrifice de leur œuvre soit agréé et demeure à jamais voué au Seigneur dans la dédicace de sa maison céleste. Mains odorantes et fabricantes, contenez tout ce que le bois a porté, et gardez le fruit de la Rédemption comme un secret divin vers lequel toute main d'ouvrier se tend pour apprendre. Enseignez à ceux que trompe encore l'illusion que le privilège de la fortune ou de l'intelligence assure un loisir qui dispense du travail des mains, qu'il n'y a plus depuis la leçon de l'Incarnation, de vie, de l'esprit sans vie ouvrière, et que c'est dans le travail manuel que commencent et se développent comme par un sacrement les révélations de l'Esprit.

Dans ses mains, le prêtre, comme autrefois Joseph le charpentier, prend pour l'accueillir et pour l'offrir, le Corps très saint d'où vient toute vie à nos esprits : mains de prêtres et mains d'ouvriers ! L'onction de l'huile sainte, depuis la pointe de l'index jusqu'à la terminaison du pouce, le long des articulations jusqu'aux racines de tous les doigts, a baigné la paume des mains de force et de douceur. « Ce que nos mains ont touché du Verbe de vie... nous vous l'annonçons, afin que vous soyez en communion avec nous. » (Jean, 1^{re} épître).

Joseph RAMBAUD

NOTES DE LECTURE

par Pierre Lachkareff

La correspondance maçonnique échangée par Jean-Baptiste Willermoz et Claude-François Achard par Jacques Rondat

Deux tomes: Tome I: Un cours de Maçonnerie rectifiée. Tome II: Transcription de la correspondance. Préface de Jean-Pierre Brach; post-face de Roger Dachez. Les Éditions de la Tarente. 68 euros.

On le sait, les représentations de Jean-Baptiste Willermoz sont rares. Celle qui orne la couverture du premier tome de l'ouvrage de Jacques Rondat, présentant le profil volontaire d'un homme bien ancré dans les réalités, est très peu connue et, à ce titre, elle est bienvenue.

Est-elle toutefois la plus emblématique de ce qui fait le fond de cette considérable correspondance? Ne pourrait-on pas lui préférer le célèbre portrait de 1766? La pose de l'*equus ab eremo* n'y est-elle pas celle — déjà classique à l'époque — de la mélancolie? Mélancolie à peine atténuée par un sourire dont il est difficile de discerner ce qu'il traduit: sagesse profonde ou bien aimable légèreté d'un siècle aimable entre tous... Au-delà de la « leçon » de Maçonnerie rectifiée, des rigueurs du pédagogue et des subtilités du psychologue, une curieuse impression de mélancolie se dégage en effet de la lecture de ces échanges. Cela peut surprendre chez l'apôtre fervent à la fois de la perfectibilité et de la Providence.

La correspondance est marquée du sceau de la fatalité historique. La première crise, brève, et pour cause, de la loge marseillaise de « La Triple Union » que tente de résoudre Willermoz précède immédiatement la Révolution. La Maçonnerie française se retire alors pour des années dans le silence. La renaissance de « La Triple Union » et la demande de conseils d'Achard se font alors que Bonaparte vient de rétablir le culte catholique en France; la seconde crise de la loge se produit au moment de l'expansion guerrière de l'Empire.

Devra-t-on parler de nostalgie plutôt que de mélancolie lorsque Willermoz fait son « appel des morts » dans une lettre de septembre 1807? « La Triple Union », trois ans plus tôt, compte sur son tableau de loge trois médecins et neuf Frères exerçant des « métiers industriels ».

Quel contraste, alors, avec le tableau de « La Bienfaisance » où figuraient un Virieux, un Monspey, un Savaron, un Riverie, etc., tous

pourvus d'impeccables pedigrees nobiliaires! Et Willermoz d'exalter délicatement les vertus de ses chers disparus... en rappelant tout de même un peu plus tard que seul le mérite compte dans le Régime!

On ne peut s'empêcher d'être ému par cet obituaire et d'y percevoir aussi comme l'anticipation d'un autre, fort célèbre¹. *Leques ab eremo* est bien alors le « patriarche esseulé » qu'évoque Roger Dachez dans sa postface. Et l'on ne peut s'empêcher de penser à la situation de Chateaubriand bien des années plus tard: deux créateurs d'exception seuls survivants d'un passé bientôt légendaire!

Jacques Rondat ne manque pas de rappeler, entre autres exemples, que les réticences de Willermoz à autoriser la création d'une Loge rectifiée à Aix reposent essentiellement sur un sentiment de solitude et d'abandon. Que peut en effet une Maçonnerie telle que l'a pensée et conçue Willermoz, tout entière tournée vers l'intériorité, avec l'organisation au triomphalisme kitsch voulue par Napoléon? Non pas que Willermoz considère le nouveau pouvoir avec détachement ou mépris: notable sans nulle réticence, du moins apparente, il prendra sa part de l'incroyable en-censement de l'empereur auquel se livre l'Ordre durant ces années. Il reste toutefois fort inquiet quant à la préservation et la survie de son œuvre, surtout dans les ultimes réalisations de l'Ordre intérieur. Un exemple en 1803: une lettre panique d'Achard alerte sur le fait qu'on (le Grand Orient) pourrait imposer des rituels qu'il ne pourrait que refuser. Ce refus aurait le grave inconvénient d'isoler et de singulariser dangereusement la Loge. Réponse de Willermoz: ne pas déplaire, ne pas se compromettre non plus, louvoyer. Certes, le Grand Orient, sinon le nouveau gouvernement, est légitime à demander communication des rituels par peur des sociétés secrètes subversives, mais enfin, tomber sous l'œil de tous ces savants plus ou moins irréguliers... en tout cas, oui, certes, en ce qui concerne ceux des trois grades symboliques, le directoire du Grand Orient peut en connaître, mais quant à l'Ordre intérieur! À cet instant, la réaction de Willermoz exprime son inconsciente nostalgie de l'Ancien régime où se lisent également la distance et l'orgueil: ne rien communiquer à ces grades que « par forme confidentielle pour la personne de l'Empereur et pour le Grand Maître du Grand Orient autorisé par sa Majesté »!

Son anticléricalisme, lui, n'a pas changé: certes, il le rappelle avec insistance, le ministère est en lui-même sacré. Les ministres, c'est autre chose. Et ce qui s'est passé depuis les débuts de la Révolution n'est pas pour le faire changer d'avis sur leur comportement général! Des prêtres, il en faut. Mais en Loge on doit les éprouver tout particulièrement avant de les faire progresser, car « le fanatisme est plus ou moins inhérent à l'orgueil sacerdotal. » Il ne peut non plus qu'éprouver de la colère et du regret lorsqu'il constate que les préjugés antiprotestants sont encore vivaces et qu'un catholicisme étroit ne demande qu'à sévir à nouveau. La Loge doit être absolument le lieu où s'exalte l'essence même du christianisme: « *Aimez-vous, oui, aimez-vous, et encore une fois aimez-vous;*

1. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre quarantième, ch. 3.

c'est le commandement le plus exprès que notre divin Maître nous ait fait avant de terminer sa carrière temporelle. »

Mais, dans le même temps, il insiste pour que l'on initie avant tout (...) « *des hommes qui aient reçu une éducation libérale (...) qui dégrossit et dégrasse les caractères (...) aptes à des conceptions plus élevées* » et non pas « *les bons idiots (...) toujours livrés aux tourbillons qui les entraînent* ». Cette discipline permanente, cet équilibre sans cesse recherché entre le cœur et la raison, entre le bon ton et la ferveur, si caractéristique du siècle qui vient de mourir, Willermoz ne peut que constater avec amertume qu'ils ne formaient plus le fond de la fraternité nouvelle. On ne s'étonnera donc pas que la leçon de vertu qu'il donne en ce sens à Achard renvoie à la personne du chevalier de Savaron, qui, par de patients exercices de douceur fraternelle, avait su civiliser un caractère et des comportements par trop martiaux.

Également, plus d'amertume que de nostalgie s'exprime, lors de la mort de Saint-Martin, dans l'évocation des jours lointains où Willermoz et le Philosophe inconnu marchaient d'un même pas. S'il lui conserve son admiration, Willermoz prend ses distances avec l'auteur de *Des erreurs et de la vérité*. C'est ce livre, entre tous, qu'il juge « dangereux » pour ses nouveaux lecteurs. Selon lui, afin d'éviter de funestes erreurs d'interprétation, il convient de s'assurer de l'aide d'un guide qualifié et expérimenté, familier de cette œuvre si complexe, qui sache faire la part des choses en évitant de confondre les vérités venues de Saint-Martin, voire de Martinez, avec celles issues du Régime rectifié lui-même : « *Ce sont deux grands fleuves qui partant de contrées très éloignées l'une de l'autre, vont se perdre dans l'immense océan qui devient le terme final de leur course* ». Or il ne reste plus qu'un de ces guides : Willermoz lui-même qui n'a plus le loisir et la force de tenir ce rôle. Est-ce une manifestation d'élitisme, comme le note Jacques Rondat, ou bien un « moment dépressif » comme on dirait aujourd'hui ? En tout cas, l'amertume est profonde puisque dans une lettre de juin 1804, Willermoz prétendra, bien abusivement, semble-t-il, que Saint-Martin lui avait avoué qu'il n'aurait pas écrit son livre s'il avait connu plus tôt le Régime rectifié !

« (...) *L'espèce d'activité qu'elle (La Triple Union) paraît encore conserver est trop semblable à celle des loges de tous les autres Régimes qui n'ont point de but essentiel, et n'est point du tout celle à laquelle elle a été appelée par sa constitution.* » Le découragement, la fatigue, les épreuves personnelles, la disparition d'archives précieuses dans le tourbillon révolutionnaire tout se ligue, en 1805 et plus tard, pour que Willermoz se détache de l'avenir, sinon du régime, du moins de celui de Loges comme « La Triple Union », « *cadavre maçonnique ambulante* » empli de « *frères joujoux* ».

Comme l'avait indiqué Alice Joly², ce désenchantement avait atteint jusqu'à ses proches et éventuels successeurs : son neveu Jean-Baptiste, et Joseph-Antoine Pont, quelque peu rétifs sans doute à un

2. Alice Joly, *Un mystique lyonnais*, Éditions Télètes. Paris 2008, p. 308.

enseignement venu de trop loin, de trop haut, de derrière des voiles aux motifs compliqués. Car les âmes elles-mêmes avaient changé.

Les jeunes membres de la « Société Chrétienne », fondée en 1804 à Lyon, se posaient d'ardentes questions sur Dieu et la création. Les pères de quelques-uns avaient orné le tableau de la loge de « La Bienfaisance ». Or, « aucun d'entre eux (...) ne semble avoir su qu'il existait, dans leur ville, un vieillard qui aurait pu leur fournir des éléments d'une tradition curieuse. »³.

Ballanche, notamment, qui fit partie de la société, chercha et trouva ailleurs que chez Willermoz les enseignements que l'ésotérisme chrétien allait occuper dans l'inspiration générale de son œuvre.

Le Régime rectifié entraînait en sommeil pour un siècle et demi.

Comment eût-il pu en être autrement ? La tectonique révolutionnaire avait tout déplacé. C'était un homme de lettres, qui, sans prétention à détenir quelque savoir caché, avait offert en 1802 une nouvelle légitimité au christianisme en orientant les regards d'une façon radicalement autre. Vingt ans auparavant, Joseph de Maistre avait prophétisé dans une page célèbre : « Le christianisme va changer de forme. » Le siècle qui commençait n'allait pas cesser, sinon de lui en trouver une, du moins de lui en chercher et parfois d'une sorte propre à surprendre *l'equus a floribus!*

La « réinvention créatrice du christianisme » dont Jacques Rondat crédite à juste titre Willermoz, allait désormais quitter le champ de la Maçonnerie et de l'initiation pour féconder ceux de l'art, de la littérature et de la politique.

Il convient de saluer le très beau travail d'analyse et de mise en perspective de cette correspondance par Jacques Rondat dans le premier tome, et d'apprécier sa reproduction *in extenso*, dans le second tome, ce qui permet une approche intime de l'esprit qui animait les épistoliers.

Guénon au combat. Des réseaux en mal d'institutions, Jean-Pierre Laurant, L'Harmattan, collection « Théôria », mars 2019, 213 pages, 22,50 euros.

Comme on l'a dit à propos du général de Gaulle, à savoir qu'il y a un moment, au cours de sa vie, où chaque Français, a été, est, ou sera gauliste, on peut dire sans trop se tromper que chaque franc-maçon (surtout français d'ailleurs) a été, est, ou sera guénonien. Adoration, détestation ? Cela n'a guère d'importance. Dès lors qu'on en vient à s'interroger sérieusement autant sur la Maçonnerie en général que sur son cursus initiatique personnel, on sera infailliblement amené un jour ou l'autre à se positionner par rapport à Guénon et à ses écrits. La postérité de Guénon est multiple, diffuse, cachée ; et l'histoire de la réception de l'œuvre abonde en surprises⁴. Le présent ouvrage se situe dans ce sillage. Il est signé par Jean-Pierre Laurant qui fut l'un des premiers, dans le monde universitaire, à s'intéresser en profondeur à l'auteur des *Aperçus sur l'initiation*. La partie

3. *ibid.*

4. Voir Accart Xavier, *Guénon ou le renversement des clartés*, Paris-Milan, Arché, 2005.

concernant la Franc-maçonnerie occupe une place relative, mais essentielle. Ce qui y est analysé et décrit pourrait permettre en effet à quelques « chercheurs » de ne point s'égarer dans ces pièges sentimentaux qui sont justement l'adoration comme la détestation.

Paradoxalement, comme le souligne l'auteur, l'œuvre guénonienne, censée être l'exposition de principes éternels, hors du temps, et libérée des illusions du changement, a emprunté pour se faire connaître les voies de l'urgence et des adaptations successives, « *pour échapper justement au temps et aux illusions du changement.* » Deux grandes institutions, selon Guénon, et elles seules, conservaient encore en cette fin de cycle quelques vestiges de la Tradition à partir desquels en espérer une reviviscence: l'Église catholique et la Franc-maçonnerie. Bien vite, il apparut qu'une attaque directe ne donnerait aucun résultat. Il fallait contourner l'obstacle, mener une sorte de guérilla à l'aide d'individualités « qualifiées ». Guénon — mais il n'a certes pas été le seul « antimoderne » dans ce cas — voulait construire une sorte de « camp des saints » face au chaos du monde moderne. Or, on sait que pour lui ce chaos est en quelque sorte organisé par ce qu'il nomme la « contre-initiation ». Autrement dit le mal, qui est le moteur de l'Histoire. Mais, comme le mal est dispersion, donc sans institution possible, il fonctionne en réseaux.

La vérité immuable n'avait-elle donc pas besoin, à son tour, « *selon l'état de la question* » de la constitution de réseaux comme anti-chambre de ces grandes institutions devenues sourdes et aveugles ?

La crise spirituelle de la fin du XIX^e siècle et surtout la Grande guerre, preuve bouleversante, sidérante même, des contradictions mortelles du monde moderne, déblayaient le terrain pour une telle stratégie. N'était-ce pas l'époque des petites minorités actives « *appelées à faire l'histoire* », le parti bolchévique de Lénine en étant un exemple flagrant, ou, plus tard, la métamorphose de l'idéal synarchique de Saint-Yves d'Alveydre en pouvoir occulte d'une faction ? Déjà, en 1908, les expériences occultistes du jeune Guénon en rapport avec le « monde subtil » ne visaient-elles pas à lui faire prendre le contrôle de l'Ordre du Temple Rénové ? Que penser encore de cet essai — tenu secret — de société d'influence intellectuelle et politique avec son ami Frans Vreede qui ne fut révélé que bien plus tard par ce dernier ? En contradiction d'ailleurs avec les thèses d'*Orient et Occident* sur le refus des sociétés à règlements. Les causes de tout cela sont-elles à chercher dans le retrait de ses premiers et mystérieux maîtres hindous, l'annonce du « Roi du Monde » qui aurait légitimé une organisation profane, ou encore le rapprochement avec la revue *Regnabit* et les catholiques ? Quoi qu'il en soit, les premiers chapitres offrent une vision fort inhabituelle du métaphysicien...

Des réseaux de toute couleur

Les réseaux guénoniens se forment souvent spontanément, autour de lecteurs ayant subi le choc de la rencontre avec l'œuvre, sensibles avant tout à sa critique principielle de la modernité. Ils seront par la suite d'inlassables pourvoyeurs de cibles pour le maître suivant les divers milieux où celui-ci compte trouver relais ou entrées. Trop nombreux pour

qu'on les cite tous, on peut cependant donner comme exemple celui qui se constitue autour de Pierre Pulby (1910-1993)⁵. Ce catholique fut au cours des années trente l'animateur de la revue des *Cahiers du Plateau*, lequel plateau était celui d'Assy, en Savoie, dont le célèbre sanatorium accueillit un nombre considérable d'artistes et d'écrivains comme Luc Dietrich, ou René Daumal. La revue, d'esprit assez traditionnel, mais non au sens guénonien, se voulait une fenêtre ouverte sur le monde et les idées. On y trouvait des signatures prestigieuses et variées. Guénon se trouvait alors au Caire. Par l'intermédiaire d'une vaste correspondance croisée, Pulby se fit le truchement de Guénon avec, entre autres, le peintre Albert Gleizes, le docteur Jean Fiolle, critique du scientisme, le mathématicien Ludovic de Gaigneron, etc. En 1945 encore, Pulby renseignait Guénon sur l'évolution des mentalités chez les intellectuels catholiques, comme Gustave Thibon ou le père de Lubac. Les membres de ces réseaux communiquaient parfois entre eux : ainsi, Pierre Pulby envoyait-il par exemple à André Préau, l'un des piliers des *Études traditionnelles*, des renseignements sur l'hésychasme et les techniques de prière et de respiration. Un autre réseau important fut le réseau italien où figurent Arturo Reghini, Roger Maridort, Julius Evola, et surtout Guido De Giorgio, l'un des rares amis intimes de Guénon, investi de toute sa confiance comme fondé de pouvoir dans le cadre de sa stratégie pour un pays avec lequel il se sentait beaucoup d'affinités.

On ne peut passer sous silence un réseau bien particulier qui renvoie à l'un des aspects les plus déconcertants de la personnalité et de l'œuvre : celui censé protéger Guénon des menées de la « contre-initiation ». Son noyau dur était constitué par le trio Reyor/Clavelle, Patrice Genty et Thomas/Tamos, les dons de voyance de ce dernier se révélant fort utiles pour découvrir l'origine des attaques occultes. On apprend au passage que les innombrables polémiques entretenues comme à plaisir par le métaphysicien n'avaient en fait rien de gratuit. Elles étaient censées lui servir de « boucliers psychiques » permettant de contrer ces mêmes attaques.

Le choix d'agir à l'aide de structures de ce type présentait sans aucun doute de grands avantages pour assurer la diffusion d'un message inouï et proprement subversif de la modernité. Un grave inconvénient résidait en revanche dans leur extrême volatilité. L'union entre les membres de ces réseaux reposait avant tout, comme on l'a vu, sur une négation : celle, justement, de la modernité. Guénon, de plus, récusait la notion de disciple, s'évitant ainsi les facilités d'un magistère courant mais échouant à harmoniser les points de vue des membres, chose pourtant indispensable lorsque l'on désire peser sur une institution. L'exemple du réseau maçonnique est sans doute la plus criante illustration de ces contradictions.

5. L'auteur a fait appel pour cet ouvrage à de nombreuses correspondances, dont certaines inédites. Un index biographique fort utile présente succinctement nombre de protagonistes peu connus de la geste guénonienne.

Opportunités et contradictions

À l'issue de la Seconde guerre mondiale, des opportunités remarquables semblaient se présenter. L'œuvre paraissait promise à une audience nouvelle avec la création chez Gallimard de la collection « Tradition ». Là encore, le succès était dû à la forme du réseau, l'historien de l'art Luc Benoist ayant servi de truchement auprès de Jean Paulhan. L'une de ces opportunités se dessina bientôt du côté de la Franc-maçonnerie. Ce fut, en 1947, la création au sein de la Grande Loge de France de la Loge « La Grande Triade », soutenue avec enthousiasme depuis Le Caire. Cette Loge partait cependant avec un certain handicap. Certes, des membres très importants de la GLDF, le Grand Maître Dumesnil de Grammont en premier lieu, mais aussi le futur Grand Maître Antonio Cohen et d'autres Maçons influents comme le peintre Ivan Cerf, Grand Orateur - et premier Vénérable de la Loge, n'hésitaient pas à reconnaître le grand intérêt de l'œuvre de Guénon; du moins l'initiateur du projet, Alexandre Mordvinnof, émigré russe, avait-il réussi à les en convaincre. Cependant, sur les sept fondateurs, dont les Frères précités, il était le seul à vraiment bien la connaître et l'on décida d'initier de préférence des profanes la possédant quelque peu.

Trois guénoniens, choisis ou approuvés par Guénon en personne devaient ainsi rejoindre le premier groupe: il s'agissait de Jean Reyor/Clavelle, Marcel Maugy (Denys Roman de son nom de plume), et Roger Maridort, musulman depuis peu. Ils devaient avec Mordvinnof constituer le noyau dur de la loge, ce qui pouvait poser question, surtout qu'il avait été décidé d'accélérer pour ces nouveaux venus les délais de passage à la Maîtrise. Reyor/Clavelle avait notamment été choisi pour garantir l'orientation de la Loge: or, il ne manifestait guère d'enthousiasme pour sa propre initiation. Dans un document rédigé ultérieurement⁶, il devait faire état de sa perplexité devant l'impossible rencontre, selon lui, d'agnostiques, de catholiques éloignés des sacrements, de calvinistes et de musulmans; mais, principalement, tout en confirmant sa fidélité à la doctrine, il pensait que Guénon s'était lourdement trompé sur les moyens et surtout sur les hommes pour la défendre et la promouvoir. Cependant n'était-il pas tombé lui-même dans ce travers puisque c'était lui qui avait proposé l'initiation de Roger Maridort, personnage assez problématique, catholique en rupture de ban, puis musulman, mais refusé par les organisations soufies dirigées par deux guénoniens de premier ordre, Vâlsan et Schuon?

Il fallait en effet, selon Guénon, qu'il y eût au moins un « oriental » dans la Loge, c'est-à-dire un musulman. L'auteur cite à ce propos une lettre justificative assez surprenante de Guénon à Schuon. Ce dernier rappelait que, autrefois, les Maçons pratiquaient toujours l'exotérisme du monde où ils vivaient. Guénon lui rétorqua que c'était parce que la Maçonnerie elle-même n'est liée à aucune forme exotérique dé-

6. Ce document est disponible en ligne sur : dossierschuonguenonislam-blogspirit.com/files/Dossier

terminée; que, de plus, cette initiation maçonnique est de même compatible avec toute autre initiation, surtout si on ne l'envisage qu'à titre « accessoire », ce que, selon lui, son état actuel justifie, et, qu'enfin, de toute façon, personne dans les pays islamiques n'a jamais pensé qu'il puisse y avoir quelque incompatibilité que ce soit, au plan aussi bien exotérique qu'ésotérique. Comme le souligne J.-P. Laurant, on voit que Guénon adhère ici sans nuance à la mythologie maçonnique qui s'était développée autour de l'initiation d'Abd el Kader et qui aurait de beaux jours devant elle⁷.

Le projet de Guénon n'avait rien d'improvisé. Une correspondance abondante et suivie entre le Vénérable, les Grands Maîtres et lui-même devait en principe aboutir à une réforme générale des rituels. Mais, bientôt, le recrutement jugé trop « laxiste », une méfiance générale envers Ivan Cerf, les réticences de Reyor, etc., commencèrent à fissurer l'édifice. À tel point que Guénon préconisa la création d'un « cercle intérieur » autour de Mordvinoff, où le travail initiatique consisterait en l'invocation rituelle d'un « nom divin ». Schuon devait participer à l'élaboration de ce dessein secret, mais toutes sortes d'incompatibilités aussi bien doctrinales qu'humaines en vinrent à bout. Comme, sinon de « La Grande Triade » elle-même, du moins des espoirs de reconquête traditionnelle qu'elle portait. Reyor fut exclu la veille du décès de Guénon au Caire et la Loge finit par se scinder en deux, certains Frères partant à la Grand Loge Nationale Française. Une Loge « sauvage », « Les Trois Anneaux » tenta de relever le défi, mais, là encore des dissensions internes eurent raison des bonnes volontés. La politique des réseaux trouvait ici, de façon exemplaire, ses limites. En ajoutant, comme le précise J.-P. Laurant, que : « *l'exercice d'un magistère des réseaux guénoniens sur des institutions opposées presque en tout, à l'exception justement d'une tradition libérale héritée des Lumières, était une gageure.* »

« On l'a lu seul »

On a raconté que, sur son lit de mort, et avant de se tourner contre le mur pour y exhaler son dernier soupir, Gurdjieff aurait lancé aux disciples présents : « je vous laisse dans de beaux draps. » Sans doute serait-il exagéré d'en dire autant pour ceux que l'œuvre de René Guénon avait bouleversés, voire subjugués, mais le fait est que certains de ceux qui avaient constitué avec le plus de ferveur les réseaux guénoniens connurent des fins de vie difficiles tels René Allar ou André Préau, enfermés dans une solitude intellectuelle et spirituelle aggravée souvent par la gêne matérielle. J.-P. Laurant, examinant dans les derniers chapitres la « récolte » guénonienne, note que « *dire l'indicible n'est pas chose simple et la lumineuse périphrase spirituelle s'est éparpillée au passage par le prisme des cultures qui l'accueillaient* ». Les contradictions mêmes de l'œuvre et des modalités de sa diffusion devaient se refléter dans les divergences d'interprétations et accumuler les obstacles de diverses natures, empêchant tout résultat pratique tangible. Le vrai, comme le

7. Voir Zarcone Thierry, *Le mystère Abd el-Kader*, Les éditions du Cerf, 2019.

souligne l'auteur, peut se dire en quelques mots: « On l'a lu seul ». Pour certains individus, la découverte de l'œuvre de René Guénon reste, est restée et sans doute restera comme un choc reçu individuellement, une « *métanoïa à la manière antique* ». André Préau, quoique devenu fort critique, le reconnaissait: « il nous a rendu le sens de la profondeur. »

Il reste que l'œuvre est encore susceptible de bien des accaparements évoqués brièvement par l'auteur, dont certains fort douteux et fort actuels. Cette situation, conclut-il « *nous renvoie à un « post-guénonisme » qui illustre la capacité toujours vivante de l'œuvre à provoquer le retournement intérieur, quel que soit son objectif, et nous invite à tirer un trait sur le reste* ». Peut-on lui donner tort ?

Critica Maçonica, année 2019, trois numéros

Pour se procurer la revue: <<http://criticamasonica.overblog>>

ou bien: <jennifer_burford@yahoo.fr>.

Au moment où cet article paraît, la revue *Critica Maçonica* aura fêté sa septième année d'existence. Se plaçant résolument dans une perspective progressiste au sens dit « sociétal », *Critica Maçonica* se singularise heureusement par le souci de respecter au mieux les règles académiques, dans le but: d'« *employer les outils des sciences humaines, en procédant à une séparation du réel et du légendaire, pour enfin prendre en compte ce légendaire comme un fait social et historique* ».

Dans le n° 13 (février 2019) Jean-Pierre Chantin, sous le titre: *Les « sectes » existent-elles ?*, tente d'apporter un tant soit peu d'ordre et de raison à propos d'un mot et d'une chose produisant généralement fantasmes, contre-vérités et peurs de toutes natures. Cette analyse, très fouillée, mais claire et d'une lecture agréable, explique d'une part comment le mot « secte » lui-même ne parvient pas à faire, aujourd'hui encore, l'objet d'une définition précise; comment, d'autre part, au cours de l'histoire, à partir notamment des premiers siècles chrétiens le sens en est passé de neutre à péjoratif. Pourquoi aussi (ce qui peut indirectement intéresser les Maçons français ayant du mal à saisir les points de vue d'outre-Manche) il n'est pas compris de la même façon parmi les cultures européennes. Quant à la chose, J.-P. Chantin indique à quel point, pour les sciences humaines, le concept est particulièrement délicat à appréhender et à circonscrire suivant les sphères culturelles ainsi que leurs acculturations éventuelles, ceci rendant très aléatoires les processus d'identification. Entre les années soixante et les années quatre-vingt-dix, on aura assisté à un glissement du « folklorique », ou considéré comme tel, au tragique le plus manifeste avec, entre autres, les immolations en 1994-1995 du « Temple solaire » au Canada, en Suisse et en France. Ceci amène l'auteur à examiner l'action de la puissance publique; laquelle, entre rapports parlementaires, création d'« observatoires », puis leur suppression plus ou moins arbitraire, semble naviguer sans cap précis entre opportunisme politique avec posture, suivisme médiatique et restrictions budgétaires. De toute manière, la notion de « crime sectaire » reste introuvable. On ne s'en étonnera pas.

Dans un important travail de synthèse, *Vers un post-catholicisme*, Jean-Pierre Bacot s'interroge sur le devenir, en France, mais aussi en Europe, des cultes traditionnels (mais non traditionalistes); de l'Église catholique évidemment, mais aussi du protestantisme libéral et d'une partie du judaïsme. S'appuyant sur des statistiques incontestables, il montre à quel point ceux-ci sont en déshérence, laissant envisager leur disparition effective d'ici une trentaine d'années. J.-P. Bacot fait remarquer que cette situation, hormis les épisodes de persécutions violentes dus aux régimes totalitaires, « est une nouveauté radicale dans l'histoire des sociétés humaines. » Or, note-t-il, le paradoxe veut que, à part les travaux de quelques structures universitaires réduites, les sciences humaines ne s'en occupent guère! Suit un long et intéressant développement sur les possibles causes de cette évolution et sur ses lendemains. L'auteur note que si l'athéisme poursuit seul et à petits pas son chemin dans nos sociétés, ce qui a des chances d'advenir est surtout un « spiritualisme à géométrie variable », tant les tenants d'un réenchâtement du monde sont nombreux, des diverses versions du développement personnel au bouddhisme occidentalisé. Les traditionalistes intégristes et les mouvements fondamentalistes se réservant des parts de marché plutôt extérieures à nos sociétés. Ce qui bien sûr amène J.-P. Bacot à s'interroger sur la situation de la Franc-maçonnerie dans un tel contexte. Cela n'a rien de simple reconnaît l'auteur, tant la Maçonnerie en France est diverse et susceptible de souplesse et d'adaptations: « On peut prévoir un déclin futur des formes de Maçonneries déistes ou théistes, options qui se portent assez bien, mais pour des personnes qui sont nées avant le grand désenchantement. » L'auteur donne rendez-vous dans quinze ans. Nous verrons!

Le numéro de juin est un « spécial », consacré à la notion d'altérité. Rappelons à ce propos que deux intéressants numéros spéciaux sont encore disponibles: *Extrême droite et ésotérisme, retour sur un couple toxique*, janvier 2016, par Stéphane François, ainsi que *Une brève histoire de la Grande Loge Nationale Française. Un siècle de version française d'une sociabilité anglo-saxonne*, janvier 2017 par Jean-Pierre Bacot.

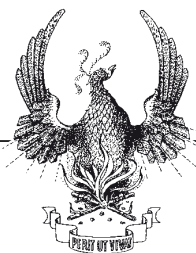
Dans le n° 14 (novembre 2019), Dominique Jardin, détaille *La Symbolique des tableaux de loge du XVIII^e siècle*. L'article, en plus de présenter nombre de superbes reproductions de ces œuvres d'art trop méconnues, au pouvoir évocateur fascinant, offre une documentation, notamment bibliographique, très utile. Dominique Jardin retrace l'histoire de cet élément devenu central dans le corpus maçonnique. Il montre aussi que la réflexion sur les tableaux, pratique ancienne puis petit à petit disparue, redevient aujourd'hui une pratique vivante; et à quel point cela peut être un outil pédagogique des plus concrets permettant de comprendre les grades maçonniques victimes trop souvent de discours solipsistes et sans méthode. Dans un souci de rigueur il s'attache par exemple à discerner ce qui différencie le « mandala » oriental, ce « faux ami », du tableau de loge, mais aussi ce qui peut leur être commun. Cette rigueur n'a qu'un but: restituer pleinement à la métahistoire et à l'imaginaire maçonnique toute leur puissance initiatique

en évitant à la fois la confusion avec l'histoire elle-même et la tentation d'un dogmatisme traditionaliste.

Jean Iozia, avec *Femme et ésotérisme* présente de façon documentée un certain nombre de figures féminines marquantes de ce vaste domaine. De la mythique Marie la Juive, de la béguine Marguerite Porete ou de la mystique anglaise Jane Leade, à la controversée Helena Petrovna Blavatsky, sans oublier Dion Fortune, Anne Kingsford ou Lotus de Païni, cet ensemble de brefs portraits bien tracés suscite une curiosité véritable et invite à ouvrir de nouvelles routes aux chercheurs. À quand une anthologie conséquente ?

Ramzy Ellouze, dans *Islam et Franc-maçonnerie* évoque le très délicat problème de leur cohabitation, particulièrement en Tunisie, tandis qu'Arnaud d'Apremont livre les résultats d'une intéressante recherche sur l'appropriation de la Maçonnerie en Bretagne par les cultures celtisantes.

Nous n'aurions garde enfin d'oublier *Le Rite Écossais Rectifié, illustre et méconnu*. Roger Dachez y retrace l'histoire complexe du RÉR, expose son actualité — encore, disons-le, passablement compliquée — et analyse un succès français du rite, sinon paradoxal, du moins ambigu. Suffisamment problématique en tout cas pour justifier en conclusion une vigoureuse mise au point touchant le caractère chrétien du rite au sens plein et précis de ce terme face aux tentations — et aux tentatives — d'édulcoration du message.



Renaissance Traditionnelle

Cette revue vous intéresse, vous voulez la recevoir ?

Vous pouvez compléter ce bulletin et le retourner à l'adresse suivante :

RENAISSANCE TRADITIONNELLE
BP 161
92113 CLICHY CEDEX

NOM :

Prénom :

Adresse :

.....

.....

Code Postal : Ville :

Téléphone : Pays :

Courriel (mention indispensable) :

ABONNEMENTS 2019

donnant droit à quatre numéros de janvier à décembre

- Abonnement simple : 50 € Abonnement de solidarité : 60 €
 Outre-mer et autres pays : 70 €

Pour commander tout n° ancien, voir les conditions sur notre site :

www.renaissance-traditionnelle.com



Renaissance Traditionnelle

*est une revue qui n'a qu'un seul but :
susciter et publier des études, apporter des documents
qui fassent mieux comprendre et mieux aimer la tradition maçonnique
dans sa double dimension : historique et spirituelle.*

*La qualité de membre de l'Ordre n'est pas exigée
des collaborateurs de cette revue.*

*Les opinions exprimées n'engagent
strictement que la responsabilité de leurs auteurs.*

Le Numéro simple : 15 €
Le Numéro double : 30 €

ABONNEMENTS 2019

Abonnement d'un an (quatre numéros) France métropolitaine :

Abonnement simple : 50 €

Abonnement de solidarité : 60 €

Pays francophones d'outre-mer et autres pays : 70 €

www.renaissance-traditionnelle.com

RENAISSANCE TRADITIONNELLE – B.P. 161 – 92113 CLICHY Cedex